BOOKSTACKS CLASSICS

Othello

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	Othello
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-othello-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

Othello 1

Notice sur othello 3

Acte premier 11

Acte deuxième 35

Acte troisième 61

Acte quatrième 93

Acte cinquième 123

Othello

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :

OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE

TRADUCTION DE
M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

Volume 4

Mesure pour mesure.—Othello.—Comme il vous plaira.
Le conte d'hiver.—Troïlus et Cressida.

PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1863

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE

TRAGÉDIE

Notice sur othello

«Il y avait jadis à Venise un More très-vaillant que sa bravoure et les preuves de prudence et d'habileté qu'il avait données à la guerre avaient rendu cher aux seigneurs de la république... Il advint qu'une vertueuse dame d'une merveilleuse beauté, nommée Disdémona, séduite, non par de secrets désirs, mais par la vertu du More, s'éprit de lui, et que lui à son tour, vaincu par la beauté et les nobles sentiments de la dame, s'enflamma également pour elle. L'amour leur fut si favorable qu'ils s'unirent par le mariage, bien que les parents de la dame fissent tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'elle prît un autre époux. Tant qu'ils demeurèrent à Venise, ils vécurent ensemble dans un si parfait accord et un repos si doux que jamais il n'y eut entre eux, je ne dirai pas la moindre chose, mais la moindre parole qui ne fût d'amour. Il arriva que les seigneurs vénitiens changèrent la garnison qu'ils tenaient dans Chypre, et choisirent le More pour capitaine des troupes qu'ils y envoyaient. Celui-ci, bien que fort content de l'honneur qui lui était offert, sentait diminuer sa joie en pensant à la longueur et à la difficulté du voyage... Disdémona, voyant le More troublé, s'en affligeait, et, n'en devinant pas la cause, elle lui dit un jour pendant leur repas :—Cher More, pourquoi, après l'honneur que vous avez reçu de la Seigneurie, paraissez-vous si triste ?—Ce qui trouble ma joie, répondit le More, c'est l'amour que je te porte ; car je vois qu'il faut que je t'emmène avec moi affronter les périls de la mer, ou que je te laisse à Venise. Le premier parti m'est douloureux, car toutes les fatigues que tu auras à éprouver, tous les périls qui surviendront me rempliront de tourment ; le second m'est insupportable, car me séparer de toi, c'est me séparer de ma vie.—Cher mari, que signifient toutes ces pensées qui vous agitent le coeur ? Je veux venir avec vous partout où vous irez. S'il fallait traverser le feu en chemise, je le ferais. Qu'est-ce donc que d'aller avec

vous par mer, sur un vaisseau solide et bien équipé ?—Le More charmé jeta ses bras autour du cou de sa femme, et avec un tendre baiser lui dit : Que Dieu nous conserve longtemps, ma chère, avec un tel amour !—et ils partirent et arrivèrent à Chypre après la navigation la plus heureuse.

«Le More avait avec lui un enseigne d'une très-belle figure, mais de la nature la plus scélérate qu'il y ait jamais eu au monde...e méchant homme avait aussi amené à Chypre sa femme, qui était belle et honnête ; et, comme elle était italienne, elle était chère à la femme du More, et elles passaient ensemble la plus grande partie du jour. De la même expédition était un officier fort aimé du More ; il allait très-souvent dans la maison du More, et prenait ses repas avec lui et sa femme. La dame, qui le savait très-agréable à son mari, lui donnait beaucoup de marques de bienveillance, ce dont le More était très-satisfait. Le méchant enseigne ne tenant compte ni de la fidélité qu'il avait jurée à sa femme, ni de l'amitié, ni de la reconnaissance qu'il devait au More, devint violemment amoureux de Disdémona, et tenta toutes sortes de moyens pour lui faire connaître et partager son amour...ais elle, qui n'avait dans sa pensée que le More, ne faisait pas plus d'attention aux démarches de l'enseigne que s'il ne les eût pas faites... Celui-ci s'imagina qu'elle était éprise de l'officier... L'amour qu'il portait à la dame se changea en une terrible haine, et il se mit à chercher comment il pourrait, après s'être débarrassé de l'officier, posséder la dame, ou empêcher du moins que le More ne la possédât ; et, machinant dans sa pensée mille choses toutes infâmes et scélérates, il résolut d'accuser Disdémona d'adultère auprès de son mari, et de faire croire à ce dernier que l'officier était son complice... Cela était difficile, et il fallait une occasion... Peu de temps après, l'officier ayant frappé de son épée un soldat en sentinelle, le More lui ôta son emploi. Disdémona en fut affligée et chercha plusieurs fois à le réconcilier avec son mari. Le More dit un jour à l'enseigne que sa femme le tourmentait tellement pour l'officier qu'il finirait par le reprendre.—Peut-être, dit le perfide, que Disdémona a ses raisons pour le voir avec plaisir.—Et pourquoi, reprit le More ?—Je ne veux pas mettre la main entre le mari et la femme ; mais si vous tenez vos yeux ouverts, vous verrez vous-même.—Et quelques efforts que fît le More, il ne voulut pas en dire davantage [1].»

Le romancier continue et raconte toutes les pratiques du perfide enseigne pour convaincre Othello de l'infidélité de Desdémona. Il n'est

1. Hecatommythi ovvero cento novelle di G.-B. Giraldi Cinthio part. I, décad. III, nov. 7, pages 313-321 ; édition de Venise, 1508.

pas, dans la tragédie de Shakspeare, un détail qui ne se retrouve dans la nouvelle de Cinthio : le mouchoir de Desdémona, ce mouchoir précieux que le More tenait de sa mère, et qu'il avait donné à sa femme pendant leurs premières amours ; la manière dont l'enseigne s'en empare, et le fait trouver chez l'officier qu'il veut perdre ; l'insistance du More auprès de Desdémona pour ravoir ce mouchoir, et le trouble où la jette sa perte ; la conversation artificieuse de l'enseigne avec l'officier, à laquelle assiste de loin le More, et où il croit entendre tout ce qu'il craint ; le complot du More trompé et du scélérat qui l'abuse pour assassiner l'officier ; le coup que l'enseigne porte par derrière à celui-ci, et qui lui casse la jambe ; enfin tous les faits, considérables ou non, sur lesquels reposent successivement toutes les scènes de la pièce, ont été fournis au poëte par le romancier, qui en avait sans doute ajouté un grand nombre à la tradition historique qu'il avait recueillie. Le dénoûment seul diffère ; dans la nouvelle, le More et l'enseigne assomment ensemble Desdémona pendant la nuit, font écrouler ensuite sur le lit où elle dormait le plafond de la chambre, et disent qu'elle a été écrasée par cet accident. On en ignore quelque temps la vraie cause. Bientôt le More prend l'enseigne en aversion, et le renvoie de son armée. Une autre aventure porte l'enseigne, de retour à Venise, à accuser le More du meurtre de sa femme. Ramené à Venise, le More est mis à la question et nie tout ; il est banni, et les parents de Desdémona le font assassiner dans son exil. Un nouveau crime fait arrêter l'enseigne, et il meurt brisé par les tortures. «La femme de l'enseigne, dit Giraldi Cinthio, qui avait tout su, a tout rapporté, depuis la mort de son mari, comme je viens de le raconter.»

Il est clair que ce dénoûment ne pouvait convenir à la scène ; Shakspeare l'a changé parce qu'il le fallait absolument. Du reste il a tout conservé, tout reproduit ; et non-seulement il n'a rien omis, mais il n'a rien ajouté ; il semble n'avoir attaché aux faits mêmes presque aucune importance ; il les a pris comme ils se sont offerts, sans se donner la peine d'inventer le moindre ressort, d'altérer le plus petit incident.

Il a tout créé cependant ; car, dans ces faits si exactement empruntés à autrui, il a mis la vie qui n'y était point. Le récit de Giraldi Cinthio est complet ; rien de ce qui semble essentiel à l'intérêt d'une narration n'y manque ; situations, incidents, développement progressif de l'événement principal, cette construction, pour ainsi dire extérieure et matérielle, d'une aventure pathétique et singulière, s'y rencontre toute dressée ; quelques-unes des conversations ne sont même pas dépourvues d'une simplicité naïve et touchante. Mais le génie qui, à cette scène, fournit des acteurs, qui crée des individus, impose à chacun d'eux une

figure, un caractère, qui fait voir leurs actions, entendre leurs paroles, pressentir leurs pensées, pénétrer leur sentiments ; cette puissance vivifiante qui ordonne aux faits de se lever, de marcher, de se déployer, de s'accomplir ; ce souffle créateur qui, se répandant sur le passé, le ressuscite et le remplit en quelque sorte d'une vie présente et impérissable ; c'est là ce que Shakspeare possédait seul ; et c'est avec quoi, d'une nouvelle oubliée, il a fait *Othello*.

Tout subsiste en effet et tout est changé. Ce n'est plus un More, un officier, un enseigne, une femme, victime de la jalousie et de la trahison. C'est Othello, Cassio, Jago, Desdémona, êtres réels et vivants, qui ne ressemblent à aucun autre, qui se présentent en chair et en os devant le spectateur, enlacés tous dans les liens d'une situation commune, emportés tous par le même événement, mais ayant chacun sa nature personnelle, sa physionomie distincte, concourant chacun à l'effet général par des idées, des sentiments, des actes qui lui sont propres et qui découlent de son individualité. Ce n'est point le fait, ce n'est point la situation qui a dominé le poëte et où il a cherché tous ses moyens de saisir et d'émouvoir. La situation lui a paru posséder les conditions d'une grande scène dramatique ; le fait l'a frappé comme un cadre heureux où pouvait venir se placer la vie. Soudain il a enfanté des êtres complets en eux-mêmes, animés et tragiques indépendamment de toute situation particulière et de tout fait déterminé ; il les a enfantés capables de sentir et de déployer, sous nos yeux, tout ce que pouvait faire éprouver et produire à la nature humaine l'événement spécial au sein duquel ils allaient se mouvoir ; et il les a lancés dans cet événement, bien sûr qu'à chaque circonstance qui lui serait fournie par le récit, il trouverait en eux, tels qu'il les avait faits, une source féconde d'effets pathétiques et de vérité.

Ainsi crée le poëte, et tel est le génie poétique. Les événements, les situations même ne sont pas ce qui lui importe, ce qu'il se complaît à inventer : sa puissance veut s'exercer autrement que dans la recherche d'incidents plus ou moins singuliers, d'aventures plus ou moins touchantes ; c'est par la création de l'homme lui-même qu'elle se manifeste ; et quand elle crée l'homme, elle le crée complet, armé de toutes pièces, tel qu'il doit être pour suffire à toutes les vicissitudes de la vie, et offrir en tous sens l'aspect de la réalité. Othello est bien autre chose qu'un mari jaloux et aveuglé, et que la jalousie pousse au meurtre ; ce n'est là que sa situation pendant la pièce, et son caractère va fort au delà de sa situation. Le More brûlé du soleil, au sang ardent, à l'imagination vive et brutale, crédule par la violence de son tempérament aussi bien que par celle de sa passion ; le soldat parvenu, fier de sa

fortune et de sa gloire, respectueux et soumis devant le pouvoir de qui il tient son rang, n'oubliant jamais, dans les transports de l'amour, les devoirs de la guerre, et regrettant avec amertume les joies de la guerre quand il perd tout le bonheur de l'amour ; l'homme dont la vie a été dure, agitée, pour qui des plaisirs doux et tendres sont quelque chose de nouveau qui l'étonne en le charmant, et qui ne lui donne pas le sentiment de la sécurité, bien que son caractère soit plein de générosité et de confiance ; Othello enfin, peint non-seulement dans les portions de lui-même qui sont en rapport présent et direct avec la situation accidentelle où il est placé, mais dans toute l'étendue de sa nature et tel que l'a fait l'ensemble de sa destinée ; c'est là ce que Shakspeare nous fait voir. De même Jago n'est pas simplement un ennemi irrité et qui veut se venger, ou un scélérat ordinaire qui veut détruire un bonheur dont l'aspect l'importune ; c'est un scélérat cynique et raisonneur, qui de l'égoïsme s'est fait une philosophie, et du crime une science ; qui ne voit dans les hommes que des instruments ou des obstacles à ses intérêts personnels ; qui méprise la vertu comme une absurdité et cependant la hait comme une injure ; qui conserve, dans la conduite la plus servile, toute l'indépendance de sa pensée, et qui, au moment où ses crimes vont lui coûter la vie, jouit encore, avec un orgueil féroce, du mal qu'il a fait, comme d'une preuve de sa supériorité.

Qu'on appelle l'un après l'autre tous les personnages de la tragédie, depuis ses héros jusqu'aux moins considérables, Desdémona, Cassio, Émilia, Bianca : on les verra paraître, non sous des apparences vagues, et avec les seuls traits qui correspondent à leur situation dramatique, mais avec des formes précises, complètes, et tout ce qui constitue la personnalité. Cassio n'est point là simplement pour devenir l'objet de la jalousie d'Othello, et comme une nécessité du drame, il a son caractère, ses penchants, ses qualités, ses défauts ; et de là découle naturellement l'influence qu'il exerce sur ce qui arrive. Émilia n'est point une suivante employée par le poëte comme instrument soit du noeud, soit de la découverte des perfidies qui amènent la catastrophe ; elle est la femme de Jago qu'elle n'aime point, et à qui cependant elle obéit parce qu'elle le craint, et quoiqu'elle s'en méfie ; elle a même contracté, dans la société de cet homme, quelque chose de l'immoralité de son esprit ; rien n'est pur dans ses pensées ni dans ses paroles ; cependant elle est bonne, attachée à sa maîtresse ; elle déteste le mal et la noirceur. Bianca elle-même a sa physionomie tout à fait indépendante du petit rôle qu'elle joue dans l'action. Oubliez les événements, sortez du drame ; tous ces personnages demeureront réels, animés, distincts ; ils sont vivants par eux-mêmes, leur existence ne s'évanouira point avec

leur situation. C'est en eux que s'est déployé le pouvoir créateur du poëte, et les faits ne sont, pour lui, que le théâtre sur lequel il leur ordonne de monter.

Comme la nouvelle de Giraldi Cinthio, entre les mains de Shakspeare, était devenue *Othello*, de même, entre les mains de Voltaire, *Othello* est devenu *Zaïre*. Je ne veux point comparer. De tels rapprochements sont presque toujours de vains jeux d'esprit qui ne prouvent rien, si ce n'est l'opinion personnelle de celui qui juge. Voltaire aussi était un homme de génie ; la meilleure preuve du génie, c'est l'empire qu'il exerce sur les hommes : là où s'est manifestée la puissance de saisir, d'émouvoir, de charmer tout un peuple, ce fait seul répond à tout ; le génie est là, quelques reproches qu'on puisse adresser au système dramatique ou au poëte. Mais il est curieux d'observer l'infinie variété des moyens par lesquels le génie se déploie, et combien de formes diverses peut recevoir de lui le même fond de situations et de sentiments.

Ce que Shakspeare a emprunté du romancier italien, ce sont les faits ; sauf le dénoûment, il n'en a répudié, il n'en a inventé aucun. Or les faits sont précisément ce que Voltaire n'a pas emprunté à Shakspeare. La contexture entière du drame, les lieux, les incidents, les ressorts, tout est neuf, tout est de sa création. Ce qui a frappé Voltaire, ce qu'il a fallu reproduire, c'est la passion, la jalousie, son aveuglement, sa violence, le combat de l'amour et du devoir, et ses tragiques résultats. Toute son imagination s'est portée sur le développement de cette situation. La fable, inventée librement, n'est dressée que vers ce but ; Lusignan, Néresian, le rachat des prisonniers, tout a pour dessein de placer Zaïre entre son amant et la foi de son père, de motiver l'erreur d'Orosmane, et d'amener ainsi l'explosion progressive des sentiments que le poëte voulait peindre. Il n'a point imprimé à ses personnages un caractère individuel, complet, indépendant des circonstances où ils paraissent. Ils ne vivent que par la passion et pour elle. Hors de leur amour et de leur malheur, Orosmane et Zaïre n'ont rien qui les distingue, qui leur donne une physionomie propre et les fît partout reconnaître. Ce ne sont point des individus réels, en qui se révèlent, à propos d'un des incidents de leur vie, les traits particuliers de leur nature et l'empreinte de toute leur existence. Ce sont des êtres en quelque sorte généraux, et par conséquent un peu vagues, en qui se personnifient momentanément l'amour, la jalousie, le malheur, et qui intéressent, moins pour leur propre compte et à cause d'eux-mêmes, que parce qu'ils deviennent ainsi, et pour un jour, les représentants de cette portion des sentiments et des destinées possibles de la nature humaine.

De cette manière de concevoir le sujet, Voltaire a tiré des beautés

admirables. Il en est résulté aussi des lacunes et des défauts graves. Le plus grave de tous, c'est cette teinte romanesque qui réduit, pour ainsi dire, à l'amour l'homme tout entier, et rétrécit le champ de la poésie en même temps qu'elle déroge à la vérité. Je ne citerai qu'un exemple des effets de ce système ; il suffira pour les faire tous pressentir.

Le sénat de Venise vient d'assurer à Othello la tranquille possession de Desdémona ; il est heureux, mais il faut qu'il parte, qu'il s'embarque pour Chypre, qu'il s'occupe de l'expédition qui lui est confiée : «Viens, dit-il à Desdémona, je n'ai à passer avec toi qu'une heure d'amour, de plaisir et de tendres soins. Il faut obéir à la nécessité.»

Ces deux vers ont frappé Voltaire, il les imite ; mais en les imitant, que fait-il dire à Orosmane, aussi heureux et confiant ? Précisément le contraire de ce que dit Othello :

Je vais donner une heure aux soins de mon empire
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Ainsi voilà Orosmane, ce fier sultan qui, tout à l'heure, parlait de conquêtes et de guerre, s'inquiétait du sort des Musulmans et tançait la *mollesse* de ses voisins, le voilà qui n'est plus ni sultan ni guerrier ; il oublie tout, il n'est plus qu'amoureux. A coup sûr Othello n'est pas moins passionné qu'Orosmane, et sa passion ne sera ni moins crédule ni moins violente ; mais il n'abdique pas, en un instant, tous les intérêts, toutes les pensées de sa vie passée et future. L'amour possède son coeur sans envahir toute son existence. La passion d'Orosmane est celle d'un jeune homme qui n'a jamais rien fait, jamais rien eu à faire, qui n'a encore connu ni les nécessités ni les travaux du monde réel. Celle d'Othello se place dans un caractère plus complet, plus expérimenté et plus sérieux. Je crois cela moins factice et plus conforme aux vraisemblances morales aussi bien qu'à la vérité positive. Mais, quoi qu'il en soit, la différence des deux systèmes se révèle pleinement dans ce seul trait. Dans l'un, la passion et la situation sont tout ; c'est là que le poëte puise tous ses moyens : dans l'autre, ce sont les caractères individuels et l'ensemble de la nature humaine qu'il exploite ; une passion, une situation ne sont, pour lui, qu'une occasion de les mettre en scène avec plus d'énergie et d'intérêt.

L'action qui fait le sujet d'*Othello* doit être rapportée à l'année 1570, époque de la principale attaque des Turcs contre l'île de Chypre, alors au pouvoir des Vénitiens. Quant à la date de la composition même de la tragédie, M. Malone la fixe à l'année 1611. Quelques critiques doutent que Shakspeare ait connu la nouvelle même de Giraldi Cinthio, et supposent qu'il n'a eu entre les mains qu'une imitation française, publiée à Paris en 1584 par Gabriel Chappuys. Mais l'exactitude avec laquelle

Shakspeare s'est conformé au récit italien, jusque dans les moindres détails, me porte à croire qu'il a fait usage de quelque traduction anglaise plus littérale.

PERSONNAGES

LE DUC DE VENISE.
BRABANTIO, sénateur.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LODOVICO, parent de Brabantio.
OTHELLO, le More.
CASSIO, lieutenant d'Othello.
JAGO, enseigne d'Othello.
RODERIGO, gentilhomme vénitien.
MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre.
UN BOUFFON au service d'Othello.
UN HÉRAUT.
DESDÉMONA, fille de Brabantio, et femme d'Othello.
ÉMILIA, femme du Jago.
BIANCA, courtisane, maîtresse de Cassio.
SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS ET SUITE.

La scène, au premier acte, est à Venise ; pendant le reste de la pièce elle est dans un port de mer, dans l'île de Chypre.

Acte premier

Scène I

V
[*enise*] Une rue.

[*Entrent* RODERIGO *et* JAGO.]

RODERIGO
Allons, ne m'en parle jamais ! Je trouve très-mauvais que toi, Jago, qui as disposé de ma bourse comme si les cordons en étaient dans tes mains, tu aies eu connaissance de cela.

JAGO
Au diable ! mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais j'ai eu le moindre soupçon de cette affaire, haïssez-moi.

RODERIGO
Tu m'avais dit que tu le détestais.

JAGO
Méprisez-moi, si cela n'est pas. Trois grands personnages de la ville, le sollicitant en personne pour qu'il me fît lieutenant, lui ont souvent ôté leur chapeau ; et foi d'homme, je sais ce que je vaux, je ne vaux pas moins qu'un tel emploi : mais lui, qui n'aime que son orgueil et ses idées, il les a payés de phrases pompeuses, horriblement hérissées de termes de guerre, et finalement il a éconduit mes protecteurs : « *Je vous le proteste,* leur a-t-il dit, *j'ai déjà choisi mon officier.* » Et qui était-ce ? Vraiment un grand calculateur, un Michel Cassio, un Florentin,

un garçon prêt à se damner pour une belle femme, qui n'a jamais manoeuvré un escadron sur le champ de bataille, qui ne connaît pas plus qu'une vieille fille la conduite d'une bataille ; mais savant, le livre en main, dans la théorie que nos sénateurs en toge discuteraient aussi bien que lui. Pur bavardage sans pratique, c'est là tout son talent militaire. Voilà l'homme sur qui est tombé le choix du More ; et moi, que ses yeux ont vu à l'épreuve à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres chrétiennes et infidèles, je me vois rebuté et payé par ces paroles : «*Je sais ce que je vous dois ; prenez patience, je m'acquitterai un jour !*» C'est cet autre qui, dans les bons jours, sera son lieutenant ; et moi (Dieu me bénisse !), je reste l'enseigne de sa moresque seigneurie.

RODERIGO
Par le ciel ! j'aurais mieux aimé être son bourreau.

JAGO
Mais à cela nul remède. Tel est le malheur du service. La promotion suit la recommandation et la faveur ; elle ne se règle plus par l'ancienne gradation, lorsque le second était toujours héritier du premier. Maintenant, seigneur, jugez vous-même si j'ai la moindre raison d'aimer le More.

RODERIGO
En ce cas, je ne resterais pas à son service.

JAGO
Seigneur, rassurez-vous. Je le sers pour me servir moi-même contre lui. Nous ne pouvons tous être maîtres, et tous les maîtres ne peuvent être fidèlement servis. Vous trouverez beaucoup de serviteurs soumis, rampants, qui, passionnés pour leur propre servitude, usent leur vie comme l'âne de leur maître, seulement pour la nourriture de la journée. Quand ils sont vieux on les casse aux gages. Châtiez-moi ces honnêtes esclaves. Il en est d'autres qui, revêtus des formes et des apparences du dévouement, tiennent au fond toujours leur coeur à leur service. Ils ne donnent à leurs seigneurs que des démonstrations de zèle, prospèrent à leurs dépens ; et dès qu'ils ont mis une bonne doublure à leurs habits, ce n'est plus qu'à eux-mêmes qu'ils rendent hommage. Ceux-là ont un peu d'âme, et je professe d'en être ; car, seigneur, aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Jago. En le servant, je ne sers que moi, et le ciel m'est témoin que je ne le fais ni par amour, ni par dévouement, mais, sous ce masque, pour mon propre intérêt. Quand mon action visible et mes compliments

extérieurs témoigneront au vrai la disposition naturelle et le dedans de mon âme, attendez-vous à me voir bientôt porter mon coeur sur la main, pour le donner à becqueter aux corneilles. Non, je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO
Quelle bonne fortune pour ce More aux lèvres épaisses, s'il réussit de la sorte dans son dessein !

JAGO
Appelez son père ; éveillez-le ; faites poursuivre le More, empoisonnez sa joie ; dénoncez-le dans les rues ; excitez les parents de la jeune fille ; au sein du paradis où le More repose, tourmentez-le par des mouches ; et quoiqu'il jouisse du bonheur, mêlez-y de telles inquiétudes que sa joie en soit troublée et décolorée.

RODERIGO
Voici la maison de son père ; je vais l'appeler à haute voix.

JAGO
Appelez avec des accents de crainte et des hurlements de terreur, comme il arrive quand on découvre l'incendie que la négligence et la nuit ont laissé se glisser au sein des cités populeuses.

RODERIGO
Holà, holà, Brabantio ! seigneur Brabantio ! holà !

JAGO
Éveillez-vous : holà, Brabantio ! des voleurs ! des voleurs ! voyez à votre maison, à votre fille, à vos coffres ! au voleur ! au voleur !

BRABANTIO
[*à la fenêtre*] Et quelle est donc la cause de ces effrayantes clameurs ? Qu'y a-t-il ?

RODERIGO
Seigneur, tout votre monde est-il chez vous ?

JAGO
Vos portes sont-elles bien fermées ?

BRABANTIO
Comment, pourquoi me demandez-vous cela ?

JAGO
Par Dieu, seigneur, vous êtes volé : pour votre honneur passez votre robe : votre coeur est frappé ; vous avez perdu la moitié de votre âme : en ce moment, à l'heure même, un vieux bélier noir ravit votre brebis blanche. Levez-vous, hâtez-vous, réveillez au son de la cloche les citoyens qui ronflent ; ou le diable va cette nuit faire de vous un grand-père. Debout, vous dis-je.

BRABANTIO
Quoi donc, avez-vous perdu l'esprit ?

RODERIGO
Vénérable seigneur, reconnaissez-vous ma voix ?

BRABANTIO
Moi, non. Qui êtes-vous ?

RODERIGO
Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO
Tu n'en es que plus mal venu. Déjà je t'ai défendu de rôder autour de ma porte. Je t'ai franchement déclaré que ma fille n'est pas pour toi : et aujourd'hui dans ta folie, encore plein de ton souper, et échauffé de boissons enivrantes, tu viens me braver méchamment et troubler mon sommeil !

RODERIGO
Seigneur, seigneur, seigneur...

BRABANTIO
Mais tu peux être bien sûr que j'ai assez de pouvoir pour te faire repentir de ceci.

RODERIGO
Modérez-vous, seigneur.

BRABANTIO
Que me parles-tu de vol ? C'est ici Venise : ma maison n'est pas une grange isolée.

RODERIGO
Puissant Brabantio, c'est avec une âme droite et pure que je viens à vous...

JAGO
Parbleu, seigneur, vous êtes un de ces hommes qui ne veulent pas servir Dieu quand c'est Satan qui le leur commande. Parce que nous venons vous rendre service, vous nous prenez pour des bandits. Vous voulez donc voir votre fille associée à un cheval de Barbarie[2] ? Vous voulez donc que vos petits-enfants hennissent après vous ? vous voulez avoir des coursiers pour cousins et des haquenées pour parents ?

BRABANTIO
Quel impudent misérable es-tu ?

JAGO
Je suis un homme, seigneur, qui viens vous dire qu'à l'heure où je vous parle, dans les bras l'un de l'autre, votre-fille et le More ne font qu'un[3].

BRABANTIO
Tu es un coquin.

JAGO
Vous êtes un sénateur !

BRABANTIO
Tu me répondras de ton insolence. Je te connais, Roderigo.

RODERIGO
Seigneur, je consens à répondre de tout. Mais de grâce écoutez-nous ; si (comme je crois le voir en partie) c'est selon votre bon plaisir et de votre aveu que votre belle fille, à cette heure sombre et bizarre de la nuit, sort sans meilleure ni pire escorte qu'un coquin aux gages du public, un gondolier, et va se livrer aux grossiers embrassements d'un More débauché ; si cela vous est connu, et que vous l'avez permis, alors nous vous avons fait un grand et insolent outrage ; mais si vous ignorez tout cela, mon caractère me garantit que vous nous repoussez à tort. Ne croyez pas que, dépourvu de tout sentiment des convenances, je voulusse plaisanter et me jouer ainsi de Votre Excellence. Votre fille, je le répète, si vous ne lui en avez pas donné la permission, a commis une étrange faute en attachant ses affections, sa beauté, son esprit, sa fortune, au sort d'un vagabond, étranger ici et partout. Éclaircissez-vous sans délai. Si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, déchaînez contre moi la justice de l'État, pour vous avoir ainsi abusé.

2. Covered with a Barbary horse.

3. Shakspeare se sert ici d'un proverbe grossier : Your daughter and the Moor are now making the beast with two backs.

BRABANTIO
Battez le briquet ! Vite ! donnez-moi un flambeau ! Appelez tous mes gens ! Cette aventure ressemble assez à mon songe : la crainte de sa vérité oppresse déjà mon coeur. De la lumière ! de la lumière !

[BRABANTIO *se retire de la fenêtre.*]

JAGO
[*à* RODERIGO] Adieu, il faut que je vous quitte. Il n'est ni convenable, ni sain pour ma place, qu'on me produise comme témoin contre le More, ce qui arrivera si je reste. Je sais ce qui en est ; quoique ceci lui puisse causer quelque échec, le sénat ne peut avec sûreté le renvoyer. Il s'est engagé avec tant de succès dans la guerre de Chypre maintenant en train, que, pour leur salut, les sénateurs n'ont pas un autre homme de sa force pour conduire leurs affaires. Aussi, quoique je le haïsse comme je hais les peines de l'enfer, la nécessité du moment me contraint à arborer l'étendard du zèle, et à en donner des signes ; des signes, sur mon âme, rien de plus. Pour être sûr de le trouver, dirigez vers le Sagittaire [4] la recherche du vieillard ; j'y serai avec le More. Adieu.

[JAGO *sort.*]

[*Entrent dans la rue* BRABANTIO *et des domestiques avec des torches.*]

BRABANTIO
Mon malheur n'est que trop vrai ! Elle est partie ; et ce qui me reste d'une vie déshonorée ne sera plus qu'amertume. Roderigo, où l'as-tu vue ?—O malheureuse fille !... Avec le More, dis-tu ?—Qui voudrait être père ?—Comment as-tu su que c'était elle ?—Oh ! tu m'as trompé au delà de toute idée.—Et que vous a-t-elle dit ?—Allumez encore des flambeaux. Éveillez tous mes parents.—Sont-ils mariés, croyez-vous ?

RODERIGO
En vérité, je crois qu'ils le sont.

BRABANTIO
O ciel !—Comment est-elle sortie ?—O trahison de mon sang !—Pères, ne vous fiez plus au coeur de vos filles d'après la conduite que vous leur voyez tenir.—Mais n'est-il pas des charmes par lesquels on peut

4. C'est probablement le nom de quelque auberge de Venise.

corrompre la virginité et les penchants de la jeunesse ? Roderigo, n'avez-vous rien lu sur de pareilles choses ?

RODERIGO
Oui, en vérité, seigneur, je l'ai lu.

BRABANTIO
Appelez mon frère.—Oh ! que je voudrais vous l'avoir donnée !—Que les uns prennent un chemin, et les autres un autre.—Savez-vous où nous pourrons la surprendre avec le More ?

RODERIGO
J'espère pouvoir le découvrir, si vous voulez emmener une bonne escorte et venir avec moi.

BRABANTIO
Ah ! je vous prie, conduisez-nous. A chaque maison je veux appeler : je puis demander du monde presque partout : Prenez vos armes, courons : rassemblez quelques officiers chargés du service de nuit. Allons ! marchons.—Honnête Roderigo, je vous récompenserai de votre peine.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Une autre rue.*]

[*Les mêmes. Entrent* OTHELLO, JAGO *et des SERVITEURS.*]

JAGO
Quoique dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, cependant je tiens qu'il est de l'essence de la conscience de ne pas commettre un meurtre prémédité : je manque quelquefois de méchanceté quand j'en aurais besoin. Neuf ou dix fois j'ai été tenté de le piquer sous les côtes.

OTHELLO
La chose vaut mieux comme elle est.

JAGO
Soit. Cependant il a tant bavardé, il a vomi tant de propos révoltants,

injurieux à votre honneur, qu'avec le peu de vertu que je possède, j'ai eu bien de la peine à me contenir. Mais, dites-moi, je vous prie, seigneur, êtes-vous solidement marié ? Songez-y bien, le *magnifique*[5] est très-aimé ; et sa voix, quand il le veut, a deux fois autant de puissance que celle du duc : il va vous forcer au divorce, ou il fera peser sur vous autant d'embarras et de chagrins que pourra lui en fournir la loi, soutenue de tout son crédit.

OTHELLO
Qu'il fasse du pis qu'il pourra ; les services que j'ai rendus à la Seigneurie parleront plus haut que ses plaintes. On ne sait pas encore, et je le publierai si je vois qu'il y ait de l'honneur à s'en vanter, que je tire la vie et l'être d'ancêtres assis sur un trône, et mes mérites peuvent répondre, la tête haute, à la haute fortune que j'ai conquise. Car sache, Jago, que si je n'aimais la charmante Desdémona, je ne voudrais pas pour tous les trésors de la mer, enfermer ni gêner ma destinée jusqu'ici libre et sans liens.—Mais vois, que sont ces lumières qui viennent là-bas ?

[*Entrent* CASSIO *à distance et quelques officiers avec des flambeaux.*]

JAGO
C'est le père irrité avec ses amis. Vous feriez mieux de rentrer.

OTHELLO
Mais, non : il faut qu'on me trouve. Mon caractère, mon titre, et ma conscience sans reproche me montreront tel que je suis.—Est-ce bien eux ?

JAGO
Par Janus, je pense que non.

OTHELLO
Les serviteurs du duc et mon lieutenant !—Que la nuit répande ses faveurs sur vous, amis ! quelles nouvelles ?

CASSIO
Général, le duc vous salue, et il réclame votre présence dans son palais en hâte, en toute hâte, à l'instant même.

OTHELLO
Savez-vous pourquoi ?

5. Magnifiques était le terme d'honneur en usage pour les seigneurs vénitiens.

CASSIO
Quelques nouvelles de Chypre, autant que je puis conjecturer ; une affaire de quelque importance. Cette nuit même les galères ont dépêché jusqu'à douze messagers de suite sur les talons l'un de l'autre. Déjà nombre de conseillers sont levés, et rassemblés chez le duc. On vous a demandé plusieurs fois avec empressement ; et, voyant qu'on ne vous trouvait point à votre demeure, le sénat a envoyé trois bandes différentes pour vous chercher de tous côtés.

OTHELLO
Il est bon que ce soit vous qui m'ayez rencontré. Je n'ai qu'un mot à dire, ici dans la maison, et je vais avec vous.

[OTHELLO *sort.*]

CASSIO
Enseigne, que fait-il ici ?

JAGO
Sur ma foi, il a abordé cette nuit une prise de grande valeur ; si elle est déclarée légitime, il a jeté l'ancre pour toujours.

CASSIO
Je ne comprends pas.

JAGO
Il est marié.

CASSIO
A qui ?

JAGO
Marié à... Allons, général, partons-nous ?

[OTHELLO *rentre.*]

OTHELLO
Venez, amis.

CASSIO
Voici une autre troupe qui vous cherche aussi.

[*Entrent* BRABANTIO *et* RODERIGO*, et des officiers du guet avec des flambeaux et des armes.*]

JAGO
C'est Brabantio ! général, faites attention : il vient avec de mauvais desseins.

OTHELLO
Holà ! n'avancez pas plus loin.

RODERIGO
Seigneur, c'est le More !

BRABANTIO
[*avec furie*] Tombez sur lui, le brigand !
[*Les deux partis mettent l'épée à la main.*]

JAGO
A vous, Roderigo : allons, vous et moi.

OTHELLO
Rentrez vos brillantes épées, la rosée de la nuit pourrait les ternir. Mon seigneur, vous commanderez mieux ici avec vos années qu'avec vos armes.

BRABANTIO
O toi, infâme ravisseur, où as-tu recélé ma fille ? Damné que tu es, tu l'as subornée par tes maléfices ; car je m'en rapporte à tous les êtres raisonnables : si elle n'était liée par des chaînes magiques, une fille si jeune, si belle, si heureuse, si ennemie du mariage qu'elle dédaignait les amants riches et élégants de notre nation, eût-elle osé, au risque de la risée publique, quitter la maison paternelle pour fuir dans le sein basané d'un être tel que toi, fait pour effrayer, non pour plaire ? Que le monde me juge. Ne tombe-t-il pas sous le sens que tu as ensorcelé sa tendre jeunesse par des drogues ou des minéraux qui affaiblissent l'intelligence ?—Je veux que cela soit examiné. La chose est probable ; elle est manifeste. Je te saisis donc, et je t'arrête comme trompant le monde, comme exerçant un art proscrit et non autorisé.—Mettez la main sur lui ; s'il résiste, emparez-vous de lui au péril de sa vie.

OTHELLO
Retenez vos mains, vous qui me suivez, et les autres aussi. Si mon devoir était de combattre, je l'aurais su connaître sans que personne m'en fît la leçon. [*A* BRABANTIO.] Où voulez-vous que je me rende pour répondre à votre accusation ?

BRABANTIO
En prison, jusqu'à ce que le temps prescrit par la loi, et les formes du tribunal t'appellent pour te défendre.

OTHELLO
Et, si j'obéis, comment satisferai-je aux ordres du duc dont les messagers sont ici, à côté de moi, réclamant ma présence auprès de lui pour une grande affaire d'État ?

UN OFFICIER
Rien n'est plus vrai, digne seigneur ; le duc est au conseil, et, je suis sûr qu'on a envoyé chercher Votre Excellence.

BRABANTIO
Comment ! le duc au conseil ? à cette heure de la nuit ? Qu'il y soit conduit à l'instant. Ma cause n'est point d'un intérêt frivole. Le duc même, et tous mes frères du sénat ne peuvent s'empêcher de ressentir cet affront comme s'il leur était personnel. Si de tels attentats avaient un libre cours, des esclaves et des païens seraient bientôt nos maîtres.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Salle du conseil.*]

[*Le DUC et les SÉNATEURS assis autour d'une table, des OFFICIERS à distance.*]

LE DUC
Il n'y a, entre ces avis, point d'accord qui les confirme.

PREMIER SÉNATEUR
En effet, ils s'accordent peu : mes lettres disent cent sept galères.

LE DUC
Et les miennes cent quarante.

SECOND SÉNATEUR
Et les miennes deux cents : cependant quoiqu'elles varient sur le

nombre, comme il arrive lorsque le rapport est fondé sur des conjectures, toutes cependant confirment la nouvelle d'une flotte turque se portant sur Chypre !

LE DUC
Oui, il y en a assez pour asseoir une opinion ; les erreurs ne me rassurent pas tellement que le fond du récit ne me paraisse fait pour causer une juste crainte.

UN MATELOT
[*au dedans*] Holà, holà ! des nouvelles des nouvelles.

[*Entre* UN OFFICIER *avec* UN MATELOT.]

L'OFFICIER
Un messager de la flotte.

LE DUC
Encore ! Qu'y a-t-il ?

LE MATELOT
L'escadre turque s'avance sur Rhodes : j'ai ordre du seigneur Angelo de venir l'annoncer au sénat.

LE DUC
Que pensez-vous de ce changement ?

PREMIER SÉNATEUR
Cela ne peut soutenir le moindre examen de la raison. C'est un piége dressé pour nous donner le change. Quand on considère l'importance de Chypre pour le Turc, et si nous réfléchissons seulement que cette île, qui intéresse beaucoup plus le Turc que Rhodes, peut d'ailleurs être plus aisément emportée, car elle n'est pas dans un aussi bon état de défense, mais manque de toutes les ressources dont Rhodes est munie ; si nous songeons à tout cela, nous ne pouvons croire le Turc assez malhabile pour laisser derrière lui la place qui lui importe d'abord, et négliger une tentative facile et profitable, pour courir après un danger sans profit.

LE DUC
Non, il est certain que le Turc n'en veut point à Rhodes.

UN OFFICIER
Voici d'autres nouvelles.

[*Entre un autre messager.*]

LE MESSAGER
Les Ottomans, magnifiques seigneurs, gouvernant sur l'île de Rhodes, ont reçu là un renfort qui vient de se joindre à leur flotte.

PREMIER SÉNATEUR
Oui, c'est ce que je pensais.—De quelle force, suivant votre estimation ?

LE MESSAGER
De trente voiles ; et soudain virant de bord, ils retournent sur leurs pas et portent franchement leur entreprise sur Chypre. Le seigneur Montano, votre fidèle et brave commandant, avec l'assurance de sa foi, vous envoie cet avis, et vous prie de l'en croire.

LE DUC
Nous voilà donc certains que c'est Chypre qu'ils menacent. Marc Lucchese n'est-il pas à Venise ?

PREMIER SÉNATEUR
Il est actuellement à Florence.

LE DUC
Écrivez-lui en notre nom, dites-lui de se hâter au plus vite. Dépêchez-vous.

PREMIER SÉNATEUR
Voici Brabantio et le vaillant More.

[*Entrent* BRABANTIO, OTHELLO, RODERIGO, JAGO *et des officiers.*]

LE DUC
Brave Othello, nous avons besoin de vous à l'instant, contre le Turc, cet ennemi commun. [*A* BRABANTIO.] Je ne vous voyais pas, seigneur, soyez le bienvenu : vos conseils et votre secours nous manquaient cette nuit.

BRABANTIO
Moi, j'avais bien besoin des vôtres. Que Votre Grandeur me pardonne ;

ce n'est point ma place ni aucun avis de l'affaire qui vous rassemble, qui m'ont fait sortir de mon lit : l'intérêt public n'a plus de prise sur mon âme. Ma douleur personnelle est d'une nature si démesurée et si violente, qu'elle engloutit et absorbe tout autre chagrin, sans cesser d'être toujours la même.

LE DUC
Quoi donc ? et de quoi s'agit-il ?

BRABANTIO
Ma fille ! ô ma fille !

SECOND SÉNATEUR
Quoi ! morte ?

BRABANTIO
Oui, pour moi ; elle m'est ravie ; elle est séduite, corrompue par des sortiléges et des philtres achetés à des charlatans. Car une nature qui n'est ni aveugle, ni incomplète, ni dénuée de sens, ne pourrait s'égarer de la sorte si les piéges de la magie...

LE DUC
Quel que soit l'homme qui, par ces manoeuvres criminelles, ait privé votre fille de sa raison, et vous de votre fille, vous lirez vous-même le livre sanglant des lois ; vous interpréterez à votre gré son texte sévère ; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO
Je remercie humblement Votre Grandeur : voilà l'homme, ce More, que vos ordres exprès ont, à ce qu'il paraît, mandé devant vous pour les affaires de l'État.

LE DUC ET LES SÉNATEURS
Nous en sommes désolés.

LE DUC
[*à* OTHELLO] Qu'avez-vous à répondre pour votre défense ?

BRABANTIO
Rien ; sinon que le fait est vrai.

OTHELLO
Très-puissants, très-graves et respectables seigneurs, mes nobles et généreux maîtres ;—que j'aie enlevé la fille de ce vieillard, cela est vrai ;

il est vrai que je l'ai épousée : voilà mon offense sans voile et dans sa nudité ; elle va jusque-là et pas au delà. Je suis rude dans mon langage et peu doué du talent des douces paroles de paix ; car depuis que ces bras ont atteint l'âge de sept ans, à l'exception des neuf lunes dernières, ils ont trouvé dans les champs couverts de tentes leur plus chers exercices ; et je ne puis pas dire, sur ce grand univers, grand'chose qui n'ait rapport à des faits de bataille et de guerre ; en parlant pour moi-même j'embellirai donc peu ma cause. Cependant, avec la permission de votre bienveillante patience, je vous ferai un récit simple et sans ornement du cours entier de mon amour ; je vous dirai par quels philtres, quels charmes et quelle magie puissante (car c'est là ce dont je suis accusé), j'ai gagné le coeur de sa fille.

BRABANTIO
Une fille si timide, d'un caractère si calme et si doux qu'au moindre mouvement, elle rougissait d'elle-même ! Elle ! en dépit de sa nature, de son âge, de son pays, de son rang, de tout enfin, se prendre d'amour pour ce qu'elle craignait de regarder !—Il faut un jugement faussé ou estropié pour croire que la perfection ait pu errer ainsi contre toutes les lois de la nature ; il faut absolument recourir, pour l'expliquer, aux pratiques d'un art infernal. J'affirme donc encore que c'est par la force de mélanges qui agissent sur le sang, ou de quelque boisson préparée à cet effet, que ce More a triomphé d'elle.

LE DUC
L'affirmer n'est pas le prouver : il faut des témoins plus certains et plus clairs que ces légers soupçons et ces faibles vraisemblances fondées sur des apparences frivoles, que vous fournissez contre lui.

PREMIER SÉNATEUR
Mais, vous, Othello, parlez, avez-vous par des moyens iniques et violents soumis et empoisonné les affections de cette jeune fille ? ou l'avez-vous gagnée par la prière, et par ces questions permises que le coeur adresse au coeur ?

OTHELLO
Envoyez-la chercher au Sagittaire, seigneurs, je vous en conjure, et laissez-la parler elle-même de moi devant son père. Si vous me trouvez coupable dans son récit, non-seulement ôtez-moi la confiance et le grade que je tiens de vous ; mais que votre sentence tombe sur ma vie même.

LE DUC
Qu'on fasse venir Desdémona.

[*Quelques officiers sortent.*]

OTHELLO
Enseigne, conduisez-les : vous connaissez bien le lieu. [JAGO *s'incline et part.*] Et en attendant qu'elle arrive, aussi sincèrement que je confesse au ciel toutes les fautes de ma vie, je vais exposer à vos respectables oreilles comment j'ai fait des progrès dans l'amour de cette belle dame, et elle dans le mien.

LE DUC
Parlez, Othello.

OTHELLO
Son père m'aimait ; il m'invitait souvent : toujours il me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les siéges où je me suis trouvé, les hasards que j'ai courus. Je repassais ma vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment où il me demandait de parler. Je parlais de beaucoup d'aventures désastreuses, d'accidents émouvants de terre et de mer ; de périls imminents où, sur la brèche meurtrière, je n'échappais à la mort que de l'épaisseur d'un cheveu. Je dis comment j'avais été pris par l'insolent ennemi et vendu en esclavage ; comment je fus racheté de mes fers, et ce qui se passa dans le cours de mes voyages, la profondeur des cavernes, et l'aridité des déserts, et les rudes carrières, et les rochers et les montagnes dont la tête touche aux cieux : on m'avait invité à parler ; telle fut la marche de mon récit. Je parlais encore des cannibales qui se mangent les uns les autres, et des anthropophages et des hommes dont la tête est placée au-dessous de leurs épaules. Desdémona avait un goût très-vif pour toutes ces histoires ; mais sans cesse les affaires de la maison rappelaient ailleurs ; et toujours, dès qu'elle avait pu les expédier à la hâte, elle revenait, et d'une oreille avide elle dévorait mes discours. M'en étant aperçu, je saisis un jour une heure favorable, et trouvai le moyen de l'amener à me faire du fond de son coeur la prière de lui raconter tout mon pèlerinage, dont elle avait bien entendu quelques fragments, mais jamais de suite et avec attention. J'y consentis, et souvent je lui surpris des larmes, quand je rappelais quelqu'un des coups désastreux qu'avait essuyés ma jeunesse. Mon récit achevé, elle me donna, pour ma peine, un torrent de soupirs ; elle s'écria : «Qu'en vérité tout cela était étrange ! mais bien

étrange ! que c'était digne de pitié ; profondément digne de pitié !—Elle eût voulu ne l'avoir pas entendu ; et cependant elle souhaitait que le ciel eût fait d'elle un pareil homme.»—Elle me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire, et que cela gagnerait son amour. Sur cette ouverture, je parlai : elle m'aima pour les dangers que j'avais courus ; je l'aimai parce qu'elle en avait pitié. Voilà toute la magie dont j'ai usé.—La voilà qui vient. Qu'elle en rende elle-même témoignage.

[*Entrent* DESDÉMONA, JAGO *et des serviteurs.*]

LE DUC
Je crois que ce récit gagnerait aussi le coeur de ma fille. Cher Brabantio, prenez aussi bien qu'il se peut cette mauvaise affaire. Avec leurs armes brisées, les hommes se défendent encore mieux qu'avec leurs seules mains.

BRABANTIO
Je vous en prie, écoutez-la parler : si elle avoue qu'elle a été de moitié dans cet amour, que la ruine tombe sur ma tête si mes reproches tombent sur l'homme.—Approchez, belle madame. Distinguez-vous, dans cette illustre assemblée, celui à qui vous devez le plus d'obéissance ?

DESDÉMONA
Mon noble père, j'aperçois ici un devoir partagé : je tiens à vous par la vie et l'éducation que j'ai reçues de vous. Toutes deux m'enseignent à vous révérer. Vous êtes le seigneur de mon devoir : jusqu'ici je n'ai été que votre fille : mais voilà mon mari ; et autant ma mère vous a montré de dévouement, en vous préférant à son père, autant je déclare que j'en puis et dois témoigner au More, mon seigneur.

BRABANTIO
Dieu soit avec vous ! J'ai fini. [*Au duc.*] Passons s'il vous plaît, seigneur, aux affaires d'État. J'eusse mieux fait d'adopter un enfant que de lui donner la vie ; More ; approche : je te donne ici de tout mon coeur, ce que (si tu ne l'avais déjà) je voudrais de tout mon coeur te refuser. Grâce à vous, mon trésor, je suis ravi de n'avoir pas d'autres enfants. Ta fuite m'eût appris à les tenir en tyran dans des chaînes de fer. J'ai fini, seigneur.

LE DUC
Laissez-moi parler comme vous, et exprimer un avis qui pourra servir de marche, ou de degré à ces amants pour retrouver votre faveur. Quand on a épuisé les remèdes, et qu'on a éprouvé ce coup fatal que suspendait encore l'espérance, tous les chagrins sont finis. Déplorer un malheur fini et passé, c'est le sûr moyen d'attirer un malheur nouveau. Quand on ne peut sauver un bien que le sort nous ravit, on déjoue les rigueurs du sort, en les supportant avec patience. L'homme qu'on a volé et qui sourit vole lui-même quelque chose au voleur ; mais celui qui s'épuise en regrets inutiles se vole lui-même.

BRABANTIO
Ainsi laissons le Turc nous enlever Chypre ; nous ne l'aurons pas perdue tant que nous pourrons sourire. Celui-là supporte bien les avis, qui n'a rien à leur demander que les consolations qu'il en recueille ; mais celui qui, pour payer le chagrin, est obligé d'emprunter à la pauvre patience, supporte à la fois et le chagrin et l'avis. Ces maximes qui s'appliquent des deux côtés, pleines de sucre ou de fiel, sont équivoques ; les mots ne sont que des mots ; je n'ai jamais ouï dire que ce fût par l'oreille qu'on eût atteint le coeur brisé. Je vous en conjure humblement, passons aux affaires de l'État.

LE DUC
Le Turc s'avance sur Chypre avec une flotte formidable. Othello, vous connaissez mieux que personne les ressources de la place. Nous y avons, il est vrai, un officier d'une capacité reconnue ; mais l'opinion, maîtresse souveraine des événements, croit, en vous donnant son suffrage, assurer le succès. Il vous faut donc laisser obscurcir l'éclat de votre nouveau bonheur par cette expédition pénible et hasardeuse.

OTHELLO
Graves sénateurs, ce tyran de l'homme, l'habitude, a changé pour moi la couche de fer et de cailloux des camps en un lit de duvet. Je ressens cette ardeur vive et naturelle qu'éveillent en moi les pénibles travaux : j'entreprends cette guerre contre les Ottomans, et, m'inclinant avec respect devant vous, je demande un état convenable pour ma femme, le traitement et le rang dus à ma place, en un mot, un sort et une situation qui répondent à sa naissance.

LE DUC
Si cela vous convient, elle habitera chez son père.

BRABANTIO
Je ne veux pas qu'il en soit ainsi.

OTHELLO
Ni moi.

DESDÉMONA
Ni moi : je ne voudrais pas demeurer dans la maison de mon père, pour exciter en lui mille pensées pénibles en étant toujours sous ses yeux. Généreux duc, prêtez à mes raisons une oreille propice, et que votre suffrage m'accorde un privilége pour venir en aide à mon ignorance.

LE DUC
Que désirez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA
Que j'aie assez aimé le More pour vivre avec lui, c'est ce que peuvent proclamer dans le monde la violence que j'ai faite aux règles ordinaires, et la façon dont j'ai pris d'assaut la fortune. Mon coeur a été dompté par les rares qualités de mon seigneur. C'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage ; et c'est à sa gloire, à ses belliqueuses vertus que j'ai dévoué mon âme et ma destinée. Ainsi, chers seigneurs, si, tandis qu'il part pour la guerre, je reste ici comme un papillon de paix, les honneurs pour lesquels je l'ai aimé me sont ravis, et j'aurai un pesant ennui à supporter durant son absence. Laissez-moi partir avec lui.

OTHELLO
Vos voix, seigneurs : je vous en conjure, que sa volonté s'accomplisse librement. Je ne le demande point pour complaire à l'ardeur de mes désirs, ni pour assouvir les premiers transports d'une passion nouvelle par une satisfaction personnelle ; mais pour me montrer bon et propice à ses voeux. Et que le ciel éloigne de vos âmes généreuses la pensée que, parce que je l'aurai près de moi, je négligerai vos grandes et sérieuses affaires ! Non, si les jeux légers de l'amour ailé plongent dans une molle inertie mes facultés de pensée et d'action, si mes plaisirs gâtent mes travaux et leur font tort, que vos ménagères fassent de mon casque un vil poêlon, et que tous les affronts les plus honteux s'élèvent ensemble contre ma renommée !

LE DUC
Qu'il en soit comme vous le déciderez entre vous ; qu'elle reste ou qu'elle vous suive. Le danger presse, que votre célérité y réponde. Il faut partir cette nuit.

DESDÉMONA
Cette nuit, seigneur ?

LE DUC
Cette nuit.

OTHELLO
De tout mon coeur.

LE DUC
A neuf heures du matin nous nous retrouverons ici. Othello, laissez un officier auprès de nous ; il vous portera votre commission, ainsi que tout ce qui pourra intéresser votre poste ou vos affaires.

OTHELLO
Je laisserai mon enseigne, s'il plaît à Votre Seigneurie ; c'est un homme d'honneur et de confiance ; je remets ma femme à sa conduite, ainsi que tout ce que Vos Excellences jugeront à propos de m'adresser.

LE DUC
Qu'il en soit ainsi.—Je vous salue tous. [*A* BRABANTIO.] Et vous, noble seigneur, s'il est vrai que la vertu ne manque jamais de beauté, votre gendre est bien plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR
Adieu, brave More. Traitez bien Desdémona.

BRABANTIO
Veille sur elle, More ; aie l'oeil ouvert sur elle ; elle a trompé son père, et pourra te tromper.

OTHELLO
Ma vie sur sa foi !

[LE DUC *sort avec les sénateurs.*]

Honnête Jago, il faut que je te laisse ma Desdémona. Donne-lui, je te prie, ta femme pour compagne ; et choisis pour les amener le temps le plus favorable.—Viens, Desdémona, je n'ai à passer avec toi qu'une heure pour l'amour, les affaires et les ordres à donner. Il faut obéir à la nécessité.

[*Ils sortent.*]

RODERIGO
Jago ?

JAGO
Que dites-vous, noble coeur ?

RODERIGO
Devines-tu ce que je médite ?

JAGO
Mais, de gagner votre lit et de dormir.

RODERIGO
Je veux à l'instant me noyer.

JAGO
Oh ! si vous vous noyez, je ne vous aimerai plus après ; et pourquoi, homme insensé ?

RODERIGO
C'est folie de vivre quand la vie est un tourment : et quand la mort est notre seul médecin, alors nous avons une ordonnance pour mourir.

JAGO
O lâche ! depuis quatre fois sept ans j'ai promené ma vue sur ce monde ; et, depuis que j'ai su discerner un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore trouvé d'homme qui sût bien s'aimer lui-même. Plutôt que de dire que je veux me noyer pour l'amour d'une fille [6], je changerais ma qualité d'homme contre celle de singe.

RODERIGO
Que puis-je faire ? Je l'avoue, c'est une honte que d'être épris de la sorte ; mais il n'est pas au pouvoir de la vertu de m'en corriger.

JAGO
La vertu ! baliverne : c'est de nous-mêmes qu'il dépend d'être tels ou tels. Notre corps est le jardin, notre volonté le jardinier qui le cultive. Que nous y semions l'ortie ou la laitue, l'hysope ou le thym, des plantes variées ou d'une seule espèce ; que nous le rendions stérile par notre oisiveté, ou que notre industrie le féconde, c'est en nous que réside la puissance de donner au sol ses fruits, et de changer à notre gré. Si

6. A guinea-hen ; littéralement, une poule de Guinée. C'était une expression usitée du temps de Shakspeare, pour désigner une fille publique.

la balance de la vie n'avait pas le poids de la raison à opposer au poids des passions, la fougue du sang et la bassesse de nos penchants nous porteraient aux plus absurdes inconséquences ; mais nous avons la raison pour calmer la fureur des sens, émousser l'aiguillon de nos désirs, et dompter nos passions effrénées ; d'où je conclus que ce que vous appelez amour est une bouture ou un rejeton.

RODERIGO
Cela ne peut être.

JAGO
C'est uniquement un bouillonnement du sang que permet la volonté. Allons, soyez homme. Vous noyer ! Noyez les chats et les petits chiens aveugles. J'ai fait profession d'être votre ami ; et je proteste que je suis attaché à votre mérite par des câbles solides. Jamais je n'aurais pu vous être plus utile qu'à présent. Mettez de l'argent dans votre bourse ; suivez ces guerres ; déguisez votre bonne grâce sous une barbe empruntée. Je le répète, mettez de l'argent dans votre bourse. Il est impossible que la passion de Desdémona pour le More dure longtemps ;... mettez de l'argent dans votre bourse ;... ni la sienne pour elle. Le début en fut violent : vous verrez cela finir par une rupture aussi brusque.—Mettez seulement de l'argent dans votre bourse... Ces Mores sont changeants dans leurs volontés... Remplissez votre bourse d'argent... La nourriture qu'il trouve aujourd'hui aussi délicieuse que les sauterelles, bientôt lui semblera aussi amère que la coloquinte... Elle doit changer, car elle est jeune ; dès qu'elle sera rassasiée des caresses du More, elle verra l'erreur de son choix... Elle doit changer ; elle le doit ; ainsi mettez de l'argent dans votre bourse. Si vous voulez absolument vous damner, faites-le d'une manière plus agréable qu'en vous noyant... Recueillez autant d'argent que vous pouvez. Si le sacrement et un voeu fragile, contracté entre un barbare vagabond et une rusée Vénitienne, ne sont pas plus forts que mon esprit et toute la bande de l'enfer, vous la posséderez : ainsi ramassez de l'argent. La peste soit de la noyade, il est bien question de cela ! Faites-vous pendre s'il le faut, en satisfaisant vos désirs, plutôt que de vous noyer en vous passant d'elle.

RODERIGO
Promets-tu de servir fidèlement mes espérances, si je consens à en attendre le succès ?

JAGO
Comptez sur moi.—Allez, amassez de l'argent.—Je vous l'ai dit sou-

vent, et vous le redis encore, je hais le More. Ma cause me tient au coeur ; la vôtre n'est pas moins fondée. Unissons-nous dans notre vengeance contre lui. Si vous pouvez le déshonorer, vous vous procurez un plaisir, et à moi un divertissement. Il y a dans le sein du temps plus d'un événement dont il accouchera. En avant, allez, procurez-vous de l'argent : nous en parlerons plus au long demain. Adieu.

RODERIGO
Où nous retrouverons-nous demain matin ?

JAGO
A mon logement.

RODERIGO
Je serai avec vous de bonne heure.

JAGO
Partez, adieu. Entendez-vous, Roderigo ?

RODERIGO
Quoi ?

JAGO
Ne songez plus à vous noyer. Entendez-vous ?

RODERIGO
J'ai changé de pensée. Je vais vendre toutes mes terres.

JAGO
Allez, adieu ; remplissez bien votre bourse.

[RODERIGO *sort.*]

—C'est ainsi que je fais ma bourse de la dupe qui m'écoute : et ne serait-ce pas profaner l'habileté que j'ai acquise, que d'aller perdre le temps avec un pareil idiot sans plaisir ni profit pour moi ? Je hais le More : et c'est l'opinion commune qu'entre mes draps il a rempli mon office ; j'ignore si c'est vrai : mais pour un simple soupçon de ce genre, j'agirai comme si j'en étais sûr. Il m'estime ; mes desseins n'en auront que plus d'effet sur lui.—Cassio est l'homme qu'il me faut.—Voyons maintenant... Gagner sa place, et donner un plein essor à mon désir.—Double adresse.—Mais comment ? comment ?—Voyons. Au bout de quelque temps tromper l'oreille d'Othello en insinuant que Cassio est trop familier avec sa femme. Cassio a une personne, une fraîcheur, qui prêtent

aux soupçons. Il est fait pour rendre les femmes infidèles. Le More est d'un naturel franc et ouvert, prêt à croire les hommes honnêtes dès qu'ils le paraissent : il se laissera conduire par le nez aussi aisément que les ânes.—Je le tiens.—Le voilà conçu... L'enfer et la nuit feront éclore à la lumière ce fruit monstrueux.

[*Il sort.*]

Acte deuxième

Scène I

U
[*n port de mer dans l'île de Chypre*] Une plate-forme.

[*Entrent* MONTANO *et DEUX OFFICIERS.*]

MONTANO
De la pointe du cap que découvrez-vous en mer ?

PREMIER OFFICIER
Rien du tout, tant les vagues sont fortes ! Entre la mer et le ciel je ne puis reconnaître une voile.

MONTANO
Il me semble que le vent a soufflé bien fort sur terre ; jamais plus fougueux ouragan n'ébranla nos remparts. S'il s'est ainsi déchaîné sur les eaux, quels flancs de chêne pourraient garder leur emboîture, quand des montagnes viennent fondre sur eux ? Qu'apprendrons-nous de ceci ?

SECOND OFFICIER
La dispersion de la flotte ottomane. Avancez seulement sur le rivage écumant : les flots grondants semblent frapper les nuages ; les lames chassées par le vent, soulevées en masses énormes, semblent jeter leurs eaux sur l'ourse brûlante, et éteindre les étoiles qui gardent le pôle immobile. Je n'ai point encore vu de semblable tourmente sur la mer en furie.

MONTANO
Si la flotte turque n'a pas gagné l'abri de quelque rade, ils sont noyés : il est impossible de supporter ceci au large.

[*Entre un* TROISIÈME OFFICIER.]

TROISIÈME OFFICIER
Des nouvelles, seigneurs ! Nos campagnes sont finies : la tempête effrénée a tellement accablé les Turcs, que leurs projets en sont arrêtés. Un noble vaisseau de Venise a vu la détresse et le terrible naufrage atteindre la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO
Quoi ! dites-vous vrai ?

TROISIÈME OFFICIER
Le navire est déjà sous le môle, un bâtiment de Vérone ; Michel Cassio, lieutenant d'Othello, le vaillant More, est déjà à terre ; le More lui-même est en mer, muni d'une commission expresse pour commander en Chypre.

MONTANO
J'en suis ravi ; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER
Mais ce même Cassio, en exprimant sa joie du désastre des Turcs, paraît cependant triste, et prie pour le salut du More ; car ils ont été séparés par cette horrible et violente tempête.

MONTANO
Plaise au ciel qu'il soit en sûreté ! J'ai servi sous lui, et l'homme commande en vrai soldat. Allons sur la plage pour voir le navire qui vient d'aborder, et pour chercher des yeux ce brave Othello, jusqu'à ce que les flots et le bleu des airs se confondent sous nos regards en une seule et même étendue.

PREMIER OFFICIER
Allons, car à chaque minute on attend de nouvelles arrivées.

[*Entre* CASSIO.]

CASSIO
Grâces au vaillant officier de cette île belliqueuse qui rend ainsi justice au More ! Oh ! que le ciel prenne sa défense contre les éléments, car je l'ai perdu sur une dangereuse mer !

MONTANO
Monte-t-il un bon vaisseau ?

CASSIO
Sa barque est solidement pontée ; son pilote est habile, et d'une expérience consommée. Aussi l'espérance n'est pas morte dans mon coeur ; elle s'enhardit à l'idée des ressources.

DES VOIX
[*dans le lointain*] Une voile ! une voile ! une voile !

[*Entre un quatrième officier.*]

CASSIO
Quel est ce bruit ?

UN OFFICIER
La ville est déserte : des rangées de peuple debout sur le bord de la mer crient : [*une voile !*]

CASSIO
Mes espérances lui font prendre la forme du gouverneur. (Le canon tire.)

L'OFFICIER
On tire la salve d'honneur. Ce sont nos amis du moins.

CASSIO
Allez, je vous prie, et revenez nous apprendre qui est arrivé.

L'OFFICIER
J'y cours.

[*Il sort.*]

MONTANO
Dites-moi, cher lieutenant, votre général est-il marié ?

CASSIO
Très-heureusement... Il a conquis une jeune fille au-dessus de toute description et des récits de la renommée, chef-d'oeuvre que ne sauraient peindre les plus habiles pinceaux, et qui dépasse tout ce que la création a de plus parfait.

[L'OFFICIER *rentre.*]

Eh bien ! qui a pris terre ?

L'OFFICIER
Un officier nommé Jago, l'enseigne du général.

CASSIO
Il a fait une heureuse et rapide traversée ! Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers en courroux, et les vents mugissants, et les tranchants écueils, et les sables amoncelés, traîtres cachés sous les eaux pour arrêter la nef innocente, toutes ces puissances, comme si elles étaient sensibles à la beauté, oublient leur nature malfaisante, et laissent passer en sûreté la divine Desdémona.

MONTANO
Qui est-elle ?

CASSIO
Celle dont je vous parlais ; le général de notre grand général qui l'a remise à la conduite du hardi Jago. Son arrivée ici devance nos pensées ; en sept jours de passage ! Grand Jupiter ! garde Othello. Enfle sa voile de ton souffle puissant ; permets que son grand vaisseau apporte la joie dans cette rade ; qu'il vienne sentir les vifs transports de l'amour dans les bras de Desdémona, allumer notre courage éteint, et répandre la confiance dans Chypre.

[*Entrent* DESDÉMONA, ÉMILIA, JAGO, RODERIGO *et des serviteurs.*]

—Oh ! voyez ! le trésor du vaisseau est descendu à terre ! Habitants de Chypre, fléchissez le genou devant elle. Salut à toi, noble dame ; que la faveur des cieux te précède, te suive, t'environne de toutes parts !

DESDÉMONA
Je vous remercie, brave Cassio ; quelles nouvelles pouvez-vous m'apprendre de mon seigneur ?

CASSIO
Il n'est pas encore arrivé ; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien et sera bientôt ici.

DESDÉMONA
Oh !... Je crains pourtant... Comment avez-vous été séparés ?

CASSIO
C'est ce grand combat des cieux et des mers qui nous a séparés.—Mais écoutons ; une voile !

DES VOIX
[*au loin*] Une voile ! une voile !
[*On entend des coups de canon.*]

UN OFFICIER
Ils saluent la citadelle. C'est sans doute encore un ami.

CASSIO
Allez aux nouvelles.—Cher enseigne, vous êtes le bienvenu. [*A* ÉMILIA.] Et vous aussi, madame.—Bon Jago, ne vous offensez point de ma hardiesse ; c'est mon éducation qui me donne cette courtoisie téméraire.

JAGO
Si elle était pour vous aussi prodigue de ses lèvres qu'elle l'est souvent pour moi de sa langue, vous en auriez bientôt assez.

DESDÉMONA
Hélas ! elle ne parle jamais.

JAGO
Beaucoup trop, sur mon âme. Je l'éprouve toujours, quand j'ai envie de dormir. Devant vous, madame, je l'avoue, elle retient sa langue au fond de son coeur, et ne querelle que dans ses pensées.

ÉMILIA
Vous avez peu de raisons de parler ainsi.

JAGO
Allez, allez, vous êtes muettes comme des peintures hors de chez vous, et bruyantes comme des cloches dans vos chambres ; de vrais chats sauvages dans la maison, des saintes quand vous injuriez ; des démons quand on vous offense ; vous perdez à vous divertir le temps que vous

devriez à vos affaires, et vous n'êtes des femmes de ménage que dans vos lits.

DESDÉMONA
Fi ! calomniateur !

JAGO
Oui, que je sois un Turc s'il n'est pas vrai que vous vous levez pour jouer, et que vous vous couchez pour travailler.

ÉMILIA
Je ne vous chargerai pas d'écrire mon éloge.

JAGO
Non, ne m'en chargez pas.

DESDÉMONA
Que dirais-tu de moi si tu avais à me louer ?

JAGO
Belle dame, dispensez-m'en ; je ne suis rien si je ne puis critiquer.

DESDÉMONA
Allons, essaye. A-t-on couru vers le port ?

JAGO
Oui, madame.

DESDÉMONA
Je ne suis pas gaie ; mais je trompe ce que je suis en m'efforçant de paraître autrement.—Voyons, comment ferais-tu mon éloge ?

JAGO
J'y songe, mais ma pensée tient à ma tête comme la glu à la laine ; il faut, pour l'en faire sortir, arracher le cerveau et tout.—Cependant ma muse est en travail, et voici de quoi elle accouche :
Sa femme est belle et spirituelle.
La beauté est faite pour qu'on en jouisse,
Et l'esprit sert à faire jouir de la beauté.

DESDÉMONA
Bel éloge !—Et si elle est noire et spirituelle ?
JAGO.
Si elle est noire et spirituelle,

Elle trouvera un blanc qui s'accommodera de sa noirceur.

DESDÉMONA
C'est pis encore.

ÉMILIA
Mais si elle est belle et sotte ?
JAGO.
Celle qui est belle n'est jamais sotte ;
Car sa sottise même l'aide à avoir un enfant.

DESDÉMONA
Ce sont de vieux propos bons pour faire rire les fous dans un cabaret. Et quel misérable éloge as-tu à donner à celle qui est laide et sotte ?
JAGO.
Il n'y en a point de si laide et de si sotte
Qui ne fasse tous les malins tours que font celles
Qui sont spirituelles et jolies.

DESDÉMONA
Oh ! quelle lourde ignorance ! tu loues le mieux celle qui le mérite le moins. Mais quel éloge réserves-tu à la femme vraiment méritante qui, par l'autorité de sa vertu, obtient de force les hommages de la malice même ?
JAGO.
Celle qui a toujours été belle et jamais vaine,
Qui a su parler et n'a jamais crié ;
Qui n'a jamais manqué d'or, et cependant n'a jamais fait de sottises ;
Qui s'est refusé ses fantaisies, en disant :—Maintenant je pourrais ;—
Celle qui, étant courroucée et maîtresse de se venger,
A ordonné à l'offense de demeurer et à la colère de s'enfuir ;
Celle qui n'a jamais été assez fragile dans sa sagesse
Pour échanger la tête d'un brochet contre la queue d'un saumon [7] ;
Celle qui a pu penser et ne pas découvrir sa pensée ;
Qui a pu voir des amants la suivre, et ne pas regarder par derrière,
Celle-là est un phénix, si jamais il y a eu un phénix.

DESDÉMONA
Et à quoi est-elle bonne ?
JAGO.

7. Proverbe du temps qui signifie échanger ce qui est excellent pour ce qui ne le vaut pas.

A allaiter des idiots et à inscrire le compte de la petite bière.

DESDÉMONA
Oh ! la sotte et ridicule conclusion ! Émilia, n'apprends rien de lui, quoiqu'il soit ton mari. Qu'en dites-vous, Cassio ? N'est-ce pas un censeur bien hardi et bien libre ?

CASSIO
Il parle grossièrement, madame : vous l'aimerez mieux comme soldat que comme bel esprit.

[DESDÉMONA *fait quelques pas vers le port,* CASSIO *lui donne la main et s'éloigne avec elle.*]

JAGO
Il lui prend la main.—Ah ! bon, parle-lui à l'oreille.—Oui, avec ce réseau si frêle, je prendrai ce grand papillon de Cassio.—Souris-lui ; bon, va.—C'est avec ta galanterie même que je t'attraperai.—Tu parles bien : c'est cela.—Si pour ces fadaises tu te vois dépouillé de ta lieutenance, mieux eût valu baiser moins souvent tes trois doigts ;—voilà que tu recommences à te donner les airs d'un aimable galant.—A merveille [8] ! beau baiser, superbe révérence !—Rien de mieux.—Comment, encore ! tes doigts pressés sur tes lèvres ?—Je voudrais, tant je t'aime, qu'ils fussent des tuyaux de seringue !—[*Une trompette se fait entendre.*]—Ah ! le More ; je reconnais sa trompette.

CASSIO
C'est lui-même.

DESDÉMONA
Courons au-devant de lui ; allons le recevoir.

CASSIO
Regardez, le voici qui s'avance.

[*Entre* OTHELLO *avec sa suite.*]

OTHELLO
O ma belle guerrière !

8. En regardant de loin Desdémona et Cassio qui causent, Jago voit Cassio envoyer des baisers avec la main, pendant que Desdémona lui fait la révérence.

DESDÉMONA
Mon cher Othello !

OTHELLO
Je suis aussi surpris que charmé de vous trouver ici arrivée avant moi ! O joie de mon âme ! Si chaque tempête doit être suivie de pareils calmes, que les vents se déchaînent jusqu'à réveiller la mort ; que la barque labourant les mers s'élève sur des montagnes de vagues aussi hautes que l'Olympe, et redescende ensuite aussi bas que l'enfer ! Ah ! c'est maintenant qu'il faudrait mourir pour comble de bonheur ; car mon âme est pleine d'une joie si parfaite qu'aucun ravissement semblable ne pourra m'être accordé dans le cours inconnu de ma destinée.

DESDÉMONA
Que le ciel ne le permette pas ! mais plutôt puissent notre amour et nos joies aller toujours croissant avec le nombre de nos jours !

OTHELLO
Exaucez son voeu, puissances célestes ! Je ne saurais assez parler de mon bonheur : il m'étouffe. C'est trop de joie ! Ah ! que ce baiser, et cet autre encore... [*Il l'embrasse*] soient toute la dispute que jamais nos coeurs élèvent entre nous !

JAGO
[*à part*] Oh ! vous voilà à l'unisson : mais sur mon honneur je relâcherai les cordes qui font cette musique.

OTHELLO
Venez, allons à la citadelle : j'ai des nouvelles, amis, nos guerres sont terminées : les Turcs sont engloutis. Comment se portent nos vieilles connaissances de l'île ?—Mon amour, vous êtes bien accueillie en Chypre : j'ai trouvé beaucoup d'affection parmi eux. O ma chère, je parle à tort et à travers, je suis fou de joie. Bon Jago, je te prie ; va au port, et fais débarquer mon bagage : amène avec toi le pilote à la citadelle ; c'est un brave marin, et son mérite a droit à nos égards. Viens, Desdémona, encore une fois sois la bienvenue à Chypre !

[OTHELLO *et* DESDÉMONA *sortent avec leur suite.*]

JAGO
Viens me retrouver au port ; viens.—On dit que les hommes pusillanimes, quand ils sont amoureux, ont plus de courage qu'ils n'en ont

reçu de la nature. Si donc tu as du coeur, écoute-moi. Le lieutenant veille cette nuit au corps de garde : avant tout, je dois te prévenir que Desdémona est décidément éprise de lui.

RODERIGO
De lui ? cela n'est pas possible.

JAGO
Mets ainsi le doigt sur tes lèvres, et laisse ton âme s'instruire. Remarque avec quelle violence elle a d'abord aimé le More ; et pourquoi ? pour ses forfanteries, et les mensonges bizarres qu'il lui débitait. L'aimera-t-elle toujours pour ce bavardage ? garde-toi de le penser. Il faut à ses yeux quelque chose qui nourrisse son amour ; et quel plaisir trouvera-t-elle à regarder le diable ?—Quand la jouissance a refroidi le sang, pour l'enflammer de nouveau et redonner à la satiété de nouveaux désirs, il faut de l'agrément dans la figure, de la sympathie d'âge, de goûts, de beauté, toutes choses qui manquent au More. Faute de ces convenances nécessaires, sa délicatesse va sentir qu'elle a été abusée ; bientôt son coeur commencera à se soulever, elle se dégoûtera du More, et le détestera : la nature elle-même saura bien l'instruire, et la pousser à quelque nouveau choix. Maintenant, Roderigo, cela convenu (et c'est une conséquence naturelle, et qui n'est pas forcée), quel homme est placé aussi près de cette bonne fortune que Cassio ? C'est un drôle très-bavard ; sa conscience ne va pas plus loin qu'à lui faire prendre des formes décentes et convenables, pour satisfaire plus sûrement ses désirs cachés et ses penchants déréglés. Non, nul n'est mieux placé que lui : le drôle est adroit et souple, habile à saisir l'occasion : il sait feindre et revêtir les apparences de toutes les qualités qu'il n'a pas. C'est un fourbe diabolique : d'ailleurs le drôle est beau, jeune ; il a tout ce que cherchent la folie et les esprits sans expérience. C'est un fourbe accompli, dangereux comme la peste, et déjà la femme a appris à le connaître.

RODERIGO
Je ne puis croire ce que vous dites ; elle est du naturel le plus vertueux.

JAGO
Fausse monnaie ! le vin qu'elle boit est fait de raisin. Si elle avait été si vertueuse, elle n'eût jamais aimé le More. Pure grimace ! Ne l'avez-vous pas vue jouer avec la main de Cassio ? ne l'avez-vous pas remarqué ?

RODERIGO
Oui, je l'ai vu ; mais c'était une pure politesse.

JAGO
Pure corruption ; j'en jure par cette main : c'est le prélude mystérieux de toute l'histoire des voluptés et des pensées impures. Leurs lèvres s'approchaient de si près que leurs haleines s'embrassaient : pensées honteuses, Roderigo ! quand ces avances mutuelles ouvrent ainsi la voie, les actions décisives suivent de près, comme un dénoûment infaillible. Allons donc...—Mais seigneur, laissez-moi vous diriger. Je vous ai amené de Venise ; veillez cette nuit ; voici la consigne que je vous impose : Cassio ne vous connaît point ; je ne serai pas loin de vous ; trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en prenant un ton haut, soit en vous moquant de sa discipline, ou sur tout autre prétexte qu'il vous plaira : le moment vous le fournira mieux que moi.

RODERIGO
Soit.

JAGO
Il est violent et prompt à la colère ; peut-être vous frappera-t-il de sa canne. Provoquez-le pour qu'il vous frappe ; car, sous ce prétexte, j'exciterai dans l'île une émeute si forte que, pour l'apaiser, il faudra que Cassio tombe. Par là, aidé des moyens que j'aurai alors pour vous servir, vous vous verrez plus tôt au terme de vos désirs ; et les obstacles seront tous écartés : sans quoi nul espoir de succès pour nous.

RODERIGO
Je le ferai, si j'en trouve une occasion favorable.

JAGO
Je vous le garantis. Venez dans un moment me rejoindre à la citadelle. Je suis chargé de transporter ses équipages à terre. Adieu.

RODERIGO
Adieu.

[RODERIGO *sort.*]

JAGO
[*seul*] Que Cassio l'aime, je le crois sans peine : qu'elle aime Cassio, cela est naturel et très-vraisemblable. Le More, quoique je ne le puisse souffrir, est d'une nature constante, aimante et noble ; j'ose répondre

qu'il sera pour Desdémona un mari tendre.—Et moi je l'aime, non pas précisément par amour du plaisir, quoique peut-être j'aie à répondre d'un péché aussi grave ; mais j'y suis conduit en partie par le besoin de nourrir ma vengeance, car je soupçonne que ce More lascif s'est glissé dans ma couche. Cette pensée, comme une substance empoisonnée, me ronge le coeur : et rien ne peut, rien ne pourra satisfaire mon âme, que je ne lui aie rendu la pareille, femme pour femme, ou si j'échoue de ce côté, que je n'aie plongé le More dans une jalousie si terrible, qu'elle soit incurable à la raison. Or, pour y réussir, si ce pauvre traqueur amené de Venise, et que j'emploie à cause de l'ardeur qu'il met à chasser, demeure ferme où je l'ai mis, je tiendrai notre Michel Cassio à la gorge, je le noircirai auprès du More sans ménagement ;—oui ; car je crains que Cassio n'ait eu envie aussi de mon bonnet de nuit.—Je veux amener le More à me chérir, à me remercier, à me récompenser d'avoir si bien fait de lui un âne, et d'avoir troublé la paix de son âme jusqu'à la frénésie :—Tout est ici ; [*Ridant son front*] mais confus encore. La fourberie ne se laisse jamais voir en face qu'au moment d'agir.

[*Il sort.*]

Scène II

[*Une rue.*]

[*Entre UN HÉRAUT tenant une proclamation ; le peuple le suit.*]

LE HÉRAUT
C'est le bon plaisir d'Othello, notre vaillant et noble général, que, sur les nouvelles certaines du naufrage complet de l'escadre ottomane, ce triomphe soit célébré par tous les habitants : que les uns forment des danses, que d'autres allument des feux de joie ; enfin que chacun se livre au genre de divertissement qui lui plaira ; car outre ces bonnes nouvelles, aujourd'hui se célèbrent aussi les noces d'Othello. Voilà ce qu'il est de son bon plaisir de faire proclamer. Tous les lieux publics sont ouverts, et pleine liberté de se livrer aux fêtes depuis cette cinquième heure du soir, jusqu'à ce que la cloche sonne onze heures. Que le ciel bénisse l'île de Chypre et notre illustre général Othello !

[*Il sort.*]

Scène III

[*Une salle du château.*]

[*Entrent* OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO *et leur suite.*]

OTHELLO
[*à* CASSIO] Bon Michel, veillez à la garde cette nuit : dans ce poste honorable, montrons nous-mêmes l'exemple de la discipline, et non l'oubli de nos devoirs dans les plaisirs.

CASSIO
Jago a déjà reçu ses instructions ; mais cependant je verrai à tout de mes yeux.

OTHELLO
Jago est très-fidèle. Ami, bonne nuit : demain, à l'heure de votre réveil, j'aurai à vous parler.—Venez, ma bien-aimée ; le marché conclu, il faut en goûter les fruits : ce bonheur est encore à venir entre vous et moi. [*A* CASSIO *et à d'autres officiers.*] Bonne nuit.

[OTHELLO *et* DESDÉMONA *sortent avec leur suite.*]

[*Entre* JAGO.]

CASSIO
Vous arrivez à propos, Jago ; voici l'heure de nous rendre au poste de garde.

JAGO
Pas encore ; il n'est pas dix heures, lieutenant. Notre général nous congédie de bonne heure pour l'amour de sa Desdémona. Gardons-nous bien de le blâmer ; il n'a pas encore passé avec elle la joyeuse nuit des noces, et c'est un gibier digne de Jupiter.

CASSIO
C'est une dame accomplie.

JAGO
Et, j'en réponds, une femme friande de plaisir.

CASSIO
C'est à vrai dire une créature bien délicate et bien fraîche.

JAGO
Quel oeil elle a ! Il semble qu'il appelle les désirs.

CASSIO
Ses regards sont tendres et cependant bien modestes.

JAGO
Et dès qu'elle parle, n'est-ce pas comme la trompette de l'amour ?

CASSIO
En vérité, elle est la perfection !

JAGO
Eh bien ! que le bonheur soit entre leurs draps !—Allons, lieutenant, j'ai un flacon de vin ; et ici tout près il y a une paire de braves garçons de Chypre, prêts à boire à la santé du noir Othello.

CASSIO
Non pas ce soir, bon Jago. J'ai une pauvre et malheureuse tête pour le vin... Je voudrais que la courtoisie pût inventer quelque autre manière de s'égayer ensemble.

JAGO
Oh ! ce sont nos amis : seulement un verre ; après, je boirai pour vous.

CASSIO
J'ai bu ce soir un seul verre et encore adroitement mitigé, et voyez à mes yeux l'impression qu'il m'a déjà faite. Je suis malheureux de cette infirmité, et n'ose pas imposer quelque chose de plus à ma faiblesse.

JAGO
Allons, monsieur, c'est une nuit de réjouissance ; nos amis vous invitent.

CASSIO
Où sont-ils ?

JAGO
A cette porte. De grâce, faites-les entrer.

CASSIO
J'y consens, mais cela me déplaît.

[CASSIO *sort.*]

JAGO
Si je puis le déterminer à verser encore un verre de vin sur celui qu'il a déjà bu, il deviendra plus colère et plus querelleux que le chien de ma jeune maîtresse.—D'une autre part, mon imbécile Roderigo, dont l'amour a presque mis la tête à l'envers, a bu ce soir à la santé de Desdémona de profondes rasades, et il doit veiller. Enfin, grâce aux coupes débordantes, j'ai bien excité trois braves Cypriotes, caractères bouillants et fiers, qui, sans cesse en arrêt sur le point d'honneur, vrais enfants de cette île guerrière, sont toujours prêts à se quereller comme le feu et l'eau ; et ceux-là sont de garde aussi. Maintenant, au milieu de ce troupeau d'ivrognes, il faut, moi, que je porte notre Cassio à quelque imprudence qui fasse éclat dans l'île. Mais ils viennent. Pourvu que l'effet réponde à ce que je rêve, ma barque cingle rapidement avec vent et marée.

[*Rentre* CASSIO *avec* MONTANO *et d'autres officiers.*]

CASSIO
Par le ciel, ils m'ont déjà versé à pleins bords.

MONTANO
Ah ! bien peu. Foi de soldat, pas plus d'une pinte.

JAGO
Du vin, holà !
Et que la cloche sonne, sonne,
Et que la cloche sonne, sonne ;
Un soldat est un homme ;
Sa vie n'est qu'un moment :
Eh bien ! alors, que le soldat boive.
Allons du vin, garçon. [*Il chante.*]

CASSIO
Par le ciel ! voilà une chanson impayable.

JAGO
Je l'ai apprise en Angleterre où, certes, ils sont puissants quand il faut

boire. Votre Danois, votre Allemand, votre Hollandais au gros ventre... holà du vin !—ne sont rien auprès d'un Anglais.

CASSIO
Quoi ! votre Anglais est donc bien habile à boire ?

JAGO
Comment ! votre Danois est déjà ivre-mort que mon Anglais boit encore sans se gêner ; il n'a pas besoin de se mettre en nage pour jeter bas votre Allemand ; et votre Hollandais est déjà prêt à rendre gorge qu'il fait encore remplir la bouteille.

CASSIO
A la santé de notre général !

MONTANO
J'en suis, lieutenant et je vous fais raison.
JAGO, [*chantant*].
Le roi Étienne était un digne seigneur ;
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne :
Il les trouvait de douze sous trop chères,
Et il appelait le tailleur un drôle.

C'était un homme de grand renom,
Et tu n'es que de bas étage ;
C'est l'orgueil qui renverse les pays,
Prends donc sur toi ton vieux manteau [9].
Ho ! du vin !

CASSIO
Comment, cette chanson-ci est encore meilleure que la première !

JAGO
Voulez-vous que je la répète ?

CASSIO
Non, je tiens pour indigne de son poste quiconque fait de pareilles choses, eh bien ! le ciel est au-dessus de tout, et il y a des âmes qui ne seront pas sauvées.

9. Les couplets sont tirés d'une vieille ballade populaire du temps de Shakspeare, et qui se trouve dans un recueil intitulé : Relicks of ancient poetry, 3 vol. in-12.

JAGO
C'est une vérité, lieutenant.

CASSIO
Quant à moi, sans offenser mon général, ni aucun de mes chefs, j'espère bien être sauvé.

JAGO
Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO
Soit, mais avec votre permission, pas avant moi. Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne ; n'en parlons plus : allons à nos affaires. Que Dieu pardonne nos fautes, messieurs, songeons à nos affaires.— Messieurs, n'allez pas croire que je sois ivre ; c'est là mon enseigne, voici ma main droite, et voilà ma main gauche. Je ne suis pas ivre, je puis bien marcher et bien parler.

TOUS
Parfaitement bien.

CASSIO
C'est bon, c'est bon, alors, ne croyez pas que je sois ivre.

[*Il sort.*]

MONTANO
Allons, camarades, allons à l'esplanade. Allons placer la garde.

[*Les Cypriotes sortent.*]

JAGO
Vous voyez cet officier qui est sorti le premier ; c'est un soldat capable de marcher à côté de César, et de commander une armée ; mais aussi voyez son vice ; c'est l'équinoxe de sa vertu, l'un est aussi long que l'autre ; cela fait pitié pour lui. Je crains que la confiance qu'Othello place en lui, quelque jour, dans un accès de cette maladie, ne mette cette île en désordre.

MONTANO
Mais est-il souvent ainsi ?

JAGO
C'est toujours le prélude de son sommeil. Il verra tout éveillé l'aiguille faire deux fois le tour du cadran, si son lit n'est bercé par l'ivresse.

MONTANO
Il serait bon d'en avertir le général. Peut-être ne s'en aperçoit-il pas, ou son bon naturel ne voit-il dans Cassio que les vertus qui le frappent, et ferme-t-il les yeux sur ses défauts. N'est-il pas vrai ?

[*Entre* RODERIGO.]

JAGO
[*à voix basse*] Quoi, Roderigo, ici ! je vous en prie, suivez le lieutenant ; allez.

[RODERIGO *sort.*]

MONTANO
Et c'est une vraie pitié que le noble More hasarde une place aussi importante que celle de son second aux mains d'un homme sujet à cette faiblesse invétérée. Ce serait une bonne action d'en informer le More.

JAGO
Moi ! je ne le ferais pas pour cette belle île. J'aime infiniment Cassio, et je ferais beaucoup pour le guérir de ce vice.—Mais, écoutons ; quel bruit !

[*On entend des cris : Au secours, au secours !*]

[CASSIO *rentre l'épée à la main, poursuivant* RODERIGO.]

CASSIO
Impudent ! lâche !

MONTANO
Qu'y a-t-il, lieutenant ?

CASSIO
Un drôle me remontrer mon devoir ! je veux le rosser, jusqu'à ce qu'il puisse tenir dans une bouteille d'osier.

RODERIGO
Me rosser ?

CASSIO
Tu bavardes, misérable ! [*Il frappe* RODERIGO.]

MONTANO
Y pensez-vous, cher lieutenant ? de grâce, retenez-vous.

CASSIO
Laissez-moi, monsieur ! ou je vais vous casser le museau.

MONTANO
Allons, allons ; vous êtes ivre.

CASSIO
Ivre ?

(C
[*assio l'attaque*] Ils se battent.)

JAGO
[*bas à* RODERIGO] Sortez donc, je vous dis, sortez, et criez à l'émeute.

[RODERIGO *sort.) (A* CASSIO.]

Quoi, cher lieutenant !—Hélas, messieurs !—Au secours, holà !—Lieutenant !—Montano !—Camarades, au secours !—Voilà une belle garde en vérité !—[*La cloche du beffroi se fait entendre.*] Et qui donc sonne le tocsin ? Diable ! La ville va prendre l'alarme. A la volonté de Dieu, lieutenant, arrêtez ! vous allez vous couvrir de honte à jamais.

[*Entre* OTHELLO *avec sa suite.*]

OTHELLO
Qu'est-ce ? De quoi s'agit-il ?

MONTANO
Mon sang coule : je suis blessé à mort. Qu'il meure.

OTHELLO
Sur votre vie, arrêtez.

JAGO
Arrêtez ! arrêtez ! lieutenant,—seigneur Montano,—lieutenant,—

officiers :—avez-vous perdu tout sentiment de votre devoir, et du lieu où vous êtes ? Arrêtez, le général vous parle. Arrêtez, arrêtez, au nom de l'honneur !

OTHELLO
Eh ! quoi donc ? Comment ! d'où vient tout ceci ? Sommes-nous devenus Turcs pour exercer sur nous-mêmes les fureurs que le ciel a interdites aux Ottomans ? Par pudeur chrétienne, finissez cette barbare querelle : le premier qui fera un pas pour assouvir sa rage ne fait pas grand cas de sa vie, car il mourra au premier mouvement. Qu'on fasse taire cette terrible cloche, elle épouvante l'île et trouble son repos. Quel est le sujet de ceci, messieurs ?—Honnête Jago, qui semblez mort de douleur, parlez. Qui a commencé ceci ? Au nom de votre amitié, je l'exige.

JAGO
Je n'en sais rien. Ils étaient tous amis, au quartier, il n'y a qu'un instant, et en aussi bons rapports que le marié et la mariée lorsqu'on les déshabille pour les mettre au lit ; et puis, tout à l'heure, comme si quelque étoile les eût soudain privés de leur raison, voilà les épées nues, et dans un sanglant combat pointées contre le coeur l'un de l'autre. Je ne puis dire l'origine de cette folle rixe, et je voudrais avoir perdu dans une action glorieuse ces jambes qui m'ont conduit ici pour en être le témoin.

OTHELLO
Comment avez-vous pu, Michel, vous oublier à ce point ?

CASSIO
Excusez-moi, de grâce ; je ne puis parler.

OTHELLO
Digne Montano, vous avez toujours été doux. Le monde a remarqué la gravité, le calme de votre jeunesse ; et votre nom sort avec éloge de la bouche des plus sévères. Quel motif vous porte à souiller ainsi votre réputation, à perdre la haute estime où vous êtes pour mériter le nom de querelleur de nuit ? Répondez-moi.

MONTANO
Noble Othello, je suis dangereusement blessé. Pendant que je m'abstiendrai de parler, ce qui me fait un peu souffrir pour le moment, votre officier Jago peut vous instruire de tout ce que je sais de l'affaire. Je ne sache pas avoir cette nuit rien dit ou fait de déplacé à moins que ce ne soit parfois un vice de s'aimer soi-même, et un péché de se défendre,

quand la violence fond sur nous.

OTHELLO
Par le ciel ! mon sang commence enfin à l'emporter sur le frein de ma raison, et l'indignation qui obscurcit mon bon jugement menace de me gouverner seule. Si je fais un pas, ou que seulement je lève ce bras, le meilleur d'entre vous disparaîtra sous ma colère. Faites-moi savoir comment a commencé ce honteux désordre ; qui l'a mis en train ; et celui qui en sera prouvé l'auteur, fût-il mon frère jumeau né en même temps que moi, sera perdu sans retour.—Quoi, dans une ville de guerre, encore émue, tandis que le coeur du peuple palpite encore de terreur, engager ainsi une querelle domestique, au milieu de la nuit, au corps de garde et de sûreté ! Cela est monstrueux.—Jago, qui a commencé ?

MONTANO
Si par quelque partialité ou quelque communauté d'emplois, tu dis plus ou moins que la vérité, tu n'es pas un soldat.

JAGO
Ne me pressez pas de si près. J'aimerais mieux voir ma langue coupée dans ma bouche, que de m'en servir pour nuire à Michel Cassio : mais je me persuade que la vérité ne peut lui faire tort. Voici le fait, général : Montano et moi nous conversions paisiblement ensemble ; tout à coup est entré un homme criant au secours ; Cassio le suivait l'épée nue, prêt à le frapper. Ce gentilhomme, seigneur, va au-devant de Cassio, et le prie de s'arrêter : et moi je poursuis le fuyard qui poussait des cris ; craignant, comme il est arrivé, que ses clameurs ne jetassent l'effroi dans la ville. Lui, plus leste à la course, échappe à mon dessein : je revenais en grande hâte, entendant de loin le choc et le cliquetis des épées, et Cassio jurant de toutes ses forces, ce que je ne lui avais jamais entendu faire jusqu'à ce soir. Dès que je suis rentré, car tout ce mouvement a été court, je les ai trouvés pied contre pied, à l'attaque et à la défense, comme ils étaient encore quand vous les avez vous-même séparés. Voilà tout ce que je peux vous rapporter : mais les hommes sont hommes ; les plus sages s'oublient quelquefois. Quoique Cassio ait fait à celui-ci quelque légère injure, comme il peut arriver à tout homme en fureur de frapper son meilleur ami, il faut sûrement que Cassio, je le crois, eût reçu de celui qui fuyait quelque étrange indignité que sa patience n'a pu supporter.

OTHELLO
Je vois bien, Jago, que ton honnêteté et ton amitié veulent adoucir

l'affaire pour rendre la part de Cassio plus légère. Cassio, je t'aime ; mais tu ne seras plus mon officier.

[*Entre* DESDÉMONA *avec sa suite.*]

—Voyez si ma bien-aimée n'a pas été réveillée.—Je ferai de toi un exemple.

DESDÉMONA
Que s'est-il donc passé, mon ami ?

OTHELLO
Tout est fini maintenant, ma chère. Venez vous coucher. Montano, quant à vos blessures, je serai moi-même votre chirurgien.—Emmenez-le d'ici.—Jago, faites une ronde exacte dans la ville, et calmez ceux que ce sot tumulte a effrayés. Rentrons, Desdémona ; c'est la vie des soldats de voir leur doux sommeil troublé par la discorde.

[*Ils sortent.*]

JAGO
[*à* CASSIO] Quoi, lieutenant, êtes-vous blessé ?

CASSIO
Oui, et hors du pouvoir de la chirurgie.

JAGO
Que le ciel nous en préserve !

CASSIO
Ma réputation, ma réputation, ma réputation ! Ah ! j'ai perdu ma réputation ! j'ai perdu la portion immortelle de moi-même ; celle qui me reste est grossière et brutale. Ma réputation, Jago, ma réputation !

JAGO
Foi d'honnête homme, j'ai cru que vous aviez reçu quelque blessure dans le corps ; c'est là qu'une plaie est sensible, bien plus que dans la réputation : la réputation est une vaine et fausse imposture, acquise souvent sans mérite, et perdue sans qu'on l'ait mérité : mais vous n'avez rien perdu de votre réputation, à moins que votre esprit ne rêve cette perte.—Allons, homme, quoi donc ? il y a des moyens de ramener le général : vous êtes simplement réformé par Son Honneur ; c'est une peine de discipline, non d'inimitié ; comme on battrait un chien qui ne peut faire aucun mal, pour effrayer un lion terrible. Implorez-le, et il

revient à vous.

CASSIO
J'implorerais le mépris, plutôt que de tromper un si digne commandant, en lui offrant encore un officier si imprudent, si léger, si ivrogne.—Ivre, et parlant comme un perroquet, et querellant, et faisant le rodomont, et jurant et bavardant avec l'ombre qui passe.—O toi, invisible esprit du vin, si tu n'as pas encore de nom qui te fasse reconnaître, je veux t'appeler démon.

JAGO
Quel est celui que vous poursuiviez l'épée à la main ? que vous avait-il fait ?

CASSIO
Je n'en sais rien.

JAGO
Est-il possible ?

CASSIO
Je me rappelle une foule de choses, mais rien distinctement : une querelle, oui ; mais le sujet, non. Oh ! comment les hommes peuvent-ils introduire un ennemi dans leur bouche pour leur dérober leur raison ! Se peut-il que ce soit avec joie, volupté, délices, transport, que nous nous transformions nous-mêmes en brutes ?

JAGO
Eh bien ! voilà que vous êtes assez bien à présent ; comment êtes-vous revenu à vous ?

CASSIO
Il a plu au démon de l'ivresse de céder la place au démon de la colère. Ainsi une faiblesse m'en découvre une autre pour me forcer à me mépriser franchement moi-même.

JAGO
Allons, vous êtes un moraliste trop sévère. Dans ce moment, dans ce lieu, et dans les circonstances actuelles où se trouve l'île, je voudrais de toute mon âme que cela ne fût pas arrivé ; mais puisque ce qui est fait est fait, ne songez qu'à le réparer pour votre propre avantage.

CASSIO
- J'irai lui redemander ma place ; il me dira que je suis un ivrogne. Eussé-je autant de bouches que l'hydre, une telle réponse les fermerait toutes. Être maintenant un homme sensé, l'instant d'après un frénétique et tout de suite après une brute !—Oui, chaque verre donné à l'intempérance est maudit, et il y a dedans un démon.

JAGO
Allons, allons : le bon vin est une bonne et douce créature si on en use bien. N'en dites pas tant de mal : et, cher lieutenant, j'espère que vous croyez que je vous aime.

CASSIO
Je l'ai bien éprouvé, monsieur.—Moi ivre !

JAGO
Vous ou tout autre homme vivant, vous pouvez l'être quelquefois. Je vous dirai ce que vous devez faire : la femme de notre général est notre général aujourd'hui ; je peux bien l'appeler ainsi, puisqu'il s'est dévoué tout entier à la contemplation, à l'adoration de ses talents et de ses grâces. Confessez-vous librement à elle ; importunez-la ; elle vous aidera à rentrer dans votre emploi. Elle est d'un naturel si affable, si doux, si obligeant, qu'elle croirait manquer de bonté, si elle ne faisait beaucoup plus qu'on ne lui demande. Conjurez-la de renouer ce noeud d'amitié, rompu entre vous et son époux, et je parie ma fortune contre le moindre gage qui en vaille la peine, que votre amitié en deviendra plus forte que jamais.

CASSIO
Le conseil que vous me donnez là est bon.

JAGO
Il est donné, je vous proteste, dans la sincérité de mon amitié et de mon honnête zèle.

CASSIO
Je le crois sans peine. Ainsi dès demain matin, de bonne heure, j'irai prier la vertueuse Desdémona de solliciter pour moi. Je désespère de ma fortune, si ce coup en arrête le cours.

JAGO
Vous avez raison. Adieu, lieutenant ; il faut que j'aille faire la ronde.

CASSIO
Bonne nuit, honnête Jago.

[CASSIO *sort.*]

JAGO
[*seul*] Eh bien ! qui dira maintenant que je joue le rôle d'un fourbe, après un conseil gratuit honnête, et dans ma pensée, le seul moyen de fléchir le More ? Car rien de plus aisé que d'engager Desdémona à écouter une honorable requête, elle y est toujours disposée ; elle est d'une nature aussi libérale que les libres éléments. Et qu'est-ce pour elle que de gagner le More ? Fallût-il renoncer à son baptême, abjurer tous les signes, tous les symboles de sa rédemption, son âme est tellement enchaînée dans cet amour qu'elle peut faire, défaire, gouverner comme il lui plaît, tant son caprice règne en dieu sur la faible volonté du More. Suis-je donc un fourbe, quand je mets Cassio sur la route facile qui le mène droit au succès ? Divinité d'enfer ! quand les démons veulent insinuer aux hommes leurs oeuvres les plus noires, ils les suggèrent d'abord sous une forme céleste, comme je fais maintenant. Car tandis que cet honnête idiot pressera Desdémona de réparer sa disgrâce, et qu'elle plaidera pour lui avec chaleur auprès du More, moi je glisserai dans l'oreille de celui-ci le soupçon empoisonné qu'elle rappelle cet homme par volupté ; et plus elle fera d'efforts pour le rétablir, plus elle perdra de son crédit sur Othello. Ainsi, je ternirai sa vertu ; et sa bonté même ourdira le filet qui les enveloppera tous.—Qu'y a-t-il, Roderigo ?

[*Entre* RODERIGO.]

RODERIGO
Me voilà courant, non comme le chien qui suit sa proie, mais comme celui qui remplit vainement l'air de ses cris. Mon argent est presque tout dépensé ; j'ai été cette nuit cruellement rossé, et je crois que l'issue de tout ceci sera d'avoir acquis de l'expérience pour ma peine.—Je retournerai à Venise sans argent et avec un peu plus d'esprit.

JAGO
Les pauvres gens que ceux qui n'ont point de patience ! Quelle blessure fut jamais guérie autrement que par degrés ? Nous opérons, vous le savez, avec notre seul esprit, et sans aucune magie ; et l'esprit compte sur le temps qui traîne tout en longueur. Tout ne va-t-il pas bien ? Cassio t'a frappé ; et toi, au prix de ce léger coup, tu as perdu Cassio :

quoique le soleil fasse croître mille choses à la fois, les plantes qui fleurissent les premières doivent porter les premiers fruits ; prends un peu patience.—Par la messe, il est jour. Le plaisir et l'action abrégent les heures. Retire-toi ; va à ton logis ; sors, te dis-je. Tu en sauras plus tard davantage—Encore une fois, sors.

[RODERIGO *sort.*]

Il reste deux choses à faire : d'abord que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio ; je cours l'y pousser ;—et moi, pendant ce temps, je tire le More à l'écart ; puis au moment où il pourra trouver Cassio sollicitant sa femme, je le ramène pour fondre brusquement sur eux. Oui, c'est là ce qu'il faut faire. N'engourdissons pas ce dessein par la négligence et les retards.

Acte troisième

Scène I

[*Devant le château.*]

[*Entrent* CASSIO *et DES MUSICIENS.*]

CASSIO
Messieurs, jouez ici ; je récompenserai vos peines :—quelque chose de court.—Saluez le général à son réveil.

[*Musique.*]

[*Entre* LE BOUFFON.]

LE BOUFFON
Comment, messieurs, est-ce que vos instruments ont été à Naples, pour parler ainsi du nez ?

PREMIER MUSICIEN
Quoi donc, monsieur ?

LE BOUFFON
Je vous en prie, n'est-ce pas là ce qu'on appelle des instruments à vent ?

PREMIER MUSICIEN
Oui, certes.

LE BOUFFON
Dans ce cas, certainement il y a une queue à cette histoire.

PREMIER MUSICIEN
Quelle histoire, monsieur ?

LE BOUFFON
Je vous dis que plus d'un instrument à vent, à moi bien connu, a une queue. Mais, mes maîtres, voici de l'argent pour vous. Le général aime tant la musique qu'il vous prie par amour pour lui de n'en plus faire.

PREMIER MUSICIEN
Nous allons cesser.

LE BOUFFON
Si vous avez de la musique qu'on n'entende pas, à la bonne heure ; car, comme on dit, le général ne tient pas beaucoup à entendre la musique.

PREMIER MUSICIEN
Nous n'en avons point de cette espèce, monsieur.

LE BOUFFON
En ce cas, mettez vos flûtes dans votre sac, car je vous chasse. Allons, partez ; allons.

[*Les musiciens s'en vont.*]

CASSIO
[*au bouffon*] Entends-tu, mon bon ami ?

LE BOUFFON
Non, je n'entends pas votre bon ami ; c'est vous que j'entends.

CASSIO
De grâce, garde tes calembours. Prends cette petite pièce d'or. Si la dame qui accompagne l'épouse du général est levée, dis-lui qu'un nommé Cassio lui demande la faveur de lui parler. Veux-tu me rendre ce service ?

LE BOUFFON
Elle est levée, monsieur ; si elle veut se rendre ici, je vais lui dire votre prière.

CASSIO
Fais-le, mon cher ami.

[LE BOUFFON *sort.)(Entre* JAGO.]

Ah, Jago, fort à propos.

JAGO
Quoi, vous ne vous êtes donc pas couché ?

CASSIO
Non. Avant que nous nous soyons séparés, le jour commençait à poindre. J'ai pris la liberté, Jago, de faire demander votre femme : mon objet est de la prier de me procurer quelque accès auprès de la vertueuse Desdémona.

JAGO
Je vous l'enverrai à l'instant. Et j'inventerai un moyen d'écarter le More, afin que vous puissiez causer et traiter librement votre affaire.

[JAGO *sort.*]

CASSIO
Je vous en remercie humblement. Jamais je n'ai connu de Florentin plus obligeant et si honnête.

[*Entre* ÉMILIA.]

ÉMILIA
Bonjour, brave lieutenant ; je suis fâchée de votre chagrin ; mais tout sera bientôt réparé. Le général et sa femme s'en entretiennent, et elle parle avec chaleur pour vous. Le More répond que celui que vous avez blessé jouit d'une haute considération dans Chypre, tient à une noble famille ; qu'ainsi la saine prudence le force à vous refuser : mais il proteste qu'il vous aime et n'a besoin d'aucune sollicitation autre que son affection pour vous, pour saisir aux cheveux la première occasion de vous remettre en place.

CASSIO
Néanmoins, je vous en supplie, si vous le jugez à propos, et si cela se peut, ménagez-moi un moment d'entretien avec Desdémona seule.

ÉMILIA
Venez donc, entrez : je veux vous mettre à portée de lui ouvrir librement votre âme.

CASSIO
Que je vous ai d'obligations !

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Une chambre dans le château.*]

[*Entrent* OTHELLO, JAGO *et DES OFFICIERS.*]

OTHELLO
Jago, remettez ces lettres au pilote, et chargez-le d'offrir mes hommages au sénat ; après quoi, revenez me joindre aux forts que je vais visiter.

JAGO
Bon, mon seigneur, je vais le faire.

OTHELLO
[*aux officiers*] Ces fortifications, messieurs, allons-nous les voir ?

LES OFFICIERS
Nous voilà prêts à suivre Votre Seigneurie.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Devant le château.*]

[*Entrent* DESDÉMONA, CASSIO *ET* ÉMILIA.]

DESDÉMONA
Soyez sûr, bon Cassio, que j'emploirai en votre faveur toute mon éloquence.

ÉMILIA
Faites-le, chère madame. Je sais que ceci afflige mon mari comme si c'était sa propre affaire.

DESDÉMONA
Oh ! c'est un brave homme. N'en doutez point, Cassio ; je vous reverrai, mon seigneur et vous, aussi bons amis qu'auparavant.

CASSIO
Généreuse dame, quoi qu'il arrive de Michel Cassio, il ne sera jamais autre chose que votre fidèle serviteur.

DESDÉMONA
Oh ! je vous en remercie. Vous aimez mon seigneur, vous le connaissez depuis longtemps. Soyez bien sûr qu'il ne vous laissera éloigné de lui qu'aussi longtemps qu'il y sera forcé par une politique nécessaire.

CASSIO
Oui ; mais, madame, cette politique peut durer si longtemps, se nourrir d'une suite de prétextes si faibles et si subtils, renaître de tant de circonstances, que ma place étant remplie et moi absent, mon général oubliera mon zèle et mes services.

DESDÉMONA
Ne le craignez pas. Ici, devant Émilia, je vous réponds de votre place. Soyez certain que lorsqu'une fois je promets de rendre un service, je m'en acquitte jusqu'au moindre détail. Mon seigneur n'aura point de repos ; je le tiendrai éveillé jusqu'à ce qu'il s'adoucisse [10] ; je lui parlerai jusqu'à lui faire perdre patience ; son lit deviendra pour lui une école, sa table un confessional ; je mêlerai à tout ce qu'il fera la requête de Cassio. Allons, un peu de gaieté, Cassio : votre défenseur mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

[*Entrent* OTHELLO *et* JAGO, *à distance.*]

ÉMILIA
Madame, voilà mon seigneur qui vient.

10. I'll watch him tame : comparaison avec les animaux qu'on apprivoise, et à qui on apprend des tours en les privant du sommeil. Ce moyen a été employé avec succès pour les chevaux ; il l'était autrefois pour les faucons et autres oiseaux de chasse.

CASSIO
Madame, je vais prendre congé de vous.

DESDÉMONA
Pourquoi ? demeurez, entendez-moi lui parler.

CASSIO
Pas en ce moment, madame. Je suis fort mal à l'aise et très-peu propre à me servir moi-même.

DESDÉMONA
Bien, faites comme il vous plaira.

[CASSIO *sort.*]

JAGO
Ah ! ah ! ceci me déplaît.

OTHELLO
Que dis-tu ?

JAGO
Rien, seigneur, ou si... Je ne sais trop...

OTHELLO
N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme ?

JAGO
Cassio, seigneur ? Non sûrement, je ne puis croire qu'il eût voulu s'enfuir ainsi comme un coupable, en vous voyant arriver.

OTHELLO
Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA
Vous voilà de retour, mon seigneur ? Je m'entretenais ici avec un suppliant, un homme qui languit sous le poids de votre déplaisir.

OTHELLO
De qui voulez-vous parler ?

DESDÉMONA
Eh ! de Cassio, votre lieutenant. Mon cher seigneur, si j'ai quelque attrait à vos yeux, quelque pouvoir de vous toucher, réconciliez-vous tout de suite avec lui ; car si ce n'est pas un homme qui vous aime de

bonne foi, qui ne s'est égaré que par ignorance et sans dessein, je ne me connais pas à l'honnêteté d'un visage. Je t'en prie, rappelle-le.

OTHELLO
Est-ce lui qui vient de sortir ?

DESDÉMONA
Lui-même, mais si humilié, qu'il m'a laissé une partie de ses chagrins : je souffre avec lui.—Mon cher amour, rappelle-le.

OTHELLO
Pas encore, douce Desdémona ; dans quelque autre moment.

DESDÉMONA
Mais sera-ce bientôt ?

OTHELLO
Aussitôt qu'il se pourra, chère amie, à cause de vous.

DESDÉMONA
Sera-ce ce soir au souper ?

OTHELLO
Non, pas ce soir.

DESDÉMONA
Demain donc au dîner ?

OTHELLO
Je ne dîne pas demain au logis ; je suis invité par les officiers à la citadelle.

DESDÉMONA
Eh bien ! demain soir, ou mardi matin, ou mardi à midi ou le soir, ou mercredi matin : je t'en prie, fixe le moment, mais qu'il ne passe pas trois jours.—En vérité, il est repentant, et cependant sa faute, selon l'opinion commune, et si ce n'est que la guerre exige, dit-on, qu'on fasse quelquefois des exemples sur les meilleurs sujets, est une faute qui mérite à peine une réprimande secrète. Quand reviendra-t-il ? Dis-le-moi, Othello. Je me demande avec étonnement dans mon âme ce que vous pourriez demander que je voulusse vous refuser, ou qui pût me faire hésiter si longtemps sur la réponse. Comment, Michel Cassio, lui qui venait avec vous quand vous me faisiez la cour, qui plus d'une fois, lorsque je parlais de vous d'un ton de blâme, a pris votre parti, avoir

tant à plaider pour obtenir son rappel ! Croyez-moi, je vous accorderais beaucoup plus...

OTHELLO
Assez, assez, je t'en prie ; qu'il revienne quand il voudra ; je ne veux te rien refuser.

DESDÉMONA
Quoi ! mais ce n'est point une grâce ; c'est comme si je vous conjurais de porter vos gants, de vous nourrir de mets sains, de vous vêtir chaudement, comme si je vous suppliais de faire quelque chose qui dût tourner à votre propre avantage. Oh ! quand j'aurai à demander une grâce où je voudrai véritablement intéresser votre amour, ce sera une chose de poids, difficile et dangereuse à accorder.

OTHELLO
Je ne veux rien te refuser : mais à mon tour, je t'en prie, laisse-moi un moment à moi-même.

DESDÉMONA
Vous refuserai-je ? Non. Adieu, seigneur.

OTHELLO
Adieu, ma Desdémona ; je te joindrai bientôt.

DESDÉMONA
Émilia, venez.—[*A* OTHELLO.] Qu'il en soit selon votre fantaisie : quelle qu'elle soit, je suis soumise.

[DESDÉMONA *sort avec* ÉMILIA.]

OTHELLO
Adorable créature !—Que l'enfer me saisisse, s'il n'est pas vrai que je t'aime ; et si je ne t'aimais plus, le chaos reviendrait.

JAGO
Mon noble seigneur ?

OTHELLO
Que veux-tu, Jago ?

JAGO
Quand vous faisiez la cour à Desdémona, Michel Cassio eut-il connaissance de vos amours ?

OTHELLO
Oui, du commencement à la fin. Pourquoi me le demandes-tu ?

JAGO
Seulement pour le savoir, rien de plus.

OTHELLO
Et à quoi donc pensais-tu, Jago ?

JAGO
Je ne croyais pas qu'il la connût.

OTHELLO
Oh ! parfaitement ; et il nous a souvent servi d'intermédiaire.

JAGO
En vérité ?

OTHELLO
En vérité. Oui, en vérité. Vois-tu là quelque chose ? Cassio n'est-il pas honnête ?

JAGO
Honnête, seigneur ?

OTHELLO
Oui, honnête ?

JAGO
Seigneur, autant que je puis savoir...

OTHELLO
Comment ? Que penses-tu ?

JAGO
Ce que je pense ? Par le ciel !

OTHELLO
Ce que je pense, Seigneur ? Par le ciel... il répète mes paroles, comme si sa pensée recélait quelque monstre trop hideux pour être montré. Tu veux dire quelque chose ? Tout à l'heure, à l'instant où Cassio quittait ma femme, je t'ai entendu dire : *Ceci me déplaît.* Qu'est-ce donc qui te déplaisait ? Et encore, quand je t'ai dit qu'il avait ma confiance pendant tout le temps de mes amours, tu t'es écrié : *En vérité ?* Et je t'ai vu froncer et rapprocher tes sourcils, comme si tu eusses enfermé

dans ton cerveau quelque horrible soupçon. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée.

JAGO
Seigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO
Je le crois, et c'est parce que je te sais plein d'honneur, d'attachement pour moi, parce que tu pèses tes paroles, avant de les prononcer, que ces pauses de ta part m'alarment davantage. Dans un misérable déloyal et faux, de telles choses sont des ruses d'habitude ; mais dans l'homme sincère ce sont de secrètes délations qui s'échappent d'un coeur à qui la vérité fait violence.

JAGO
Pour Michel Cassio, j'ose jurer que je le crois honnête.

OTHELLO
Je le crois comme toi.

JAGO
Les hommes devraient bien être ce qu'ils paraissent ; ou plût au ciel du moins que ceux qui ne sont pas ce qu'ils paraissent fussent enfin forcés de paraître ce qu'ils sont !

OTHELLO
Oui, certes, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

JAGO
Eh bien ! alors je pense que Cassio est un homme d'honneur.

OTHELLO
Il y a quelque chose de plus dans tout cela ; je te prie, parle-moi comme à toi-même, comme tu te parles dans ton âme ; exprime ta pensée la plus sinistre par le plus sinistre des mots.

JAGO
Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Quoique je sois tenu envers vous à tous les actes d'obéissance, je ne le suis point à ce dont les esclaves mêmes sont affranchis ; proférer mes pensées !—Quoi ! supposez qu'elles soient basses et fausses ; et quel est le palais où n'entrent pas quelquefois des choses souillées ? Quel homme a le coeur assez pur pour n'y avoir jamais admis quelques soupçons téméraires qui viennent y tenir leur cour, y plaider leur cause et siéger à côté de ses opinions légitimes ?

OTHELLO
Jago, tu conspires contre ton ami, si, dès que tu le crois offensé, tu refuses à son oreille la confidence de tes pensées.

JAGO
Je vous conjure... doutant plus... que peut-être je suis injuste dans mes conjectures ;... et c'est, je l'avoue, c'est le malheur de mon caractère de soupçonner toujours le mal ; souvent ma défiance voit des fautes qui n'existent pas. Je vous supplie donc de ne pas prendre garde à un homme qui conjecture ainsi de travers, de ne pas vous forger des inquiétudes sur ses observations vagues et peu sûres. Il n'est bon ni pour votre repos, ni pour votre bien, il ne l'est pas pour mon honneur, mon honnêteté, ma prudence, que je vous laisse connaître mes pensées.

OTHELLO
Que veux-tu dire ?

JAGO
Mon cher seigneur, pour les hommes et pour les femmes, le premier trésor de l'âme, c'est une bonne renommée. Qui dérobe ma bourse, dérobe une bagatelle : c'est quelque chose, ce n'est rien ; elle fut à moi, elle est à lui, et elle a eu mille autres maîtres ; mais celui qui me vole ma bonne renommée me vole un bien dont la perte m'appauvrit réellement, sans l'enrichir lui-même.

OTHELLO
Par le ciel ! je connaîtrai tes pensées !

JAGO
Vous ne les pourriez connaître, quand mon coeur serait dans votre main ; vous ne les connaîtrez pas tandis qu'il est sous ma garde.

OTHELLO
Ah !

JAGO
Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie. C'est un monstre aux yeux verdâtres qui prépare lui-même l'aliment dont il se nourrit. Ce mari trompé vit heureux, qui, certain de son sort, n'aime point son infidèle : mais, ô quelles heures d'enfer compte celui qui idolâtre, et qui doute ; qui soupçonne, mais aime avec passion !

OTHELLO
O malheur !

JAGO
L'homme pauvre, mais content, est riche et assez riche ; mais la richesse fût-elle infinie, elle est stérile comme l'hiver pour celui qui craint toujours de devenir pauvre. Bonté céleste, préserve de la jalousie les coeurs de tous mes amis !

OTHELLO
Quoi ! qu'est ceci ? Penses-tu que je voulusse me faire une vie de jalousie ? suivre sans cesse tous les changements de la lune, avec de nouveaux soupçons ? Non, être une fois dans le doute, c'est être décidé sans retour. Regarde-moi comme une chèvre si jamais, semblable à celui que tu viens de peindre, j'échange les occupations de mon âme contre ces suppositions exagérées et légères. On ne me rendra point jaloux pour me dire que ma femme est belle, mange bien, aime le monde, parle librement, chante, joue et danse bien. Où règne la vertu, tous ces plaisirs sont vertueux. Je ne veux pas même puiser dans le sentiment de mon peu de mérite la moindre alarme, le plus léger soupçon de son infidélité : elle avait des yeux et elle m'a choisi. Non, Jago, je verrai avant de douter ; quand je douterai, je chercherai la preuve ; et après la preuve il ne reste plus qu'un parti : au diable à l'instant l'amour ou la jalousie.

JAGO
J'en suis ravi. Je pourrai désormais vous montrer plus librement l'amour et le dévouement que je vous porte. Recevez donc de moi cet avis. Je ne parle point de preuves encore ; mais veillez sur votre femme, observez-la bien avec Cassio : regardez-les d'un oeil qui ne soit ni jaloux, ni rassuré. Je ne voudrais pas voir votre noble et généreuse nature trompée ainsi par sa propre bonté : veillez à cela. Je connais bien les moeurs de notre contrée. Nos Vénitiennes laissent voir au ciel des tours qu'elles n'osent montrer à leurs maris. Leur conscience la plus scrupuleuse consiste, non à ne pas faire, mais à tenir caché.

OTHELLO
C'est là ce que tu dis ?

JAGO
Elle a trompé son père en vous épousant, et quand elle semblait repousser ou craindre vos regards c'était alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO
Il est vrai : elle faisait ainsi.

JAGO
Eh bien ! alors ! allez : celle qui sut si jeune soutenir un rôle pareil, fermer les yeux de son père aussi serrés que le coeur d'un chêne... Il crut qu'il y avait de la magie.—Mais je suis bien blâmable. Je vous demande humblement pardon de mon trop d'amitié pour vous.

OTHELLO
Je te suis obligé pour jamais.

JAGO
Tout ceci je le vois, a un peu troublé vos esprits.

OTHELLO
Non, pas du tout, pas du tout.

JAGO
Avouez-le-moi, je crains que cela ne soit. Vous voudrez bien, je l'espère, considérer que tout ce qui s'est dit part de mon amitié. Mais, je le vois, vous êtes ému.—Je vous en prie, ne donnez pas trop d'étendue à mes remarques, ni plus de portée que celle d'un simple soupçon.

OTHELLO
Je n'y veux rien voir de plus.

JAGO
Si vous le faisiez, seigneur, mes paroles pourraient conduire à d'odieuses conséquences où ne tendent nullement mes pensées. Cassio est mon digne ami.—Seigneur, je le vois, vous êtes ému.

OTHELLO
Non, très-peu ému.—Je pense seulement que Desdémona est vertueuse.

JAGO
Puisse-t-elle vivre longtemps ainsi, et puissiez-vous vivre longtemps pour le croire !

OTHELLO
Et cependant comment la nature s'écartant de sa propre tendance ?...

JAGO
Oui, voilà le point ;—et pour vous parler franchement—dédaigner,

comme elle l'a fait, plusieurs mariages qui lui ont été proposés, assortis à son rang, à son âge, de la même patrie, rapports vers lesquels nous voyons tendre toujours la nature... Hum ! on pourrait démêler dans tout cela un caprice bien déréglé, des goûts désordonnés, des penchants bien étranges.—Mais excusez-moi, ce n'est pas d'elle précisément que je prétends parler ; quoique je puisse craindre que son esprit, reprenant toute la netteté de son jugement, ne vienne à vous comparer avec les hommes de son pays, et peut-être à se repentir.

OTHELLO
Adieu, adieu ; si tu en découvres davantage, instruis-moi de tout, charge ta femme d'observer. Laisse-moi, Jago.

JAGO
[*faisant quelques pas pour sortir*] Seigneur, je me retire.

OTHELLO
Pourquoi me suis-je marié ?—Certainement cet honnête homme en voit et en sait plus, beaucoup plus qu'il ne m'en révèle.

JAGO
Seigneur, je voudrais, je supplie Votre Honneur de ne pas sonder plus avant cette affaire. Laissez-la au temps... Il est sans doute à propos de rendre à Cassio sa place, car certes il la remplit avec une grande habileté ; cependant, s'il vous plaît, seigneur, de le tenir éloigné quelque temps, vous en connaîtrez mieux l'homme et ses ressources. Remarquez si Desdémona presse son rétablissement avec beaucoup d'importunité, d'instances : on verra par là bien des choses. En attendant tenez-moi pour un homme de craintes trop précipitées, comme en effet j'ai de fortes raisons de le craindre moi-même ; et tenez Desdémona pour innocente ; je vous en conjure.

OTHELLO
Ne te défie point de ma conduite.

JAGO
Je prends encore une fois congé de vous.

[JAGO *sort.*]

OTHELLO
[*seul*] Cet homme est d'une honnêteté rare ! son esprit plein d'expérience voit toutes les faces des actions des hommes.—Si je la trouve

rebelle à ma voix, quand les liens qui l'attachent à moi seraient les fibres mêmes de mon coeur, je la repousserai en sifflant et je l'abandonnerai au vent pour chercher sa proie au hasard.—Cela est possible, car je suis noir, et n'ai point ce doux talent de parole que possèdent ces citadins.—D'ailleurs je commence à pencher vers le déclin des ans.—Cependant pas tout à fait encore.—Oui, elle est perdue, je suis trompé, et ma seule ressource doit être de la haïr. O malédiction du mariage ! que nous puissions nous dire maîtres de ces frêles créatures, et jamais de leurs désirs ! J'aimerais mieux être un crapaud, et vivre des vapeurs d'un donjon, que de garder une place dans ce que j'aime pour l'usage d'autrui. Et cependant c'est le malheur des grandes âmes ; elles sont moins bien traitées que les hommes vulgaires. C'est un sort inévitable, comme la mort. Oui, cette plaie honteuse nous est destinée dès que nous venons à la vie.—Desdémona vient !

[*Entrent* DESDÉMONA *et* ÉMILIA.]

—Si elle est perfide, ah ! le ciel se trahit lui-même. Je ne veux pas le croire.

DESDÉMONA
Eh bien ! venez-vous, mon cher Othello ? Le repas est prêt, et les nobles insulaires invités par vous n'attendent que votre présence.

OTHELLO
Je suis dans mon tort.

DESDÉMONA
Pourquoi parlez-vous d'une voix si faible ? ne seriez-vous pas bien ?

OTHELLO
J'ai une douleur, là, dans le front.

DESDÉMONA
Sans doute c'est d'avoir veillé.—Cela passera. Laissez-moi seulement vous serrer bien le front ; dans quelques moments le mal sera dissipé.

OTHELLO
Votre mouchoir est trop petit. [*Il ôte de son front le mouchoir qui tombe à terre.*] Laissez cela tranquille. Venez, je vais rentrer avec vous.

DESDÉMONA
Je suis bien fâchée que vous ne soyez pas bien.

[OTHELLO *et* DESDÉMONA *sortent ensemble.*]

ÉMILIA
Je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir ; c'est le premier souvenir qu'elle ait reçu du More. Cent fois mon fantasque époux m'a pressé de le dérober ; mais Othello l'a priée de le garder toujours, et elle aime tant ce gage d'amour, qu'elle le porte sans cesse sur elle, pour le baiser ou lui parler. Je ferai copier le dessin et je le donnerai à Jago. Qu'en veut-il faire ? le ciel le sait, non pas moi ; je ne veux que complaire à sa fantaisie.

[*Entre* JAGO.]

JAGO
Quoi, vous voilà ! Que faites-vous ici seule ?

ÉMILIA
Ne grondez pas ; j'ai quelque chose pour vous.

JAGO
Pour moi ? C'est quelque chose qui n'est pas rare.

ÉMILIA
Ha ! ha !

JAGO
Oui, une femme sans cervelle.

ÉMILIA
Oh ! est-ce là tout ? Que me donnerez-vous maintenant pour ce mouchoir ?

JAGO
Quel mouchoir ?

ÉMILIA
Quel mouchoir ? Celui que le More a donné à Desdémona dans les premiers temps, et que tant de fois vous m'avez dit de dérober.

JAGO
Tu le lui as dérobé ?

ÉMILIA
Non, ma foi ; par inadvertance elle l'a laissé tomber, et moi, me trouvant heureusement là, je l'ai ramassé ; regardez, le voilà.

JAGO
Brave femme ! Donne-le-moi.

ÉMILIA
Qu'en voulez-vous donc faire, pour m'avoir tant sollicitée de m'en emparer ?

JAGO
Quoi ! que vous importe ? [*Il lui arrache le mouchoir.*]

ÉMILIA
Si ce n'est pas pour quelque dessein important, rendez-le-moi. Ma pauvre maîtresse ! elle va devenir folle, quand elle ne le trouvera plus.

JAGO
Prenez garde qu'on ne vous soupçonne. J'en ai besoin. Allez, laissez-moi.—

[ÉMILIA *sort.*]

Je veux laisser tomber ce mouchoir dans l'appartement de Cassio, afin qu'il l'y trouve lui-même. Des bagatelles légères comme l'air sont aux yeux du jaloux des autorités aussi fortes que les preuves de la sainte Écriture. Ceci peut produire quelque effet : déjà le More ressent l'atteinte de mes poisons ;—de dangereux soupçons sont au fait des poisons véritables qui d'abord causent à peine quelque dégoût, mais qui, une fois en action sur le sang, l'enflamment comme une mine de soufre.—Je le disais bien [11]...

[*Entre* OTHELLO.]

Le voilà ; il s'avance. Va, ni l'opium, ni la mandragore, ni toutes les potions assoupissantes du monde ne te rendront jamais ce doux sommeil que tu goûtais hier.

11. En voyant entrer Othello préoccupé et sombre, Jago se dit à lui-même que tout ce qu'il vient de dire sur les effets de la jalousie est vrai : Je le disais bien. C'est l'explication de Steevens et la seule qu'on puisse donner, avec vraisemblance de ces mots : I did say so.

OTHELLO
Ah ! ah ! perfide ! Envers moi ! envers moi !

JAGO
Quoi ! encore, général ? ne pensez plus à cela.

OTHELLO
Va-t'en ; fuis ; tu m'as mis sur la roue ! Je jure qu'il vaut mieux être trompé tout à fait que d'en avoir seulement quelque soupçon.

JAGO
Comment, seigneur ?

OTHELLO
Quel sentiment avais-je des heures de plaisir qu'elle dérobait ? Aucun. Je n'en souffrais point ; je dormais bien la nuit suivante ; j'avais l'esprit libre et l'humeur gaie ; je n'ai point trouvé les baisers de Cassio sur ses lèvres. Quand celui qu'on a volé ne s'aperçoit point de ce qui lui manque, s'il n'en sait rien, c'est comme s'il n'avait rien perdu.

JAGO
Je suis fâché de vous entendre parler ainsi.

OTHELLO
Quand toute l'armée, soldats et pionniers, aurait goûté la douceur de ses charmes, si je n'en avais rien su, j'aurais été heureux.—Et maintenant, adieu pour jamais le repos de mon âme ; adieu, contentement ! Adieu, bataillons aux panaches flottants ; adieu, grandes guerres, qui faites de l'ambition une vertu : oh ! adieu pour toujours ! Adieu, le coursier hennissant, et la trompette éclatante, et le fifre qui frappe l'oreille, et le tambour qui anime le courage, et la royale bannière, et tout l'appareil, l'orgueil, la pompe, l'éclat de la glorieuse guerre ! Et vous, instruments de mort, dont les bouches terribles imitent la formidable voix de l'immortel Jupiter ; adieu ! adieu ! La tâche d'Othello est finie.

JAGO
Est-il possible, seigneur ?

OTHELLO
Misérable, compte qu'il faut que tu me prouves que ma bien-aimée est une prostituée : comptes-y bien : donne-m'en la preuve oculaire. [*Il le saisit à la gorge.*] Ou par la valeur de mon âme immortelle, il eût

mieux valu pour toi naître un chien, que d'avoir à répondre à ma colère, maintenant que tu l'as éveillée.

JAGO
En êtes-vous là ?

OTHELLO
Fais-le-moi voir ;—ou du moins prouve-le de manière que ta preuve ne laisse ni place ni prise au moindre doute [12] ; ou malheur à ta vie !

JAGO
Mon noble seigneur...

OTHELLO
Si tu la calomnies, et que tu me mettes à la torture, renonce à prier le ciel, étouffe tout remords, entasse horreurs sur horreurs, fais des actions qui épouvantent la terre et fassent pleurer le ciel ; tu ne peux rien ajouter à ce que tu as déjà fait ; tu ne peux rien faire qui consomme plus sûrement ta damnation.

JAGO
O grâce ! que le ciel me défende. Êtes-vous un homme ? avez-vous une âme et votre raison ? Dieu soit avec vous ! Reprenez mon emploi.—O malheureux insensé, qui as vécu pour faire de ta droiture un vice ! ô monde pervers ! Prends-y garde, ô monde ; prends-y garde ; il est dangereux d'être honnête et sincère. Je vous remercie de cette leçon ; j'en profiterai, et désormais je n'aurai plus aucun ami, puisque l'amitié suscite un pareil outrage. [JAGO *veut sortir.*]

OTHELLO
Non, demeure.—Tu devrais être honnête !

JAGO
Je devrais être sage : car la probité est une insensée qui travaille pour des ingrats.

OTHELLO
Par l'univers, je crois que ma femme est vertueuse, et je crois qu'elle ne l'est pas : je crois que tu es honnête, et je crois que tu ne l'es pas. Je veux avoir quelque preuve.—Son image, qui était pour moi aussi pure que les traits de Diane, est maintenant noire et hideuse comme mon propre

12. That the probation bear no hinge nor loop To hang a doubt on. Littéralement : Que la preuve n'ait ni crochet ni noeud où se puisse suspendre un doute.

visage. S'il est des lacets, des poignards, des poisons, des flammes, des vapeurs suffocantes, je ne le souffrirai pas... Que je voudrais être satisfait !..

JAGO
Je vois, seigneur, que la passion vous dévore : je me repens de l'avoir allumée en vous. Vous voudriez vous satisfaire ?

OTHELLO
Je le voudrais ?—Oui, je le veux.

JAGO
Et vous le pouvez : mais de quelle manière ? comment voulez-vous être satisfait, seigneur ? Voudriez-vous être le témoin... et la voir, la bouche béante, dans les bras d'un autre [13] ?

OTHELLO
Mort et damnation ! oh !

JAGO
Ce serait, je crois, une grave difficulté, que de les amener à vous offrir cet aspect. Que le diable les emporte, si jamais d'autres yeux que les leurs les voient dans les bras l'un de l'autre [14]. Quoi donc ? Comment ? que dirai-je ? le moyen de vous satisfaire ? Il vous est impossible de voir cela, quand ils seraient aussi éhontés que les chèvres, aussi ardents que les singes, aussi pétris d'orgueil que les loups, et aussi imprudents qu'on peut l'être dans l'ivresse. Mais cependant, si des indices et de fortes probabilités, qui vous mèneront tout droit à la porte de la vérité, suffisent à vous satisfaire, vous pouvez être satisfait.

OTHELLO
Donne-moi une preuve vivante qu'elle est déloyale.

JAGO
Je n'aime pas ce rôle ; mais puisque, entraîné par mon zèle et ma sotte franchise, je me suis avancé si loin dans cette affaire, je poursuivrai. La nuit dernière j'étais couché près de Cassio, et tourmenté d'une violente douleur de dents, je ne pouvais dormir.—Il est des hommes dont l'âme est si abandonnée que dans leur sommeil ils révèlent leurs affaires. Cassio est de cette espèce. Dans son sommeil je l'entendis qui murmurait : *Chère Desdémona, soyons circonspects, cachons nos amours !* Et alors,

13. Behold her topp'd.
14. Bolster.

seigneur, il saisit ma main, et en la serrant il s'écriait, *ô douce créature* ! et puis il m'embrassait avec ardeur comme s'il eût voulu arracher des baisers qui croissaient sur mes lèvres, et il soupirait, et s'écriait : *ô maudite destinée, qui t'a donnée au More*[15] !

OTHELLO
O monstrueux, monstrueux !

JAGO
Ce n'était qu'un songe.

OTHELLO
Mais ce songe révèle l'action qui l'a précédé. C'est une violente présomption, quoique ce ne soit qu'un songe.

JAGO
Et ceci peut aider à ajouter aux autres preuves qui témoignent faiblement.

OTHELLO
Je la mettrai en pièces.

JAGO
Non. Soyez prudent ; nous n'avons encore rien vu ; il se peut encore qu'elle soit innocente.—Dites-moi seulement, n'avez-vous jamais vu un mouchoir parsemé de fraises dans les mains de votre femme ?

OTHELLO
Je lui en ai donné un pareil ; ce fut mon premier présent.

JAGO
Je ne sais pas cela ; mais c'est avec un pareil mouchoir, qui j'en suis sûr était celui de votre femme, que j'ai vu aujourd'hui Cassio essuyer sa barbe.

OTHELLO
Si c'est celui-là !...

JAGO
Si c'est celui-là, ou tout autre qui soit à elle, cela, joint aux autres

15. Voici le texte qu'il était impossible de traduire exactement : And then, sir, would he gripe and wring my hand, Cry :—o sweet creature !—And then kiss me hard, As if he pluck'd up kisses by the roots That grew upon my lips ; then lay'd his leg Over my thigh and sigh'd and kiss'd and then Cri'd : «cursed fate gave thee to the Moor !

preuves, dépose contre elle.

OTHELLO
Oh ! que le misérable n'a-t-il quarante mille vies ? Une seule est trop faible, trop chétive pour ma vengeance ! Je vois maintenant que c'est vrai.—Regarde-moi, Jago ; j'exhale ainsi tout mon fol amour ; il est parti.—Lève-toi, noire vengeance, sors de ton antre obscur ! Amour, cède à la tyrannique haine ta couronne et le trône de mon coeur ! soulève-toi, ô mon sein, car tu es gonflé du venin de l'aspic.

JAGO
Je vous en prie, contenez-vous.

OTHELLO
Oh ! du sang ! Jago, du sang !

JAGO
Patience, vous dis-je ; vous changerez peut-être d'idée.

OTHELLO
Jamais, Jago. Comme le Pont-Euxin dont les courants glacés et le cours uniforme ne subissent jamais l'action du reflux, et se précipitent sans relâche vers la Propontide et l'Hellespont, ainsi mes sanglantes pensées, dans la violence de leur cours, ne reviendront jamais en arrière, ne reflueront pas vers l'humble amour ; il faut qu'elles aillent s'abîmer dans une vaste et profonde vengeance. Oui, par cette voûte immuable du ciel [*il se met à genoux*], j'engage ici ma parole avec le respect dû à un voeu sacré.

JAGO
Ne vous levez pas encore. [*Il se met aussi à genoux.*] Soyez témoins, vous flambeaux toujours brûlants sur nos têtes, vous éléments qui nous enfermez de toutes parts, soyez témoins qu'ici Jago dévoue son esprit, son bras et son coeur au service d'Othello outragé. Qu'il commande, et, quelque sanglants que soient ses ordres, l'obéissance m'affranchira de tout repentir.

OTHELLO
J'accepte ton dévouement, non avec de vains remerciements, mais avec une sincère reconnaissance ; je vais à l'instant te mettre à l'épreuve : que dans ces trois jours je t'entende dire que Cassio ne vit plus.

JAGO
Mon ami est mort ! vous le voulez ; c'en est fait.—Mais laissez-la vivre.

OTHELLO
Qu'elle soit damnée, l'infâme traîtresse ! oh ! qu'elle soit damnée ! Viens, suis-moi ; je veux sortir et me pourvoir de quelque prompt instrument de mort pour ce charmant démon. De ce moment, tu es mon lieutenant.

JAGO
Je suis à vous pour jamais.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

[*Toujours dans le château.*]

[*Entrent* DESDÉMONA *et* ÉMILIA *suivies du BOUFFON.*]

DESDÉMONA
Savez-vous, drôle, où est caché le lieutenant Cassio ?

LE BOUFFON
Je ne puis dire qu'il soit caché quelque part [16].

DESDÉMONA
Quoi donc ?

LE BOUFFON
C'est un soldat, et, pour moi, dire qu'un soldat se cache, c'est le frapper.

DESDÉMONA
Allons-donc, où loge-t-il ?

16. Dans l'impossibilité de rendre avec exactitude tous les calembours du bouffon, on a tâché de suppléer par des équivalents ; il joue sans cesse sur les mots to lie, être couché, être dans quelque endroit, et to lie, mentir. Ce jeu de mots est très-fréquent dans Shakspeare.

LE BOUFFON
Vous dire où il loge, ce serait vous dire par où je mens.

DESDÉMONA
Que veut dire tout cela ?

LE BOUFFON
Je ne sais où il loge ; et pour moi, supposer un logement et vous dire : «Il loge ici ou là,» ce serait mentir par ma gorge.

DESDÉMONA
Pouvez-vous aller le chercher et vous informer du lieu où il est ?

LE BOUFFON
Je questionnerai tout le monde sur lui, et par mes questions, je dicterai les réponses.

DESDÉMONA
Cherchez-le, dites-lui de venir, annoncez-lui que j'ai touché mon seigneur en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON
Ceci est à la portée de l'esprit d'un homme, et je vais l'entreprendre.

DESDÉMONA
Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Émilia ?

ÉMILIA
Je ne sais, madame.

DESDÉMONA
Crois-moi, j'aimerais mieux avoir perdu ma bourse pleine de crusades : et si mon noble More n'avait pas une belle âme où n'entrent point les bassesses de tant de jalouses créatures, il y en aurait assez pour lui donner de mauvaises pensées.

ÉMILIA
Il n'est donc pas jaloux ?

DESDÉMONA
Qui, lui ? Je crois que le soleil sous lequel il est né a purgé son sang de toutes ces humeurs.

ÉMILIA
Regardez, le voilà qui vient.

DESDÉMONA
Je ne le quitte plus qu'il n'ait rappelé Cassio.

[*Entre* OTHELLO.]

Eh bien ! seigneur, comment allez-vous ?

OTHELLO
Bien, ma bonne dame. [*A part.*] Oh ! qu'il est difficile de dissimuler !—Comment vous portez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA
Bien, mon bon seigneur.

OTHELLO
Donnez-moi votre main. Cette main est moite, madame.

DESDÉMONA
Elle n'a encore éprouvé ni les atteintes de l'âge, ni celles du chagrin.

OTHELLO
Ceci dénote une grande fécondité et un coeur facile.—Chaude, chaude et moite !—Cette main dit qu'il vous faut de la retraite, moins de liberté, des jeûnes, des prières, des mortifications, de pieux exercices ; car il y a ici un jeune et ardent démon, qui souvent se révolte : voilà une bonne main, une main bien franche !

DESDÉMONA
Oh ! vous pouvez bien le dire avec vérité, car ce fut cette main qui donna mon coeur.

OTHELLO
Une main libérale ! Jadis le coeur donnait la main ; maintenant, dans notre blason moderne, c'est la main qu'on donne et non plus le coeur.

DESDÉMONA
Je ne sais ce que vous voulez dire ; revenons à votre promesse.

OTHELLO
Quelle promesse, ma belle ?

DESDÉMONA
J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO
J'ai un rhume opiniâtre qui m'importune : prêtez-moi votre mouchoir.

DESDÉMONA
Le voilà, seigneur.

OTHELLO
Celui que je vous ai donné.

DESDÉMONA
Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO
Non ?

DESDÉMONA
Non, en vérité, seigneur.

OTHELLO
Vous avez tort. C'est une Égyptienne qui avait donné ce mouchoir à ma mère ! et c'était une magicienne qui savait presque lire dans les pensées. Elle lui promit que, tant qu'elle le conserverait, il la rendrait toujours aimable et soumettrait complétement mon père à son amour ; mais que si elle le perdait ou le donnait, les yeux de mon père ne la verraient plus qu'avec dégoût, et chercheraient ailleurs de nouveaux caprices. En mourant elle me le donna, et me recommanda, quand ma destinée me ferait épouser une femme, de le lui donner aussi. Je l'ai fait, et prenez-en bien soin. Conservez-le précieusement comme la prunelle de votre oeil. Le perdre ou le donner serait un malheur que n'égalerait aucun autre.

DESDÉMONA
Est-il possible ?

OTHELLO
Cela est vrai.—Il y a une vertu magique dans le tissu de ce mouchoir.—Une prêtresse, qui deux cents fois avait vu le soleil parcourir le cercle de l'année, en ourdit la trame dans ses fureurs prophétiques ; les vers qui ont fourni la soie étaient consacrés ; et il fut teint avec la couleur de momie que d'habiles gens tiraient des coeurs de jeunes filles.

DESDÉMONA
En vérité, cela est-il vrai ?

OTHELLO
Rien n'est plus vrai. Ainsi prenez-y bien garde.

DESDÉMONA
Ah ! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu !

OTHELLO
Ah ! pourquoi ?

DESDÉMONA
Pourquoi me parlez-vous d'un ton si brusque et emporté ?

OTHELLO
Est-il perdu ? Est-il sorti de vos mains ? parlez, ne l'avez-vous plus ?

DESDÉMONA
Le ciel nous bénisse !

OTHELLO
Que dites-vous ?

DESDÉMONA
Il n'est pas perdu : mais quoi ? quand il le serait ?

OTHELLO
Ah !

DESDÉMONA
Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO
Allez le chercher, je veux le voir.

DESDÉMONA
Oui, monsieur, je le pourrais ; mais en ce moment, je ne veux pas. C'est une ruse de votre part, pour me faire perdre de vue ma demande. Je vous en prie, que Cassio rentre en grâce.

OTHELLO
Trouvez-moi le mouchoir ; j'augure mal...

DESDÉMONA
Allons, cédez, vous ne retrouverez jamais un officier plus capable.

OTHELLO
Le mouchoir !

DESDÉMONA
De grâce, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO
Le mouchoir !

DESDÉMONA
Un homme qui toute sa vie a fondé l'espoir de sa fortune sur votre amitié, qui partagea tous vos dangers.

OTHELLO
Le mouchoir !

DESDÉMONA
En vérité, vous méritez mes reproches.

OTHELLO
Allez-vous-en !

[*Il sort.*]

ÉMILIA
Cet homme n'est-il pas jaloux ?

DESDÉMONA
Je n'avais encore rien vu de semblable ! Sûrement il y a quelque charme dans ce mouchoir. Je suis bien malheureuse de l'avoir perdu !

ÉMILIA
Ce n'est pas une année ou deux qui nous montrent le coeur d'un homme : d'abord ils sont comme affamés, et nous sommes leur proie ; ils nous dévorent avec avidité ; puis, quand ils sont rassasiés, ils nous repoussent.—Voyez ! C'est Cassio et mon mari.

[*Entrent* JAGO *et* CASSIO.]

JAGO
[*à* CASSIO] Il n'y a pas d'autre moyen : c'est elle qui peut l'obtenir. [*Apercevant* DESDÉMONA.] Et voyez, le bonheur ! Allez, pressez-la.

DESDÉMONA
Qu'y a-t-il, bon Cassio ? Quel nouveau sujet vous amène ?

CASSIO
Madame, toujours mon ancienne prière. Je vous en conjure, que par vos généreux secours je revienne à la vie et reprenne ma place dans l'amitié de celui que j'honore de tout l'hommage de mon coeur. Je ne voudrais pas essuyer tant de délais. Si mon offense est mortelle ; si mes chagrins actuels, ni mes services passés, ni ceux que je me propose pour l'avenir ne peuvent racheter son amitié, en être instruit est du moins une grâce qui m'est due. Alors, je me revêtirai d'une satisfaction forcée, j'irai me jeter dans quelque autre route à la merci de la fortune.

DESDÉMONA
Hélas ! trop honnête Cassio, mes sollicitations ne sont pas maintenant à l'unisson de son âme. Mon seigneur n'est plus mon seigneur ! Et je ne le reconnaîtrais pas si ses traits étaient aussi changés que son humeur. Que tous les saints esprits du ciel me soient propices, comme il est vrai que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que je suis restée en butte à son déplaisir pour m'être expliquée librement ! Il vous faut patienter quelque temps : ce que je puis, je le ferai ; et je tenterai pour vous plus que je n'oserais pour moi-même. Que cela vous suffise.

JAGO
Mon seigneur est-il en colère ?

ÉMILIA
Il vient de sortir, et certes dans une étrange agitation.

JAGO
Peut-il être en colère ? J'ai vu le canon faire voler en l'air les files de ses soldats, et, comme le diable lui-même, venir emporter son frère jusque dans ses bras... Et il serait en colère ! Il faut quelque chose de bien grave... Je vais aller le trouver. La chose doit être bien grave, s'il est en colère.

DESDÉMONA
Je t'en prie, vas-y.—

[JAGO *sort.*]

Sûrement quelque nouvelle importante arrivée de Venise, ou quelque complot tramé sourdement dans Chypre, et dont il aura découvert le secret, aura troublé la paix de son âme ; et dans de tels cas l'humeur des hommes s'en prend à de petites choses, bien que ce soient les grandes qui les occupent : voilà comme nous sommes ; que nous ayons mal à un doigt, le sentiment de la douleur se répand dans tous nos autres membres qui se portent bien ; car enfin nous devons penser que les hommes ne sont pas des dieux. Nous ne devons pas toujours nous attendre, de leur part, à ces soins qui conviennent au jour des noces. Gronde-moi, Émilia ; juge injuste que j'étais, je l'accusais dans mon âme de dureté, mais je reconnais maintenant que le témoin était suborné, et qu'il était faussement accusé.

ÉMILIA
Je prie le ciel que ce soit, comme vous le croyez, quelque affaire d'État, et non aucune idée, aucun soupçon de jalousie, qui l'aigrisse contre vous.

DESDÉMONA
Hélas ! le malheureux jour !—Jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIA
Mais les coeurs jaloux ne se satisfont pas de cette réponse : ils ne sont pas toujours jaloux pour quelque raison ; mais ils sont toujours jaloux, parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même, et qui naît de lui-même.

DESDÉMONA
Que le ciel écarte ce monstre du coeur d'Othello !

ÉMILIA
Amen, madame !

DESDÉMONA
Je veux l'aller chercher. Cassio, promenez-vous par ici. Si je le trouve disposé, je lui rappellerai votre demande, et je ferai tout ce que je pourrai pour en obtenir le succès.

CASSIO
Je remercie humblement Votre Seigneurie.

[DESDÉMONA *et* ÉMILIA *sortent.*]

[*Entre* BIANCA.]

BIANCA
Ah ! Dieu vous garde, cher Cassio !

CASSIO
Qui est-ce qui vous fait sortir de chez vous ? Comment vous portez-vous, ma belle Bianca ? D'honneur, ma douce amie, j'allais de ce pas chez vous.

BIANCA
Et moi j'allais chez vous, Cassio. Comment ! me fuir une semaine entière, sept jours et sept nuits, huit fois vingt heures ! Et les heures de l'absence des amants sont cent fois plus lentes que les heures du cadran. Oh ! triste calcul !

CASSIO
Excusez-moi, Bianca ; tout ce temps j'ai été oppressé de pensées accablantes ; mais avec moins d'interruptions j'effacerai le souvenir de cette longue suite d'absences. Chère Bianca [*il tire de sa poche le mouchoir de* DESDÉMONA *et le lui présente*], copiez-moi ce dessin.

BIANCA
Oh ! Cassio, d'où vient ceci ? C'est le don de quelque nouvelle amie ? Ah ! je devine la cause d'une absence que j'ai trop sentie. En êtes-vous là ? Bien, bien !

CASSIO
Allez, femme, rejetez vos vils soupçons dans la gueule du diable où vous les avez pris. Vous êtes jalouse, maintenant ? Vous croyez que ceci vient de quelque maîtresse, que c'est un souvenir ? Non, en bonne foi, Bianca.

BIANCA
Eh bien ! à qui appartient-il ?

CASSIO
Je n'en sais rien encore, ma chère. Je l'ai trouvé dans ma chambre ; le travail m'en plaît fort : avant qu'on le redemande, comme cela arrivera probablement, je voudrais en avoir le dessin : prenez-le, copiez-le, et laissez-moi pour le moment.

BIANCA
Vous laisser, et pourquoi ?

CASSIO
J'attends ici le général, et je n'ai pas envie, car ce ne serait pas une recommandation pour moi, qu'il me trouve accosté d'une femme.

BIANCA
Et pourquoi, s'il vous plaît ?

CASSIO
Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA
Non, non, vous ne m'aimez point : je vous prie, du moins reconduisez-moi quelques pas ; et dites si je vous verrai de bonne heure ce soir ?

CASSIO
Je ne puis vous accompagner bien loin, car c'est ici même que j'attends ; mais je vous verrai de bonne heure.

BIANCA
C'est bon, bon. Il faut bien que je me plie aux circonstances.

[*Ils sortent.*]

Acte quatrième

Scène I

[*Devant le château.*]

[*Entrent* OTHELLO *et* JAGO]

JAGO
Voulez-vous vous arrêter à cette pensée ?

OTHELLO
A cette pensée, Jago.

JAGO
Quoi, donner en secret un baiser !

OTHELLO
Un baiser que rien ne légitime !

JAGO
Ou s'enfermer seule avec un amant, dans la nuit [17], une heure ou deux, sans aucun mauvais dessein !

OTHELLO
S'enfermer seule, Jago, et sans mauvais dessein ! C'est vouloir user d'hypocrisie avec le diable. Ceux qui, avec des intentions pures, s'exposent ainsi, tentent le ciel, et le diable tente leur vertu.

17. Or to be naked with her friend abed An hour or more, not meaning any harm ! OTH.—Naked abed, Jago, and not mean harm !

JAGO
S'ils s'en tiennent là, c'est une faute légère : mais si je donne à ma femme un mouchoir...

OTHELLO
Eh bien ?

JAGO
Eh bien ! alors il est à elle, seigneur ; et dès qu'il est à elle, elle est libre, je pense, de le donner à qui il lui plaît.

OTHELLO
Son honneur lui appartient de même : peut-elle aussi le donner ?

JAGO
L'honneur est un être invisible. Bien des femmes qui ne l'ont plus l'ont encore à nos yeux : mais pour le mouchoir...

OTHELLO
Par le ciel, je l'aurais oublié volontiers.—Tu dis ?—Oh ! cette idée revient dans ma mémoire, comme sur la maison infestée revient le corbeau, présage de malheur.—Il a eu mon mouchoir !

JAGO
Oui, qu'importe ?

OTHELLO
Cela se gâte, maintenant...

JAGO
Que serait-ce si je disais l'avoir vu vous faire outrage, lui avoir entendu dire... ? Car il est de par le monde des misérables qui, après avoir, à force de poursuites importunes, subjugué une maîtresse, ou reçu d'elle de volontaires faveurs, ne peuvent s'empêcher de bavarder.

OTHELLO
A-t-il dit quelque chose ?

JAGO
Oui, seigneur ; mais, soyez-en bien sûr, il n'a rien dit qu'il ne soit prêt à nier.

OTHELLO
Qu'a-t-il dit ?

JAGO
Ma foi... qu'il a... Je ne sais pas ce qu'il a fait.

OTHELLO
Quoi, quoi ?

JAGO
Été reçu...

OTHELLO
Où ?

JAGO
Dans son lit.

OTHELLO
Avec elle ?

JAGO
Avec elle, auprès d'elle.—Tout ce que vous voudrez.

OTHELLO
Reçu dans son lit !—Avec elle !—Auprès d'elle !—Dans son lit !—O cela est horrible !—Le mouchoir !—Des aveux !—Le mouchoir !—Qu'il avoue et qu'il soit pendu pour son forfait.—Non, d'abord pendu, et il avouera après...—J'en frissonne.—Non, la nature ne serait point ainsi saisie et possédée par une passion souveraine, sans un motif réel [18].—Non, ce ne sont point des paroles qui me bouleversent de la sorte !—Ses yeux !—Ses joues !—Ses lèvres !—Est-il possible ?—Avoue.—Le mouchoir !—O démon ! [*Il tombe sans connaissance.*]

JAGO
Opérez, mes poisons, opérez. Voilà comment se laissent prendre les fous crédules, et comment, malgré leur innocence, de chastes et vertueuses dames subissent les reproches.—Holà, seigneur ! mon seigneur ! Othello !

[*Entre* CASSIO.]

Ah ! Cassio, quelle nouvelle !

18. Nature would not vest herself in such shadowing passion without some instruction Les commentateurs ont tourmenté de mille façons le passage dont le sens tel que nous l'avons donné est parfaitement clair et d'accord avec les mots qui précèdent comme avec toute la situation.

CASSIO
Qu'est-il donc arrivé ?

JAGO
Mon seigneur vient de tomber dans une attaque d'épilepsie ; c'est la seconde ; il en eut une hier.

CASSIO
Frottons-lui les tempes.

JAGO
Non, laissez ; il faut que cet engourdissement léthargique ait son libre cours, autrement vous le verrez écumer et passer bientôt à une sauvage frénésie.—Regardez, il s'agite : retirez-vous pour quelque temps ; il va reprendre ses sens : dès qu'il m'aura quitté, j'ai à vous parler d'une affaire importante.

[CASSIO *sort.*]

Eh bien ! général, comment vous trouvez-vous ? ne vous êtes-vous pas blessé à la tête !

OTHELLO
Te moques-tu de moi ?

JAGO
Me moquer de vous ? non par le ciel ; je voudrais que vous supportassiez votre sort en homme.

OTHELLO
Un homme qui porte des cornes n'est plus qu'une brute, un monstre.

JAGO
Il y a donc bien des brutes et des monstres dans une grande ville ?

OTHELLO
L'a-t-il avoué ?

JAGO
Mon bon seigneur, soyez un homme. Croyez qu'un même sort attelle avec vous tout homme qui a subi le joug du mariage. Il y a, à l'heure qu'il est, des millions de maris qui la nuit dorment dans des lits où d'autres ont pris place, et qu'ils jureraient n'appartenir qu'à eux seuls. Votre situation vaut mieux : oh ! c'est être le jouet de l'enfer, et subir

les suprêmes moqueries du démon, que d'embrasser une prostituée et de reposer avec sécurité près d'elle, en la croyant chaste.—Non, que je sache tout ; et sachant ce que je suis, je saurai aussi ce qu'elle doit devenir à son tour.

OTHELLO
Oh ! tu as raison ! cela est certain.

JAGO
Restez un moment à l'écart, et prêtez l'oreille avec patience. Tandis que vous étiez ici, il y a un moment, fou de votre malheur (passion indigne d'un homme tel que vous), Cassio est arrivé ; je l'ai congédié en donnant à votre évanouissement une cause naturelle ; mais je lui ai dit de revenir bientôt me parler, et il l'a promis. Cachez-vous dans cet enfoncement, et de là observez les airs moqueurs, les dédains, les sourires insultants qui viendront se peindre sur chaque trait de son visage. Je lui ferai raconter de nouveau toute l'aventure, où, comment, combien de fois, depuis quelle époque et quand il a été et doit être encore reçu par votre femme ; remarquez seulement ses gestes ; mais de la patience, seigneur, ou je dirai que vous n'êtes après tout que colère et que vous n'avez rien d'un homme.

OTHELLO
Entends-tu, Jago ? je serai bien prudent dans ma patience ; mais aussi, entends-tu ? bien sanguinaire.

JAGO
Et ce ne sera pas sans raison ; mais laissez venir le temps pour tout. Voulez-vous vous retirer ? [OTHELLO *s'éloigne et se cache.*] Maintenant je veux questionner Cassio sur Bianca. C'est une aventurière qui, en vendant ses caresses, s'achète du pain et des vêtements. Cette créature est passionnée pour Cassio ; car c'est le fléau des filles de tromper cent hommes, pour être trompées par un seul. Quand on parle d'elle à Cassio, il ne peut s'empêcher d'éclater de rire.—Il vient.—Dès qu'il va sourire, Othello deviendra furieux, et son aveugle jalousie verra tout de travers les sourires, les gestes, les airs libres du pauvre Cassio.

[*Entre* CASSIO.]

Eh bien ! lieutenant, comment êtes-vous maintenant ?

CASSIO
D'autant plus mal, que vous me donnez un titre dont la privation me

tue.

JAGO
[*élevant la voix*] Cultivez bien Desdémona et vous êtes sûr du succès. [*Baissant le ton.*] Oh ! si cette grâce dépendait de Bianca, comme vos désirs seraient bientôt satisfaits !

CASSIO
Ah ! bonne petite âme !

OTHELLO
[*à part*] Voyez comme il sourit déjà.

JAGO
[*à voix haute*] Je n'ai jamais vu femme si passionnée pour un homme.

CASSIO
Oh ! la pauvre créature, je crois en effet qu'elle m'aime.

OTHELLO
[*à part*] Oui, il le nie faiblement, et sourit.

JAGO
M'entendez-vous, Cassio ?

OTHELLO
[*à part*] Maintenant il le presse de tout raconter. Va ; poursuis : bien dit, bien dit.

JAGO
Elle fait courir le bruit que vous comptez l'épouser : en avez-vous l'intention ?

CASSIO
Ha ! ha ! ha !

OTHELLO
[*à part*] Triomphes-tu, Romain ? triomphes-tu ?

CASSIO
Moi l'épouser ? Qui ? une fille ! Aie, je t'en prie, un peu meilleure opinion de mon esprit ; ne lui crois pas si mauvais goût. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO
[*à part*] Oui, oui, ils rient ceux qui remportent la victoire.

JAGO
En vérité, le bruit court que vous l'épouserez.

CASSIO
De grâce, parle vrai.

JAGO
Je suis un drôle si je mens.

OTHELLO
[*à part*] As-tu fait mon compte ? Bien, bien.

CASSIO
C'est un propos de cette créature : elle s'est, dans son amour et sa vanterie, persuadée que je l'épouserais ; mais je ne lui ai rien promis.

OTHELLO
[*à part*] Jago me fait signe : sans doute Cassio commence l'histoire.

CASSIO
Elle était ici, il n'y a qu'un moment ; elle me poursuit partout. L'autre jour j'étais sur le bord de la mer, causant avec quelques Vénitiens ; tout à coup arrive la folle, et elle se jette ainsi à mon cou... [CASSIO *peint, par son geste, le mouvement de* BIANCA.]

OTHELLO
[*à part*] S'écriant, *ô mon cher Cassio* ! c'est ce que son geste exprime, je le vois.

CASSIO
Et elle se pend à mon cou, et s'y balance, et pleure, et me tire, et me pousse. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO
[*à part*] Il raconte maintenant comment elle l'a entraîné dans ma chambre. Oh ! je vois maintenant ton nez, mais non le chien auquel je le jetterai.

CASSIO
Il faut que j'évite sa rencontre.

JAGO
Devant moi ! Tenez, la voilà qui vient.

[*Entre* BIANCA.]

CASSIO
Ardente comme une chatte sauvage !—Mais celle-ci est parfumée.—[*A* BIANCA.] Que me voulez-vous en me poursuivant de la sorte ?

BIANCA
Que le diable et sa femme vous poursuivent ! Que me vouliez-vous vous-même, avec ce mouchoir que vous m'avez remis tantôt ? J'étais une grande dupe de le prendre : et ne faut-il pas que j'en copie le dessin ? Oui, sans doute, il est bien vraisemblable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, sans savoir qui peut l'y avoir laissé. C'est un don de quelque péronnelle, et il faut que j'en copie le dessin ! [*Elle lui jette le mouchoir.*] Tenez, rendez-le à votre belle. Où que vous l'ayez pris, je n'en copierai pas un point.

CASSIO
Comment, ma douce Bianca ? Quoi donc ? quoi donc ?

OTHELLO
[*à part*] Par le ciel, voilà sûrement mon mouchoir !

BIANCA
Si vous voulez venir souper ce soir, vous en êtes le maître ; sinon, venez quand il vous plaira.

[*Elle sort.*]

JAGO
Suivez-la, suivez-la.

CASSIO
Il le faut bien, sans quoi elle va bavarder dans la rue.

JAGO
Soupez-vous chez elle ?

CASSIO
Oui, c'est mon projet.

JAGO
Peut-être pourrai-je vous y voir ; car j'ai vraiment besoin de causer avec vous.

CASSIO
Venez-y, je vous prie : voulez-vous ?

JAGO
N'en dites pas plus, partez.

[CASSIO *sort.*]

[OTHELLO *s'avance.*]

OTHELLO
Comment le tuerai-je, Jago ?

JAGO
Avez-vous remarqué comme il s'applaudissait de son infâme action ?

OTHELLO
O Jago !

JAGO
Et le mouchoir, l'avez-vous vu ?

OTHELLO
Était-ce le mien ?

JAGO
Le vôtre : je vous jure. Et de voir le cas qu'il fait de cette femme insensée, votre femme ! Elle lui a donné ce mouchoir, et il l'a donné à sa maîtresse !

OTHELLO
Je voudrais que son supplice pût durer neuf ans.—Une femme accomplie ! une femme si belle ! une femme si douce !

JAGO
Allons, il faut oublier tout cela.

OTHELLO
Oui ; qu'elle meure, qu'elle périsse, qu'elle soit damnée cette nuit ; elle ne vivra point.—Non, mon coeur est changé en pierre, je le frappe et cela me fait mal à la main.—Oh ! l'univers n'avait pas une plus douce créature.—Elle était digne de partager la couche d'un empereur, et de lui imposer ses lois.

JAGO
Eh ! ce n'est pas là votre objet.

OTHELLO
Qu'elle soit maudite ! Je ne dis que ce qu'elle est en effet.—Si habile avec son aiguille !—Une musicienne admirable !—Oh ! elle adoucirait en chantant la férocité d'un ours.—D'un esprit si élevé, d'une imagination si féconde !

JAGO
Elle n'en est que plus coupable.

OTHELLO
Oh ! mille, mille fois plus !—Et puis, de si bonne naissance !

JAGO
Oui, trop bonne !

OTHELLO
Oui, cela est certain : mais vois, Jago, quelle pitié !—Oh ! Jago ! quelle pitié, Jago !

JAGO
Si vous êtes si épris même de sa perfidie, donnez-lui pleine licence de vous outrager ; car si l'injure ne vous touche point, elle n'offense personne.

OTHELLO
Je veux la mettre en pièces.—Me déshonorer !

JAGO
Oh ! cela est infâme de sa part.

OTHELLO
Avec mon officier !

JAGO
Cela est plus infâme encore.

OTHELLO
Procure-moi du poison, Jago, pour cette nuit ; je ne veux point entrer en explication avec elle, de peur que ses grâces et sa beauté ne désarment encore mon âme.—Cette nuit, Jago.

JAGO
Ne vous servez pas de poison : étranglez-la plutôt dans son lit ; dans ce lit même qu'elle a souillé.

OTHELLO
Bon, bon ! cette justice me plaît.—Excellente idée.

JAGO
Et pour Cassio, laissez-moi faire, je me charge de lui : vers minuit vous en saurez davantage.
[*Une trompette se fait entendre au dehors.*]

OTHELLO
Excellente idée. Qu'annonce cette trompette ?

JAGO
Sûrement quelque nouvelle de Venise. Ah ! c'est Lodovico envoyé par le duc : et voyez, votre femme l'accompagne.

[*Entrent* LODOVICO, DESDÉMONA *et leur suite.*]

LODOVICO
Salut, brave général.

OTHELLO
De tout mon coeur, seigneur.

LODOVICO
Le duc et le sénat de Venise vous saluent. [*Il remet une dépêche à* OTHELLO.]

OTHELLO
Je baise cet écrit, interprète de leur bon plaisir. [OTHELLO *ouvre et lit la dépêche.*]

DESDÉMONA
Et quelles nouvelles, cher cousin Lodovico ?

JAGO
Je suis ravi de vous voir, seigneur : soyez le bienvenu en Chypre.

LODOVICO
Je vous remercie ; comment se porte le lieutenant Cassio ?

JAGO
Il vit, seigneur.

DESDÉMONA
Mon cousin, il est survenu entre lui et mon seigneur une mésintelligence fâcheuse : mais vous saurez tout arranger.

OTHELLO
[*à demi-voix*] En êtes-vous bien sûre ?

DESDÉMONA
Mon seigneur ?

OTHELLO
[*continuant de lire*] «Ne manquez pas de vous y conformer ! Si vous voulez...

LODOVICO
[*à* DESDÉMONA] Il ne s'adressait à personne ; c'est de la lettre qu'il est occupé.—Est-ce qu'il y a de la division entre le général et Cassio ?

DESDÉMONA
Une division tout à fait malheureuse ; je ferais beaucoup pour les réconcilier, à cause de l'amitié que je porte à Cassio.

OTHELLO
[*d'une voix étouffée*] Feux et soufre !

DESDÉMONA
Seigneur ?

OTHELLO
Avez-vous votre bon sens ?

DESDÉMONA
Quoi, est-il en colère ?

LODOVICO
Il se peut que la lettre lui cause cette émotion ; car le sénat, je crois, le rappelle à Venise, et donne à Cassio son gouvernement.

DESDÉMONA
En vérité, j'en suis bien aise.

OTHELLO
En vérité ?

DESDÉMONA
Mon seigneur ?

OTHELLO
Je suis bien aise, moi, de vous voir folle.

DESDÉMONA
Pourquoi, cher Othello ?

OTHELLO
Démon ! [*Il la frappe.*]

DESDÉMONA
Je n'ai pas mérité ceci.

LODOVICO
Seigneur, on ne croirait pas cela à Venise, quand je jurerais que je l'ai vu de mes yeux. C'est beaucoup trop. Consolez-la, elle pleure.

OTHELLO
Oh ! démon, démon ! Si les pleurs d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme qu'elle laisse tomber deviendrait un crocodile.—[*A* DESDÉMONA.] Hors de ma vue !

DESDÉMONA
Je ne veux pas rester, puisque je vous offense. [*Elle fait quelques pas pour sortir.*]

LODOVICO
En vérité, voilà une femme bien soumise. Je vous en conjure, seigneur, rappelez-la.

OTHELLO
Madame ?

DESDÉMONA
Mon seigneur ?

OTHELLO
[*à* LODOVICO] Que lui voulez-vous ?

LODOVICO
Qui ! moi, seigneur ?

OTHELLO
Oui, vous ; vous avez désiré que je la fisse revenir : seigneur, elle peut revenir et s'en aller, et revenir encore : et elle peut pleurer, seigneur, pleurer ; et elle est soumise, comme vous dites, soumise, oh ! très-soumise.—[*A* DESDÉMONA.] Continuez, pleurez, pleurez. [*A* LODOVICO.] Quant à cette lettre, seigneur...—[*A* DESDÉMONA.] Oh ! passion bien jouée !—[*A lui-même.*] On me rappelle à Venise.—[*(A* DESDÉMONA].) Sortez ; je vous enverrai chercher tout à l'heure.—[*A* LODOVICO.] Seigneur, j'obéis aux ordres ; et je vais me rendre à Venise.—[*A* DESDÉMONA.] Hors d'ici, sortez !

[DESDÉMONA *sort.*]

Cassio prendra ma place : et [*à* LODOVICO] seigneur, je vous invite à souper chez moi ce soir. Vous êtes le bienvenu à Chypre.—[*En s'en allant.*] Chèvres et guenons [19] !!

[*Il sort.*]

LODOVICO
Est-ce là ce noble More que tout notre sénat regarde comme suffisant à tout et pour tout ?—Est-ce là ce grand caractère que la passion ne peut ébranler, et ce ferme courage qu'aucun accident, ni aucun coup du sort ne peut troubler ni abattre ?

JAGO
Il est bien changé.

LODOVICO
Sa tête est-elle saine ? son cerveau n'est-il pas dérangé ?

JAGO
Il est ce qu'il est : je ne puis me permettre de dire ce que je pense de lui, ce qu'il pourrait être...—S'il n'est pas tout ce qu'il pourrait être, je prie le ciel qu'il le soit.

19. Othello se rappelle ici les perfides comparaisons de Jago, lorsqu'il cherche pour la première fois à exciter la jalousie du More.

LODOVICO
Comment ! frapper sa femme !

JAGO
En effet cela n'était pas trop bien ; et cependant je voudrais être sûr que ce coup-là sera le plus violent.

LODOVICO
Est-ce son habitude ? ou les lettres du sénat lui auraient-elles allumé le sang, et l'ont-elles jeté pour la première fois dans cet emportement ?

JAGO
Hélas ! hélas ! il ne serait pas honnête à moi de dire ce que j'ai vu et su. Vous l'observerez, et ses propres démarches le feront assez connaître pour me dispenser de parler. Suivez-le seulement, et voyez comment il agit.

LODOVICO
Je suis fâché de m'être trompé sur son compte.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Une chambre dans le château.*]

[*Entrent* OTHELLO, ÉMILIA.]

OTHELLO
Vous n'avez donc rien vu ?

ÉMILIA
Ni rien entendu, ni jamais rien soupçonné.

OTHELLO
Mais vous les avez vus elle et Cassio ensemble.

ÉMILIA
Mais alors je n'ai rien vu de mal ; et cependant j'entendais chaque syllabe qui était prononcée entre eux.

OTHELLO
Quoi ! ils ne se sont jamais parlé bas ?

ÉMILIA
Jamais, mon seigneur.

OTHELLO
Ils ne vous ont jamais renvoyée ?

ÉMILIA
Jamais.

OTHELLO
Pour aller lui chercher son éventail, ses gants, son masque, ou quoi que ce soit ?

ÉMILIA
Jamais, mon seigneur.

OTHELLO
Cela est étrange.

ÉMILIA
J'ose vous répondre, seigneur, qu'elle est fidèle : j'y engage mon âme. Si vous pensez autre chose, bannissez cette pensée, elle abuse votre coeur. Si quelque misérable vous a mis des soupçons en tête, que le ciel lui envoie pour salaire la malédiction du serpent ; car si elle n'est pas vertueuse, chaste et sincère, il n'y a point de mari heureux ; la plus pure des femmes est impure comme la calomnie.

OTHELLO
Dites-lui de venir, allez.

[ÉMILIA *sort.*]

Elle en dit assez ; mais ce n'est qu'une entremetteuse qui n'en peut dire davantage.—L'autre est une adroite coquine qui tient enfermés sous le verrou et la clef d'infâmes secrets, et cependant elle se met à genoux, et elle prie !... Je le lui ai vu faire.

[*Entre* DESDÉMONA *avec* ÉMILIA.]

DESDÉMONA
Mon seigneur, que voulez-vous de moi ?

OTHELLO
Je vous prie, ma poule, venez ici.

DESDÉMONA
Où vous plaît-il ?

OTHELLO
Que je voie dans vos yeux. Regardez-moi en face.

DESDÉMONA
Quelle horrible fantaisie vous saisit ?

OTHELLO
[*à* ÉMILIA] Les femmes de votre métier, madame, laissent les amants tête-à-tête et ferment la porte ; puis elles toussent ou crient *hem ! hem !* si quelqu'un survient. A votre office, à votre office.—Allons, dépêchez-vous.

[ÉMILIA *sort.*]

DESDÉMONA
[*tombe à genoux*] Je vous le demande à genoux, mon seigneur, que signifie votre discours ? J'entends votre fureur dans vos paroles, mais je ne comprends pas vos paroles.

OTHELLO
Qu'es-tu ?

DESDÉMONA
Votre femme, monseigneur, votre fidèle et loyale femme.

OTHELLO
Viens, jure-le, damne-toi, de peur, comme tu ressembles aux êtres célestes, que les démons eux-mêmes n'osent s'emparer de toi. Damne-toi donc par un double crime ; jure que tu m'es fidèle.

DESDÉMONA
Le ciel sait que cela est vrai !

OTHELLO
Le ciel sait que tu es perfide comme l'enfer.

DESDÉMONA
Envers qui, mon seigneur ? avec qui ? Comment suis-je perfide ?

OTHELLO
Ah ! Desdémona ! va-t'en, va-t'en, va-t'en !

DESDÉMONA
Hélas ! jour fatal ! pourquoi pleurez-vous ? Suis-je la cause de ces larmes, mon seigneur ? Si vous soupçonnez mon père d'être l'auteur de votre rappel, n'en rejetez pas le reproche sur moi : si vous l'avez perdu, moi aussi je l'ai perdu.

OTHELLO
S'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur, s'il avait fait pleuvoir sur ma tête nue tous les maux et toutes les humiliations, s'il m'avait plongé jusqu'au cou dans la pauvreté, s'il avait livré aux fers moi et mes plus belles espérances, j'aurais trouvé dans quelque coin de mon âme un reste de patience : mais, hélas ! faire de moi un objet en butte au mépris qui dirigera vers moi son doigt immobile... Oh ! oh !... Eh bien ! cela même, j'aurais pu le supporter.—Oui, oui, je l'aurais pu.—Mais l'asile où j'avais enfermé tous les trésors de mon coeur, là où je dois vivre ou perdre la vie, la source où je puise mon existence, qui autrement se tarit, en être chassé, ou ne la garder que comme une citerne où d'impurs crapauds viennent s'unir !—Toi-même, ô patience, jeune chérubin aux lèvres de rose, voilà de quoi décolorer ton teint et rendre ta face aussi sombre que l'enfer !

DESDÉMONA
J'espère que mon noble seigneur me tient pour vertueuse.

OTHELLO
Oui, comme les mouches d'été, dans les boucheries, qui s'animent en battant des ailes[20].—O toi, fleur des bois qui es si belle et exhales un parfum si doux que tu enivres les sens !...—Je voudrais que tu ne fusses jamais née !

DESDÉMONA
Hélas ! quel crime ai-je commis, sans le savoir ?

OTHELLO
Ce beau visage, ce livre admirable était-il donc fait pour écrire dessus *prostituée* ?—Ce que tu as, ce que tu as commis ?—O fille publique, si je disais ce que tu as fait, un feu ardent embraserait mes joues et toute

20. O ay ; as summer flies are in the shambles, That quicken even with blowing. Littéralement : Oui, comme sont, dans les boucheries, les mouches d'été qui s'accouplent en étendant leurs ailes.

pudeur serait réduite en cendres[21] ! Ce que tu as commis ? le ciel s'en bouche le nez et la lune ferme les yeux ; le souffle lascif du vent qui baise tout ce qu'il rencontre se tait dans le sein de la terre, pour ne pas l'entendre. Ce que tu as commis ? Indigne effrontée !

DESDÉMONA
Au nom du ciel, vous me faites injure.

OTHELLO
N'êtes-vous pas une prostituée ?

DESDÉMONA
Non, comme il est vrai que je suis chrétienne. Si me conserver à mon époux pure de tout attouchement illégitime, c'est n'être pas une impudique ; non, je ne suis pas une...

OTHELLO
Quoi ! tu n'es pas une prostituée ?

DESDÉMONA
Non, sur mon salut.

OTHELLO
Est-il possible ?

DESDÉMONA
Oh ! Dieu, aie pitié de nous !

OTHELLO
En ce cas je vous demande grâce. Je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui a épousé Othello.

[*Rentre* ÉMILIA.]

—Vous, madame, qui remplissez l'office opposé à celui de saint Pierre, et qui ouvrez les portes de l'enfer : vous ! vous ! oui, vous ! nous avons fini.—Voilà de l'argent pour votre peine : je vous prie, tournez la clef et gardez-nous le secret.

[*Il sort.*]

21. I should make very forges of my cheeks That would to cinders burn up modesty. Littéralement : Je ferais, de mes joues, des forges qui réduiraient en cendres la pudeur elle-même.

ÉMILIA
Hélas ! que rêve donc cet homme ? comment êtes-vous, madame ? ma chère maîtresse, comment êtes-vous ?

DESDÉMONA
A moitié endormie, je crois.

ÉMILIA
Chère maîtresse, qu'est-il arrivé à mon seigneur ?

DESDÉMONA
A qui ?

ÉMILIA
Hé ! à mon seigneur, madame.

DESDÉMONA
Qui est ton seigneur ?

ÉMILIA
Celui qui est aussi le vôtre, chère maîtresse.

DESDÉMONA
Je n'en ai point : ne me parle pas, Émilia. Je ne puis pas pleurer, et je ne pourrais te répondre que par mes larmes.—Je t'en prie, place ce soir sur mon lit les draps du jour de mes noces ;—ne l'oublie pas ; et va cherches ton mari.

ÉMILIA
Dieu ! quel changement !

[*Elle sort.*]

DESDÉMONA
Il était juste que je fusse ainsi traitée. Oui, bien juste.—Comment me suis-je conduite pour qu'il ait pu concevoir sur moi le moindre soupçon du plus grand des crimes ?

[*Rentrent* JAGO *et* ÉMILIA.]

JAGO
Quel est votre bon plaisir, madame ? comment vous trouvez-vous ?

DESDÉMONA
Je ne saurais le dire. Ceux qui instruisent de jeunes enfants s'y prennent avec douceur et en leur imposant des tâches légères. Il aurait dû me gronder ainsi ; car en vérité je suis une enfant quand on me gronde.

JAGO
Qu'y a-t-il donc, madame ?

ÉMILIA
Hélas ! Jago, mon seigneur l'a traitée d'infâme ; il l'a accablée de tant de mépris et d'outrages qu'un coeur fidèle ne peut le supporter.

DESDÉMONA
Suis-je ce qu'il m'a nommée, Jago ?

JAGO
Quel nom, belle dame ?

DESDÉMONA
Celui qu'elle a dit que mon mari m'avait donné.

ÉMILIA
Il l'a appelée prostituée. Un mendiant dans son ivresse n'eût pas vomi de semblables injures sur la compagne de sa misère.

JAGO
Pourquoi s'est-il emporté de la sorte ?

DESDÉMONA
Je n'en sais rien : je suis certaine que je ne suis pas ce qu'il dit.

JAGO
Ne pleurez pas, ne pleurez pas : hélas ! funeste jour !

ÉMILIA
A-t-elle renoncé à tant de nobles alliances, à son père et à son pays, et à ses amis, pour s'entendre appeler prostituée ? Cela ne ferait-il pas pleurer ?

DESDÉMONA
C'est ma misérable destinée.

JAGO
Que le ciel le punisse de son emportement ! D'où lui vient cette fantaisie ?

DESDÉMONA
Ah ! Dieu le sait.

ÉMILIA
Je veux être pendue si ce n'est pas quelque infatigable coquin, quelque drôle actif et adroit, quelque esclave perfide et flagorneur, qui, pour surprendre quelque emploi, aura forgé cette calomnie : je veux être pendue, si cela n'est pas !

JAGO
Fi ! cela est impossible ; il n'y a point d'homme semblable.

DESDÉMONA
S'il y en a un, que le ciel lui pardonne !

ÉMILIA
Que le gibet lui pardonne, et que l'enfer dévore ses os !—Pourquoi l'appellerait-il prostituée ? Qui lui fait la cour ? en quel lieu ? dans quel temps ? de quelle manière ? avec quelle apparence ? Le More est trompé par quelque indigne misérable, quelque grossier coquin, quelque méchant fourbe. O ciel ! que ne démasques-tu de pareils scélérats ? Que ne mets-tu à la main de chaque honnête homme un fouet pour flageller le drôle tout nu, d'un bout du monde à l'autre, depuis l'orient jusqu'au couchant !

JAGO
Parlez plus bas.

ÉMILIA
O fi ! fi ! de cet homme. C'était aussi quelque compagnon de cette trempe qui vous mit l'esprit sens dessus dessous, quand vous me soupçonnâtes d'une intrigue avec le More.

JAGO
Allez, vous êtes une écervelée.

DESDÉMONA
O bon Jago, que ferai-je pour ramener le coeur de mon mari ? Bon ami, va le trouver ; par cette lumière du ciel, j'ignore comment j'ai pu le perdre. Je tombe ici à genoux ; si jamais ma volonté eut quelque tort envers son amour, en pensée, en parole ou en action ; si jamais mes yeux, mes oreilles, aucun de mes sens, ont pu se complaire en quelque autre objet que lui ; et s'il n'est pas vrai que je l'aime encore, que je

l'ai toujours aimé, et que je l'aimerai toujours tendrement quand il me rejetterait loin de lui dans la misère par un divorce... que toute consolation m'abandonne ! La dureté peut beaucoup, et sa dureté peut détruire ma vie, mais jamais altérer mon amour. Je ne peux pas dire prostituée :—ce mot me fait horreur maintenant que je le prononce ; mais tous les vains trésors du monde ne me feraient pas commettre l'action qui pourrait mériter ce titre.

JAGO
Calmez-vous, je vous prie ; ce n'est qu'un moment d'humeur. Les affaires d'État l'irritent, et c'est vous qu'il gronde.

DESDÉMONA
S'il n'y avait pas d'autre cause...

JAGO
Ce n'est que cela, je le garantis. [*Des trompettes.*] Écoutez : ces trompettes annoncent le souper. Les grands messagers de Venise vous attendent. Entrez et ne pleurez plus ; tout ira bien.

[*Sortent* DESDÉMONA *et* ÉMILIA.*)(Entre* RODERIGO.]

Eh bien ! Roderigo ?

RODERIGO
Je ne trouve pas que tu agisses franchement avec moi.

JAGO
Quelle preuve du contraire ?

RODERIGO
Chaque jour tu me trompes par quelque nouvelle ruse, et à ce qu'il me semble, tu m'éloignes de toutes les occasions, bien plutôt que tu ne me procures quelque espérance. Je ne veux pas le supporter plus longtemps ; et même je ne suis pas encore décidé à digérer en silence ce que j'ai déjà follement souffert.

JAGO
Voulez-vous m'écouter, Roderigo ?

RODERIGO
Bah ! je n'ai que trop écouté. Vos paroles et vos actions ne sont pas cousines.

JAGO
Vous m'accusez très-injustement.

RODERIGO
De rien qui ne soit vrai. Je me suis dépouillé de toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les offrir à Desdémona auraient à demi corrompu une religieuse. Vous m'avez dit qu'elle les avait acceptés ; et en retour vous m'avez apporté l'espoir et la consolation d'égards prochains et d'un payement assuré ; mais je ne vois rien.

JAGO
Bon, poursuivez, fort bien.

RODERIGO
Fort bien, poursuivez : je ne puis poursuivre, voyez-vous, et cela n'est pas fort bien ; au contraire, je dis qu'il y a ici de la fraude, et je commence à croire que je suis dupe.

JAGO
Fort bien.

RODERIGO
Je vous répète que ce n'est pas fort bien.—Je veux me faire connaître à Desdémona. Si elle me rend mes bijoux, j'abandonnerai ma poursuite, et je me repentirai de mes recherches illégitimes. Sinon, soyez sûr que j'aurai raison de vous.

JAGO
Vous avez tout dit ?

RODERIGO
Oui ; et je n'ai rien dit que je ne sois bien résolu d'exécuter.

JAGO
Eh bien ! je vois maintenant que tu as du sang dans les veines, et je commence à prendre de toi meilleure opinion que par le passé. Donne-moi ta main, Roderigo ; tu as conçu contre moi de très-justes soupçons ; cependant je te jure que j'ai agi très-sincèrement dans ton intérêt.

RODERIGO
Il n'y a pas paru.

JAGO
Il n'y a pas paru, je l'avoue ; et vos doutes ne sont point dénués de

raison et de jugement. Mais, Roderigo, si tu as vraiment en toi ce que je suis maintenant plus disposé que jamais à y croire, je veux dire de la résolution, du courage et de la valeur, montre-le cette nuit ; et si la nuit suivante tu ne possèdes pas Desdémona, fais-moi sortir traîtreusement de ce monde, et dresse des embûches contre ma vie.

RODERIGO
Quoi ! qu'est ceci ? Y a-t-il en cela quelque lueur, quelque apparence de raison ?

JAGO
Seigneur, il est arrivé des ordres exprès de Venise pour mettre Cassio à la place d'Othello.

RODERIGO
Est-il vrai ? Othello et Desdémona vont donc retourner à Venise ?

JAGO
Non, non ; il va en Mauritanie, et emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par quelque accident ; et pour cela, il n'est point de plus sûr moyen que d'écarter ce Cassio.

RODERIGO
Que voulez-vous dire ?—L'écarter ?

JAGO
Quoi ! en le mettant hors d'état de succéder à Othello, en lui faisant sauter la cervelle.

RODERIGO
Et c'est là ce que vous voulez que je fasse ?

JAGO
Oui, si vous osez vous rendre service et justice vous-même. Ce soir il soupe chez une fille de mauvaise vie, et je dois aller l'y trouver. Il ne sait rien encore de sa brillante fortune. Si vous voulez l'épier au sortir de là (et je m'arrangerai pour que ce soit entre minuit et une heure), vous pourrez faire de lui tout ce qu'il vous plaira. Je serai à deux pas prêt à vous seconder ; il tombera entre nous deux. Venez, ne restez pas ébahi du projet ; mais suivez-moi. Je vous prouverai si bien la nécessité de sa mort, que vous vous sentirez obligé de la lui donner. Allons, il est grandement l'heure de souper, et la nuit s'avance vers son milieu. A l'oeuvre.

RODERIGO
Je veux bien savoir auparavant la raison de tout ceci.

JAGO
Vous serez satisfait.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Un appartement dans le château.*]

[*Entrent* OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIA *et leur suite.*]

LODOVICO
Seigneur, je vous en conjure, ne venez pas plus loin.

OTHELLO
Excusez-moi, la promenade me fera du bien.

LODOVICO
Madame, bonne nuit ; je remercie humblement Votre Seigneurie.

DESDÉMONA
Votre Honneur est le bienvenu.

OTHELLO
Vous plaît-il de venir, seigneur ? [*A voix basse.*] Oh ! Desdémona !

DESDÉMONA
Mon seigneur ?

OTHELLO
Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout à l'heure. Renvoyez votre suivante. N'y manquez pas.

DESDÉMONA
Je le ferai, mon seigneur.

[*Sortent* OTHELLO, LODOVICO *et la suite.*]

ÉMILIA
Comment cela va-t-il à présent ? Il a l'air plus doux que tantôt.

DESDÉMONA
Il dit qu'il va revenir tout à l'heure. Il m'a ordonné de me mettre au lit, et de te renvoyer.

ÉMILIA
De me renvoyer ?

DESDÉMONA
C'est son ordre. Ainsi, bonne Émilia, donne-moi mes vêtements de nuit, et adieu. Il ne faut pas lui déplaire maintenant.

ÉMILIA
Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu !

DESDÉMONA
Oh ! moi, non. Mon amour le chérit tellement que même son humeur bourrue, ses dédains, ses brusqueries (je t'en prie, délace-moi) ont de la grâce et du charme pour moi.

ÉMILIA
J'ai mis au lit les draps que vous m'avez demandés.

DESDÉMONA
O mon père, que nos coeurs sont insensés !—[*A* ÉMILIA.] Si je meurs avant toi, ensevelis-moi, je t'en prie, dans un de ces draps.

ÉMILIA
Allons, allons, comme vous bavardez.

DESDÉMONA
Ma mère avait auprès d'elle une jeune fille, elle s'appelait Barbara. Elle était amoureuse, et celui qu'elle aimait devint fou et l'abandonna. Elle avait une chanson du saule : c'était une vieille chanson, mais qui exprimait sa destinée, et elle mourut en la chantant. Ce soir, cette chanson ne veut pas me sortir de l'esprit : j'ai bien de la peine à m'empêcher de laisser tomber de côté ma tête, et de chanter la chanson comme la pauvre Barbara.—Je t'en prie, dépêche-toi.

ÉMILIA
Irai-je chercher votre robe de nuit ?

DESDÉMONA
Non, détache cela.—Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIA
Un très-bel homme.

DESDÉMONA
Et il parle bien.

ÉMILIA
J'ai connu à Venise une dame qui aurait fait pieds nus le pèlerinage de la Palestine, seulement pour toucher à ses lèvres.
DESDÉMONA.
La pauvre enfant était assise, en soupirant, auprès d'un sycomore.
Chantez tous le saule vert.
Sa main sur son coeur, sa tête sur ses genoux ;
Chantez le saule, le saule, le saule.
Le frais ruisseau coulait près d'elle, et répétait en murmurant ses gémissements ;
Chantez le saule, le saule, le saule.
Ses larmes amères coulaient de ses yeux et amollissaient les pierres ;
[*A* ÉMILIA.] Laisse ceci là :
Chantez le saule, le saule, le saule,
[*A* ÉMILIA.] Je t'en prie, dépêche-toi ; il va rentrer.
Chantez tous le saule vert ; ses rameaux feront ma guirlande.
Que personne le blâme ; j'approuve ses dédains :

N
[*on ; ce n'est pas là ce qui suit*] Écoute ; qui frappe ?

ÉMILIA
C'est le vent.
DESDÉMONA.
J'appelais mon amour, amour trompeur ; mais que me disait-il, alors ?
Chantez le saule, le saule, le saule.
—Si je fais la cour à plus de femmes, plus d'hommes vous feront la cour [22].
[*A* ÉMILIA.] Va-t'en. Bonne nuit. Les yeux me font mal. Cela présage-t-il des pleurs ?

22. Cette chanson est une ancienne ballade qui se trouve dans les Relicks of ancient Poetry. Le saule était alors, en Angleterre, l'arbre de l'amour malheureux.

ÉMILIA
Ce n'est ni ici ni là.

DESDÉMONA
Je l'avais ouï dire ainsi. Oh ! ces hommes, ces hommes !—Dis-moi, Émilia :—crois-tu en conscience qu'il y ait des femmes qui trompent si indignement leurs maris ?

ÉMILIA
Il y en a ; cela n'est pas douteux.

DESDÉMONA
Voudrais-tu faire une pareille chose pour le monde entier ?

ÉMILIA
Et vous, madame, ne le voudriez-vous pas ?

DESDÉMONA
Non, par cette lumière du ciel.

ÉMILIA
Ni moi non plus, par cette lumière du ciel. Je le ferais tout aussi bien dans l'obscurité.

DESDÉMONA
Mais, voudrais-tu faire une pareille chose pour le monde entier ?

ÉMILIA
Le monde est bien grand ; c'est un grand prix pour une petite faute !

DESDÉMONA
Non, en vérité, je pense que tu ne le voudrais pas.

ÉMILIA
En vérité, je crois le contraire, et que je voudrais le défaire après l'avoir fait. Certes, je ne ferais pas une pareille chose pour un anneau d'alliance, une pièce de linon, des robes, des jupons, des chapeaux, ni pour une médiocre récompense ; mais pour le monde entier... Et qui refuserait d'être infidèle à son mari pour le faire roi ? A ce prix je risquerais le purgatoire.

DESDÉMONA
Que je sois maudite si je voudrais commettre un pareil crime pour le monde entier !

ÉMILIA
Bah ! Le crime n'est qu'un crime dans le monde, et si vous aviez le monde pour votre peine, votre crime serait dans votre monde, et vous en feriez sur-le-champ une vertu.

DESDÉMONA
Et moi je ne crois pas qu'il y ait de pareilles femmes.

ÉMILIA
Il y en a par douzaines, et encore autant par-dessus le marché qu'il en tiendrait dans ce monde entier qui serait le prix de leur faute : mais je pense que la faute en est aux maris si les femmes succombent ; voyez-vous, ils négligent leurs devoirs, et versent nos trésors dans le sein des étrangères, ou ils éclatent en accès d'une insupportable jalousie, et nous accablent de contraintes, ou ils nous battent et diminuent pour nous faire enrager ce que nous avions à dépenser ; eh bien ! alors nous avons de la rancune, et en dépit de notre douceur, nous sommes capables de vengeance. Que les maris sachent que leurs femmes sont sensibles comme eux ; elles voient, elles sentent, elles ont un palais qui sait distinguer ce qui est doux et ce qui est amer comme les maris. Que font-ils quand ils nous abandonnent pour d'autres ? est-ce par plaisir ? je le crois ; est-ce par passion ? je le crois encore ; est-ce la légèreté qui les entraîne ? c'est aussi cela. Et nous, donc, n'avons-nous pas des passions, et le goût du plaisir et de la légèreté comme les hommes ? Qu'ils nous traitent donc bien ; sinon qu'ils sachent que, nos torts envers eux, ce sont leurs torts envers nous qui les amènent.

DESDÉMONA
Bonne nuit, bonne nuit. Que le ciel m'inspire l'habitude de ne pas apprendre le mal par le mal, et de me corriger au contraire par la vue du mal !

[*Elles sortent.*]

Acte cinquième

Scène I

[*Une rue.*]

[*Entrent* JAGO *et* RODERIGO.]

JAGO
Là, mets-toi derrière cette borne.—Dans l'instant il va venir. Tiens ta bonne épée nue, et plonge-la dans son sein : ferme, ferme, ne crains rien ; je serai à côté de toi. Ceci nous sauve ou nous perd : songes-y et affermis-toi dans ta résolution.

RODERIGO
Tiens-toi près de moi : je peux manquer mon coup.

JAGO
Ici, sous ta main.—Sois ferme et tire ton épée.

[*Il se retire à peu de distance.*]

RODERIGO
Je ne me sens pas très-porté à cette action. Cependant il m'a donné des motifs déterminants.—Après tout, ce n'est qu'un homme mort.—Allons, mon épée, sors du fourreau.—Il mourra. [*Il va à son poste.*]

JAGO
J'ai frotté ce jeune bouton presque jusqu'à le rendre sensible, et le voilà

qui s'irrite. Maintenant qu'il tue Cassio, que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent tous deux, quoi qu'il arrive, j'y trouve mon profit.—Si Roderigo vit, il me somme de lui restituer l'or et tous les bijoux que je lui ai escamotés sous le nom de présents pour Desdémona. Il ne faut pas que cela soit. Si Cassio survit, il y a dans sa vie un éclat de tous les jours qui me rend hideux.—D'ailleurs le More peut me dévoiler à lui : je vois là un grand péril pour moi.—Non, il faut qu'il meure.—Mais chut ! je l'entends qui vient.

[*Entre* CASSIO.]

RODERIGO
Je reconnais sa démarche. C'est lui. [*Il s'élance et fond sur* CASSIO.] Misérable, tu meurs.

CASSIO
Ce coup en effet m'eût été fatal, si mon armure n'était meilleure que tu ne croyais. Je veux éprouver la tienne. [*Il tire son épée et blesse* RODERIGO.]

RODERIGO
Oh ! je suis mort.

[JAGO *s'élance de sa place, frappe* CASSIO *par derrière à la jambe, et s'en va.*]

CASSIO
Je suis estropié pour toujours. Oh ! du secours ! au meurtre ! au meurtre ! [*Il tombe.*]

OTHELLO
[*dans l'éloignement*] La voix de Cassio !—Jago tient sa parole.

RODERIGO
O misérable que je suis !

OTHELLO
Oui, c'est cela même.

CASSIO
Oh ! du secours ! un chirurgien ! de la lumière !

OTHELLO
C'est lui.—O brave Jago, homme juste et honnête qui ressens si généreusement l'injure de ton ami, tu m'enseignes mon devoir.—Femme, votre amant est couché mort et votre destin arrive à grands pas.—Prostituée, j'arrive. Hors de mon coeur et ces charmes et tes yeux, tout est effacé. Ton lit, ce lit souillé par l'impudicité, va être taché du sang de l'impudique. [*Il s'éloigne.*]

[*Entrent* LODOVICO *et* GRATIANO*, à distance.*]

CASSIO
Oh ! comment ! point de garde, pas un seul passant ? au meurtre ! au meurtre !

GRATIANO
C'est quelque accident sinistre ; ces cris sont terribles.

CASSIO
Oh ! du secours !

LODOVICO
Écoutez !

RODERIGO
O perfide scélérat !

LODOVICO
Deux ou trois gémissements ! la nuit est noire ; ces cris pourraient être feints.—Croyez qu'il n'est pas sûr d'avancer vers ces cris sans plus de monde.

RODERIGO
Personne ne vient. Alors je vais mourir en perdant tout mon sang.

[*Entre* JAGO *un flambeau à la main.*]

LODOVICO
Écoutons.

GRATIANO
Voici quelqu'un qui vient en chemise, avec un flambeau et des armes.

JAGO
Qui est là ? Quel est ce bruit ? On crie au meurtre ?

LODOVICO
Nous ne savons pas.

JAGO
N'avez-vous pas entendu un cri ?

CASSIO
Ici, ici : au nom du ciel, secourez-moi !

JAGO
Qu'est-il arrivé ?

GRATIANO
C'est l'enseigne d'Othello, à ce qu'il me semble.

LODOVICO
Lui-même en effet, un brave soldat.

JAGO
Qui êtes-vous, vous qui criez si piteusement ?

CASSIO
Jago !—Oh ! je suis perdu, assassiné par des traîtres. Donne-moi quelque secours.

JAGO
[*accourant*] Hélas ! vous, lieutenant ? Quels sont les misérables qui ont fait ceci ?

CASSIO
Il y en a un, je crois, à quelques pas, et qui est hors d'état de s'enfuir.

JAGO
O lâches assassins ! [*à* LODOVICO *et* GRATIANO.] Qui êtes-vous là ? approchez, et venez à notre aide.

RODERIGO
Oh ! secourez-moi.

CASSIO
C'est l'un d'entre eux.

JAGO
Exécrable meurtrier ! O scélérat ! [*Il perce* RODERIGO.]

RODERIGO
O infernal Jago ! Chien inhumain ! oh ! oh ! oh !

JAGO
[*élevant la voix*] Égorger les gens dans l'obscurité ! où sont ces bandits sanguinaires ? Quel silence dans cette ville ! Au meurtre ! au meurtre !—[*Se tournant vers* LODOVICO.] Qui pouvez-vous être ? Êtes-vous des bons ou des méchants ?

LODOVICO
Comme nous agirons, jugez-nous.

JAGO
Seigneur Lodovico ?

LODOVICO
Lui-même.

JAGO
Je vous demande pardon, seigneur.—Voici Cassio blessé par des bandits.

GRATIANO
Cassio ?

JAGO
[*à* CASSIO] Comment cela va-t-il, frère ?

CASSIO
Ma jambe est en deux.

JAGO
Le ciel nous en préserve !—Messieurs, de la lumière, je vais bander sa plaie avec ma chemise.

[*Entre* BIANCA.]

BIANCA
Quoi ? qu'est-il donc arrivé ? Qui est-ce qui criait ?

JAGO
Qui est-ce qui criait ?

BIANCA
O mon doux Cassio ! mon cher Cassio ! O Cassio, Cassio, Cassio !

JAGO
O impudente coquine !—Cassio, pourriez-vous soupçonner quels sont ceux qui vous ont ainsi mutilé ?

CASSIO
Non.

GRATIANO
Je suis désolé de vous trouver en cet état. J'ai été vous chercher chez vous.

JAGO
Prêtez-moi une jarretière. Bon.—Oh ! si nous avions une chaise pour l'emporter doucement d'ici !

BIANCA
Hélas ! il s'évanouit. O Cassio, Cassio, Cassio !

JAGO
Nobles seigneurs, vous tous, je soupçonne cette malheureuse d'être de compagnie dans cet attentat. Un peu de patience, cher Cassio.—Venez, venez ; prêtez-moi une lumière. [*Il va à* RODERIGO.] Voyons, connaissons-nous ce visage, ou non ?—Comment, mon ami, mon cher compatriote, Roderigo !—Non...—Oui, c'est lui-même, ô ciel ! c'est Roderigo.

GRATIANO
Quoi ! Roderigo de Venise ?

JAGO
Lui-même : le connaissiez-vous ?

GRATIANO
Si je le connaissais ? oui.

JAGO
Le seigneur Gratiano ! J'implore votre pardon. Ces sanglants accidents doivent excuser la négligence de mes manières envers vous.

GRATIANO
Je suis bien aise de vous voir.

JAGO
Eh bien ! Cassio, comment vous trouvez-vous ? oh ! une chaise, une chaise !

GRATIANO
[*avec étonnement*] Roderigo !

JAGO
C'est lui, c'est lui.—Ah ! bonne nouvelle ! voilà la chaise.—Que quelque bonne âme l'emporte soigneusement. Je cours chercher le chirurgien du général. [*A* BIANCA.] Pour vous, madame, ne prenez pas tant de peines. Celui qui est étendu là, Cassio, était mon intime ami. [*A* CASSIO.] Quelle querelle y avait-il donc entre vous deux ?

CASSIO
Nulle au monde, et je ne connais pas cet homme.

JAGO
[*à* BIANCA] Pourquoi êtes-vous si pâle ? [*Aux porteurs du brancard.*] Marchez, qu'il ne reste pas plus longtemps à l'air. [*On emporte* CASSIO *et* RODERIGO.] Vous, dignes seigneurs, demeurez. Pourquoi êtes-vous si pâle, madame ?—Remarquez-vous l'égarement de ses yeux ?—Ah ! si vous avez *le* regard fixe, nous en saurons davantage tout à l'heure.—Regardez-la bien, je vous prie ; observez-la : voyez-vous, messieurs ? quand les langues seraient muettes, le crime parlerait encore.

[*Entre* ÉMILIA.]

ÉMILIA
Hélas ! qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il, mon mari ?

JAGO
Cassio vient d'être attaqué dans l'obscurité par Roderigo et des drôles qui se sont sauvés. Il est presque assassiné et Roderigo est mort.

ÉMILIA
Hélas ! brave homme ! Hélas ! bon Cassio !

JAGO
Voilà ce qu'on gagne à aller chez des créatures.—Émilia, je t'en prie,

va savoir de Cassio où il a soupé ce soir.—[*Regardant* BIANCA.] Quoi, vous frémissez à cette question ?

BIANCA
C'est chez moi qu'il a soupé, mais je ne frémis point de le dire.

JAGO
Ah ! chez vous ! je vous accuse, suivez-moi.

ÉMILIA
Fi donc ! fi donc, coquine !

BIANCA
Je ne suis pas une coquine. Je mène une vie aussi honnête que vous qui m'insultez.

ÉMILIA
Que moi ? pouah ! fi donc !

JAGO
Généreux et nobles seigneurs, allons voir panser le pauvre Cassio.—Venez, madame, vous avez d'autres histoires à nous conter.—Émilia, cours à la citadelle, va dire à mon seigneur et à sa femme ce qui vient d'arriver. [*Aux autres.*] Voulez-vous venir, je vous prie ? [*A part.*] Voici la nuit qui fait ma fortune ou qui me perd.

[*Ils sortent.*]

Scène II

U
[*ne chambre à coucher*] Un flambeau allumé.

[DESDÉMONA *endormie dans son lit. Entre* OTHELLO.]

OTHELLO
C'est la cause, c'est la cause, ô mon âme ! ne permettez pas que je la dise devant vous, chastes étoiles ! c'est la cause ! cependant je ne veux pas verser son sang, je ne veux pas percer son sein, ce sein plus blanc que la neige, plus uni que l'albâtre des tombeaux. [*Il pose à terre son épée.*] Pourtant il faut qu'elle meure, autrement elle trahira

encore d'autres hommes. Éteignons ce flambeau et ensuite éteignons le flambeau de sa vie[23].—Si je t'éteins, toi, serviteur enflammé, je puis ressusciter ta flamme, si je venais à me repentir.—Mais que j'éteigne une fois ta flamme, toi le plus merveilleux ouvrage de la souveraine nature, je ne sais où se retrouverait le feu de Prométhée qui pourrait rallumer ta lumière.—Quand j'ai cueilli la rose, je ne puis plus la faire refleurir ; il faut qu'elle se fane.—Je veux sentir encore la rose sur sa tige. [*Il l'embrasse.*] O haleine embaumée qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive !—Encore un baiser ; encore un ! sois telle que tu es là quand tu seras morte, et je veux te tuer et je t'aimerai après.—Encore un, voici le dernier.—Jamais baiser si doux ne fut si fatal.—Il faut que je pleure ; mais ce sont de cruelles larmes !—C'est le courroux du ciel, il frappe ce qu'il aime.—Elle s'éveille.

DESDÉMONA
Qui est là ? Othello ?

OTHELLO
Oui, Desdémona.

DESDÉMONA
Voulez-vous vous mettre au lit, seigneur ?

OTHELLO
Avez-vous fait votre prière ce soir, Desdémona ?

DESDÉMONA
Oui, mon seigneur.

OTHELLO
Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime pour lequel vous ne soyez pas encore assurée de la grâce du ciel, implorez-la sur-le-champ.

---

23. Put out the light and then put out the light : Ce passage a beaucoup occupé les commentateurs : son sens le plus naturel est celui que nous avons adopté ; Othello applique successivement l'expression put out the light, éteindre la lumière, au flambeau allumé qu'il éteint, et au flambeau de la vie de Desdémona, rien n'est plus commun dans Shakspeare que ce double emploi du même mot appliqué, dans le même vers, à deux objets différents. Warburton avait changé le sens, en changeant la ponctuation. Put out the light, and then.—Put out the light ! «Éteignons ce flambeau et alors...—Éteindre ce flambeau ? Si je t'éteins, toi, serviteur enflammé, je puis ressusciter la flamme, etc. etc.» Ce changement ne me paraît nullement nécessaire ; un jeu de mots, ou ce qui y ressemble, est souvent le texte original le plus vraisemblable.

DESDÉMONA
Hélas ! mon seigneur, que voulez-vous dire ?

OTHELLO
Allons, faites ce que je dis, et soyez prompte ; je vais me promener en attendant ;—je ne voudrais pas tuer votre âme avant qu'elle se fût préparée ;—non, le ciel m'en préserve ! je ne voudrais pas tuer ton âme.

DESDÉMONA
Vous parlez de tuer ?

OTHELLO
Oui, j'en parle.

DESDÉMONA
Que le ciel ait donc pitié de moi !

OTHELLO
Amen, de tout mon coeur.

DESDÉMONA
Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO
Hum !

DESDÉMONA
Et cependant je vous crains ; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi. Pourquoi je craindrais, je n'en sais rien, car je ne me connais pas de crime ; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO
Pense à tes péchés.

DESDÉMONA
C'est l'amour que je vous porte.

OTHELLO
Oui, c'est pour cela que tu meurs.

DESDÉMONA
C'est une mort bien contre nature, que d'être tuée pour aimer. Hélas ! pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre inférieure ? Quelque violente passion ébranle tout votre corps : ce sont des présages sinistres ; cependant j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO
Paix, tiens-toi tranquille.

DESDÉMONA
Je le fais. Qu'est-ce ?

OTHELLO
Ce mouchoir que j'aimais tant et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONA
Non, sur ma vie et mon âme : envoyez-le chercher, et demandez-lui.

OTHELLO
Ma chère âme, prends garde, prends garde au parjure ; tu es sur ton lit de mort.

DESDÉMONA
Mais non pas pour y mourir encore.

OTHELLO
Si, tout à l'heure : ainsi, confesse sincèrement ton crime : en vain nierais-tu chaque article avec serment, tu n'écarterais point, tu n'étoufferais point la terrible pensée qui me fait gémir. Tu vas mourir.

DESDÉMONA
Dieu du ciel, ayez pitié de moi !

OTHELLO
Je dis amen.

DESDÉMONA
Et vous aussi, ayez pitié de moi !—Je ne vous ai jamais offensé de ma vie : jamais je n'aimai Cassio que de cette bienveillance générale dont le ciel me permettait de l'aimer. Je ne lui donnai jamais aucun gage.

OTHELLO
Par le ciel, j'ai vu mon mouchoir dans ses mains : ô femme parjure ! tu changes mon coeur en pierre, et tu m'obligeras à appeler ce que je vais faire un meurtre, quand je croyais n'accomplir qu'un sacrifice. J'ai vu le mouchoir.

DESDÉMONA
Il l'a donc trouvé ; je ne le lui ai jamais donné : faites-le venir ici, qu'il

déclare la vérité.

OTHELLO
Il l'a déclarée.

DESDÉMONA
Quoi, mon seigneur ?

OTHELLO
Qu'il t'avait... possédée.

DESDÉMONA
Quoi ! illégitimement ?

OTHELLO
Oui.

DESDÉMONA
Il ne le dira pas.

OTHELLO
Non, sa bouche est fermée ; l'honnête Jago y a mis ordre.

DESDÉMONA
Ma crainte m'explique tout.—Quoi ! il est mort ?

OTHELLO
Quand tous les cheveux de sa tête auraient été autant de vies, ma terrible vengeance avait de quoi les détruire toutes.

DESDÉMONA
Hélas ! il est trahi, et moi perdue !

OTHELLO
Quoi ! prostituée, tu le pleures sous mes yeux !

DESDÉMONA
Oh ! bannissez-moi, seigneur ; mais ne me tuez pas.

OTHELLO
A bas, infâme !

DESDÉMONA
Tuez-moi demain, laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO
Ah ! si vous résistez...

DESDÉMONA
Seulement une demi-heure.

OTHELLO
Le parti pris, point de délai.

DESDÉMONA
Mais seulement pendant que je dis une prière !

OTHELLO
Il est trop tard. [*Il l'étouffe.*]

ÉMILIA
[*du dehors*] Mon seigneur, mon seigneur ! de grâce, mon seigneur, mon seigneur !

OTHELLO
Quel est ce bruit ?... Elle n'est pas morte, pas encore tout à fait morte... Moi qui suis cruel, je suis cependant miséricordieux... Je ne veux pas te laisser languir dans ta souffrance... Non, non.

ÉMILIA
[*en dehors*] Mon seigneur, mon seigneur !

OTHELLO
Qui est là ?

ÉMILIA
Oh ! mon bon seigneur ! je voudrais vous dire un seul mot.

OTHELLO
Oui, c'est Émilia... Tout à l'heure... Elle est morte... Elle vient sans doute me parler de la mort de Cassio ; le bruit a été grand... Ah ! elle ne remue plus. Immobile comme la tombe... Entrera-t-elle ? Ferai-je bien ?... Je crois qu'elle remue encore... Non... Qui est-ce qui vaut le mieux ?... Si elle entre, elle voudra sûrement parler à ma femme... ma femme ! ma femme ! Quelle femme ?... Je n'ai plus de femme !... O pensée insupportable ! O heure accablante !... Il me semble qu'il devrait y avoir à présent une éclipse totale de lune et de soleil, et que le globe épouvanté devrait s'entr'ouvrir dans un tel bouleversement.

ÉMILIA
[*toujours en dehors*] Je vous conjure, que je puisse vous parler, mon bon seigneur.

OTHELLO
Je t'avais oubliée ; ah ! entre, Émilia... Doucement... Tout à l'heure... Tirons ces rideaux. Où es-tu ? [*Il ouvre la porte.*] Que me veux-tu maintenant ?

[*Entre* ÉMILIA.]

ÉMILIA
Oh ! mon digne seigneur ! un meurtre affreux vient d'être commis là-bas.

OTHELLO
Quoi ! tout à l'heure ?

ÉMILIA
A l'heure même, mon seigneur.

OTHELLO
C'est l'influence de la lune elle-même ; elle s'approche de la terre plus que de coutume et rend les hommes fous.

ÉMILIA
Cassio, mon seigneur, a tué un jeune Vénitien nommé Roderigo.

OTHELLO
Roderigo tué !—Et Cassio tué ?

ÉMILIA
Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO
Cassio n'est pas tué ? Le meurtre n'est plus d'accord, et la douce vengeance devient dure.

DESDÉMONA
Oh ! injustement, injustement massacrée !

ÉMILIA
Hélas ! quel est ce cri ?

OTHELLO
Quoi ! quel cri ?

ÉMILIA
Hélas ! bon Dieu ! c'était la voix de ma maîtresse. Du secours ! du secours ! oh ! parlez-moi, madame, douce Desdémona ! O ma chère maîtresse, parlez.

DESDÉMONA
Je meurs innocente.

ÉMILIA
Oh ! qui a fait cela ?

DESDÉMONA
Personne, moi-même.—Adieu. Recommande-moi à mon cher seigneur. Oh ! adieu ! [*Elle expire.*]

OTHELLO
Quoi ! comment a-t-elle pu être assassinée ?

ÉMILIA
Hélas ! qui le sait ?

OTHELLO
Vous l'avez entendue le dire elle-même ; ce n'est pas moi.

ÉMILIA
Elle l'a dit ; je ne puis rapporter que la vérité.

OTHELLO
Eh bien ! elle est partie, comme une menteuse, pour les flammes de l'enfer. C'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA
Oh ! elle n'en est que plus un ange et vous un plus noir démon.

OTHELLO
Elle tournait au vice ; c'était une prostituée.

ÉMILIA
Tu la calomnies ; tu es un démon.

OTHELLO
Elle était perfide, comme l'onde.

ÉMILIA
Tu es effréné comme le feu d'oser dire qu'elle était perfide ! Oh ! elle était d'une candeur céleste.

OTHELLO
Cassio l'avait déshonorée : demande à ton mari. Oh ! je serais damné dans le gouffre le plus profond de l'enfer, si je m'étais porté, sans de justes motifs, à cette dernière extrémité. Ton mari savait tout.

ÉMILIA
Mon mari ?

OTHELLO
Ton mari.

ÉMILIA
Qu'elle était infidèle au mariage ?

OTHELLO
Oui, avec Cassio. Ah ! si elle avait été fidèle, le ciel eût-il créé pour moi un autre univers d'une seule et parfaite chrysolithe, je ne l'aurais pas changée pour cet univers.

ÉMILIA
Mon mari ?

OTHELLO
Oui, c'est lui qui me l'a dit le premier. C'est un homme d'honneur ; il abhorre l'opprobre qui s'attache aux actions infâmes.

ÉMILIA
Mon mari !

OTHELLO
A quoi bon ces répétitions, femme ? Ton mari, te dis-je.

ÉMILIA
O ma maîtresse ! la scélératesse s'est cruellement moquée de l'amour. Mon mari dire qu'elle était infidèle !

OTHELLO
Lui, femme ; je dis ton mari, comprends-tu ce mot ? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Jago.

ÉMILIA
S'il dit cela, puisse son coeur pervers pourrir d'un demi-grain par jour ! Il ment à sa conscience. Elle était trop éprise de son indigne choix.

OTHELLO
Ah !

ÉMILIA
Faites du pis que vous pourrez. Cette action que vous avez faite n'est pas plus digne du ciel que vous n'étiez digne d'elle.

OTHELLO
Tais-toi, tu feras bien.

ÉMILIA
Va, tu n'as pas pour me faire du mal la moitié de la force que j'ai pour l'endurer. O dupe ! ô insensé ! stupide comme la fange ! Tu as commis là une action !...—Je ne m'inquiète pas de ton épée. Je te ferai connaître, dussé-je perdre vingt vies !... Du secours ! du secours ! holà ! du secours !... Le More a tué ma maîtresse ! Au meurtre ! au meurtre !

[*Entrent* MONTANO, GRATIANO *et* JAGO.]

MONTANO
Quoi donc ? que s'est-il passé, général ?

ÉMILIA
Oh ! vous voilà donc, Jago ! Il faut que votre conduite ait été belle, pour que les meurtriers vous chargent de leurs assassinats.

GRATIANO
De quoi s'agit-il ?

ÉMILIA
[*à* JAGO] Démens ce misérable, si tu es un homme. Il dit que tu as dit que sa femme était infidèle : je sais que tu ne l'as pas dit, car tu n'es pas assez scélérat. Parle, car mon coeur est plein.

JAGO
Je lui ai dit ce que je pensais, et ne lui ai rien dit qu'il n'ait lui-même trouvé juste et vrai.

ÉMILIA
Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle était infidèle ?

JAGO
Je l'ai dit.

ÉMILIA
Vous avez dit un mensonge, un odieux, un infernal mensonge, sur mon âme, un mensonge, un mensonge atroce. Elle infidèle avec Cassio ! Avez-vous dit avec Cassio ?

JAGO
Avec Cassio, femme ;—allez, réprimez votre langue.

ÉMILIA
Je ne veux pas réprimer ma langue ! Je suis tenue de parler ; ma maîtresse est là assassinée dans son lit.

TOUS
Oh ! le ciel nous en préserve !

ÉMILIA
Et ce sont vos rapports qui ont amené le meurtre.

OTHELLO
Allons, n'ayez pas l'air égaré, messieurs ; c'est la vérité.

GRATIANO
C'est une étrange vérité !

MONTANO
O action monstrueuse !

ÉMILIA
Scélératesse ! scélératesse ! scélératesse !—J'y songe, j'y songe.—Je démêle tout.—O scélératesse ! J'en ai eu la pensée alors... Je me tuerai de douleur.—O scélératesse ! scélératesse !

JAGO
Quoi ! êtes-vous folle ? Je vous ordonne de vous rendre au logis.

ÉMILIA
Dignes seigneurs, que j'aie la liberté de parler. Il convient que je lui obéisse, mais non pas en ce moment.—Peut-être, Jago, ne rentrerai-je jamais au logis.

OTHELLO
[*se précipitant sur le lit*] Oh ! oh ! oh !

ÉMILIA
Oui, couche-toi et rugis ; car tu as tué la plus douce, la plus innocente femme qui jamais ait levé les yeux vers le ciel.

OTHELLO
Oh ! elle était coupable. [*A* GRATIANO.] Je vous reconnaissais à peine, mon oncle.—Voilà votre nièce ; elle est morte : oui, ces mains viennent en effet d'arrêter le souffle de sa vie. Je sais que cette action paraît horrible et hideuse.

GRATIANO
Pauvre Desdémona ! je suis bien aise que ton père soit mort. Ton mariage lui a été mortel et le chagrin seul a tranché le fil usé de ses jours. S'il vivait encore, cette vue le plongerait dans l'égarement du désespoir : oui, il maudirait son ange tutélaire, et tomberait dans la réprobation du ciel.

OTHELLO
Cela est lamentable ; mais Jago sait qu'elle s'est abandonnée mille fois à Cassio ; Cassio l'a avoué et elle a récompensé ses transports d'amour avec le premier signe, le premier gage d'amour que je lui eusse donné ; je l'ai vu dans les mains de Cassio ; c'était un mouchoir, un ancien présent que ma mère avait reçu de mon père.

ÉMILIA
O ciel ! O puissances célestes !

JAGO
Allons, taisez-vous.

ÉMILIA
La vérité veut sortir, elle veut sortir.—Que je me taise ! monsieur, non, non, je parlerai, libre comme l'air. Quand le ciel, les hommes, les démons, quand tous devraient crier ensemble honte sur moi, je parlerai.

JAGO
Prenez garde... Allez-vous-en chez vous.

ÉMILIA
Je ne veux pas.
[JAGO *essaye de frapper sa femme de son épée.*]

GRATIANO
Fi ! tirer votre épée contre une femme !

ÉMILIA
O toi, More stupide ! ce mouchoir dont tu parles, je le trouvai par hasard et le donnai à mon mari ; car souvent, par des instances plus sérieuses que ne méritait en effet cette bagatelle, il m'avait sollicitée de m'en emparer.

JAGO
Infâme coquine !

ÉMILIA
Elle l'a donné à Cassio ! non, hélas ! c'est moi qui l'ai trouvé, et je l'ai donné à mon mari.

JAGO
Malheureuse, tu mens.

ÉMILIA
Par le ciel ! je ne mens point, je ne mens point, seigneurs.—O meurtrier imbécile ! qu'avait à faire un pareil fou d'une si bonne femme ?
[JAGO *blesse* ÉMILIA *et s'enfuit.*]

OTHELLO
N'y a-t-il de foudres dans le ciel que celles qui servent au tonnerre ? [*Il tombe à la renverse.*] O scélérat inouï !

GRATIANO
Sa femme tombe ; sûrement il a tué sa femme.

ÉMILIA
Oui, oui, oh ! couchez-moi à côté de ma maîtresse.

GRATIANO
Il s'est enfui, mais sa femme est frappée à mort !

MONTANO
C'est un scélérat, bien évidemment. Prenez cette épée que je viens d'arracher au More. Gardez la porte au dehors : ne le laissez pas sortir, tuez-le plutôt ; je cours après ce monstre, car c'est un misérable damné.

[*Sortent* MONTANO *et* GRATIANO.]

OTHELLO
Je ne suis même plus brave ! le premier petit gringalet m'enlève mon épée. Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu ? Que tout périsse à la fois.

ÉMILIA
Que présageait ta chanson, ô ma maîtresse ! écoute, peux-tu m'entendre encore ! je veux faire comme le cygne et mourir en chantant : *Le saule, le saule, le saule !*—More, elle était chaste, elle t'aimait, cruel More ! Que mon âme entre en paradis, comme il est vrai que je dis la vérité ; en disant ce que je pense, je meurs, je meurs. [*Elle expire.*]

OTHELLO
J'ai dans cette chambre une autre épée ; c'est une épée d'Espagne, de la trempe de l'Èbre[24].—Ah ! la voici.—Mon oncle, il faut que je sorte.

GRATIANO
[*en dehors*] Si tu le tentes, il t'en coûtera cher : tu n'as point d'armes, il faut que tu te soumettes de force.

OTHELLO
Regarde-moi donc, et me parle ; ou, désarmé comme je suis, je vais fondre sur toi.

[*Rentre* GRATIANO.]

GRATIANO
Que veux-tu ?

OTHELLO
Vois ! j'ai une épée. Jamais arme plus sûre ne reposa sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu le temps où avec ce faible bras et cette bonne épée je me suis fait jour à travers des obstacles vingt fois plus puissants que celui que tu m'opposes. Mais, ô vaine bravade ! qui peut surmonter sa destinée ? Il n'en est plus de même. Ne crains point quoique tu me voies armé : je suis au terme du voyage : me voilà au but, voilà l'écueil où finit ma dernière course. Tu recules troublé ? Va, c'est une crainte perdue. Avance seulement un roseau contre le sein d'Othello et il va fuir. Où irait Othello maintenant ?... [*Il se tourne vers* DESDÉMONA.] Voyons, quelle mine as-tu maintenant ?—Malheureuse enfant, née sous une étoile fatale ! pâle comme ta chemise ! Quand nous nous rencontre-

24. Les armes trempées dans les eaux de l'Èbre avaient une réputation particulière.

rons au jour du jugement, ton regard précipitera mon âme des cieux, et soudain les démons s'en saisiront.—Froide, froide, ma fille ! comme ta vertu.—O maudit ! maudit scélérat !—Prenez vos fouets, démons ! frappez ! éloignez-moi de la contemplation de cet objet céleste ! lancez-moi dans les tourbillons de l'orage, rôtissez-moi dans le soufre, baignez-moi dans les abîmes où roulent des torrents de feu.—O Desdémona ! Desdémona ! Morte ! morte ! oh ! oh !

[*Entrent* LODOVICO, CASSIO *qu'on apporte blessé,* MONTANO, JAGO *prisonnier, et des officiers.*]

LODOVICO
Où est ce forcené et malheureux homme ?

OTHELLO
Voici celui qui fut Othello. Me voici.

LODOVICO
Où est cette vipère ? Faites avancer ce scélérat.

OTHELLO
Je regarde ses pieds.—Mais c'est une fable. Si tu es un démon, je ne puis te tuer. [*Il blesse* JAGO.]

LODOVICO
Arrachez-lui son épée.

JAGO
Mon sang coule, seigneur, mais je ne suis pas mort.

OTHELLO
Je n'en suis pas fâché non plus : je désire que tu vives ; car, à mon sens, c'est un bonheur de mourir.

LODOVICO
O toi, Othello, jadis si bon et maintenant tombé dans les piéges d'un esclave maudit, que te dira-t-on ?

OTHELLO
Tout, tout. Dites, si vous voulez, que je suis un honorable assassin, car je n'ai rien fait par haine, mais tout par honneur.

LODOVICO
Ce misérable vient d'avouer une partie de ses perfidies. Est-il vrai que vous ayez conspiré avec lui la mort de Cassio ?

OTHELLO
Oui.

CASSIO
Cher général, je ne vous en ai jamais donné sujet.

OTHELLO
Je le crois, et je vous demande pardon.—Voulez-vous, je vous prie, demander à ce demi-démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé corps et âme dans ses piéges ?

JAGO
Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez ; à partir de ce moment je ne dirai plus un mot.

LODOVICO
Quoi ! pas même pour prier ?

GRATIANO
Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO
Bien, vous ferez bien.

LODOVICO
Je présume, Othello, que vous comprendrez ce qui est arrivé ; je crois que vous ne le savez pas encore. Voici une lettre trouvée dans la poche de Roderigo, et en voici une autre. L'une annonce que Roderigo se chargeait de l'assassinat de Cassio.

OTHELLO
Traître !

CASSIO
Complot barbare ! Action de païen !

LODOVICO
La seconde est une lettre de reproches, trouvée aussi dans la poche de Roderigo. Il paraît qu'il avait dessein de l'envoyer à cet infernal scélérat, mais que Jago survint dans l'intervalle et le satisfit.

OTHELLO
O le pernicieux scélérat !—Cassio, comment étiez-vous venu en possession de ce mouchoir qui appartenait à ma femme ?

CASSIO
Je le trouvai dans ma chambre ; et il vient d'avouer lui-même tout à l'heure qu'il l'y avait laissé exprès pour un projet qui a réussi au gré de ses désirs.

OTHELLO
O insensé ! insensé ! insensé !

CASSIO
Il y a encore, dans la lettre de Roderigo, des reproches à Jago de l'avoir excité à m'insulter pendant que j'étais de garde, ce qui a causé ma disgrâce ; et lui-même, qui avait longtemps paru mort, il a parlé tout à l'heure : «Jago l'avait aposté, et Jago l'a poignardé.»

LODOVICO
[*à* OTHELLO] Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre ; voire pouvoir et votre emploi vous sont ôtés, et Cassio commande en Chypre. Quant à cet esclave, si par quelque torture raffinée on peut le tourmenter et le laisser vivre longtemps, elle sera son partage. Vous [*à* OTHELLO], vous resterez prisonnier jusqu'à ce que le genre de votre crime soit connu du sénat de Venise. Allons, qu'on l'emmène.

OTHELLO
Doucement : encore un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'État quelques services ; on le sait, n'en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous rendrez compte de ces faits déplorables, parlez de moi comme je suis, sans rien atténuer, sans rien aggraver par malignité. Alors vous parlerez d'un homme qui a trop aimé, mais qui ne sut pas aimer sagement ; d'un homme qui ne devint pas aisément jaloux, mais qui, une fois excité, fut poussé jusqu'aux derniers excès ; d'un homme dont la main, comme celle du Juif pervers [25], a détruit une perle plus précieuse que toute sa race, d'un homme dont les yeux vaincus, quoique peu accoutumés à fondre en eau, répandent des larmes aussi abondamment que les arbres d'Arabie répandent leurs parfums.—Parlez de moi ainsi—et dites encore qu'un jour, dans Alep, un Turc insolent, portant le turban, frappait un Vénitien et insultait l'État, je saisis à la gorge ce chien circoncis, et le frappai ainsi. [*Il se perce de*

25. Allusion à Hérode et à Marianne.

son épée.]

LODOVICO
O sanglante catastrophe !

GRATIANO
Tout ce que nous avons dit ne peut plus s'accomplir.

OTHELLO
[*s'approchant du lit en chancelant*] Je t'ai donné un baiser avant de te tuer.—En me tuant, je ne puis m'empêcher d'aller mourir sur tes lèvres. [*Il meurt en embrassant* DESDÉMONA.]

CASSIO
Voilà ce que je craignais.—Mais je croyais qu'il n'avait point d'arme, car il avait le coeur grand.

LODOVICO
[*à* JAGO] Chien de Sparte, plus impitoyable que la douleur, la faim ou la mer, contemple le tragique fardeau dont ce lit est chargé. Voilà ton ouvrage. Ce spectacle empoisonne la vue.—Qu'on le cache.—Gratiano, gardez la maison et prenez possession des biens du More ; ils vous reviennent en héritage. [*A* CASSIO.] C'est à vous, seigneur gouverneur, qu'appartient le châtiment de cet infernal traître : choisissez le temps, le lieu, les tortures : oh ! redoublez les tortures. Moi je m'embarque à l'instant, et je vais d'un coeur désolé raconter au sénat cette désolante aventure.

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org